SEPM TOP ventes

GEO

À LA RENCONTRE DU MONDE

GEO Nº 512. Octobre 2021 KENYA ■ Etats-Unis ■ Vietnam ■ Mumbai ■ Géorgie du Sud ■ Gaspard Koenig

Antarctique

UN NOUVEAU SOUFFLE POUR LES BALEINES

Nº 512. OCTOBRE 2021

Kenya

LES GRANDS PARCS PRÉPARENT L'AVENIR

Une dernière chance pour les rhinos blancs du Nord

La vallée du Grand Rift en pleine métamorphose

Réserve nationale du Masai Mara

CPPAP
PRISMA MEDIA
L 16987 - 512 - F: 6,50 € - RD

Inde

UNE INCROYABLE JUNGLE AU CŒUR DE MUMBAI

Etats-Unis

J'AI CHASSÉ LA TORNADE DANS LES GRANDES PLAINES

Vietnam

DES VISAGES QU'ON N'OUBLIE PAS

BE : 6,9 € - CH : 11 CHF - CA : 11,5 CAD - DE : 8 € - ES : 6,9 € - GR : 6,9 € - IT : 6,9 € - LU : 6,9 € - PT : 6,9 € - NL : 7,2 € - DOM Bateau : 6,9 € - DOM Avion : 6,9 € - MA : 75 MAD - TN : 14 TND - ZONE CFA Bateau : 5500 XAF - ZONE CFA Avion : 7800 XAF - ZONE CFP Bateau : 1000 XPF - ZONE CFP Avion : 2000 XPF

renouveau
renault
portes ouvertes 14-18 oct.[1]

RENAULT ZOE E-TECH

100 % électrique

139€ à partir de /mois[2]

LLD sur 37 mois. 1er loyer de 450€
6 000€ de bonus écologique[3]
2 500€ de prime à la conversion déduits[4]

prise et installation incluses[5]

modèle présenté : Renault zoe e-tech intens r110 avec option peinture métallisée à 191€/mois[6], sous condition de reprise. 1er loyer de 8 950€ ramené à 450€ après déduction du bonus écologique de 6 000€[3] et de 2 500€[4] de prime à la conversion. (1) ouverture exceptionnelle dimanche 17 octobre selon autorisation. (2) exemple pour Renault zoe e-tech life r110, hors options. (2)(6) locations longue durée, hors assurances facultatives, pour 37 mois et 30 000 km maximum. sous réserve d'acceptation par diac, sa au capital de 415 100 500€ - siège social : 14 avenue du pavé neuf 93168 noisy-le-grand cedex - siren 702 002 221 rcs bobigny. restitution du véhicule chez votre concessionnaire en fin de contrat avec paiement des frais de remise à l'état standard et des kilomètres supplémentaires. (3) informations sur https://www.economie.gouv.fr/plan-de-relance/profils/particuliers/bonus-ecologique. **(4) déduction faite de la prime à la conversion de 2 500€ sous condition de mise au rebut d'un véhicule particulier ou camionnette diesel mis en circulation avant 2011 ou essence mis en circulation avant 2006 (selon décret n° 2020-1526 du 7 décembre 2020) et d'éligibilité, voir conditions de reprise sur www.primealaconversion.gouv.fr.** (5) offre incluant une participation pour l'achat et l'installation de mobilize power solutions par zeborne sur la base d'un montant maximum de 500€ ht. offres non cumulables réservées aux particuliers et valables dans le réseau Renault participant sur une sélection de véhicules en stock et dans la limite des stocks disponibles, pour toute commande d'une Renault zoe e-tech neuve **du 01/10/2021 au 31/10/2021, sous condition d'immatriculation au 31/10/2021. gamme Renault zoe e-tech : consommations min/max (procédure wltp) (wh/km) : 172/177. émissions de co_2 : 0 à l'usage, hors pièces d'usure.** jusqu'à 395 kilomètres d'autonomie wltp (worldwide harmonized light vehicles test procedures), selon version et équipements. ce protocole permet de mesurer des consommations et émissions en conditions réelles d'utilisation.

*Offre de financement en crédit classique sur 144 mois avec apport de 11353 €TTC suivi de 143 loyers de 446 €TTC, pour un Grand California 600 2.0 TDI 177ch BA sans options au prix catalogue de 73710 €TTC. Offre réservée aux particuliers incluant une remise commerciale pour toute nouvelle commande jusqu'au 31/10/2021 inclus, chez tous les Distributeurs Volkswagen Véhicules Utilitaires participant, sous réserve d'acceptation du dossier par VOLKSWAGEN BANK GMBH - SARL de droit allemand - Capital social : € 318 279 200 - Siège social : Braunschweig (Allemagne) - RC/HRB Braunschweig : 1819 - Intermédiaire d'assurance européen : D-HNQM-UQ9MO-22 (www.orias.fr) - Succursale France : Bâtiment Ellipse, 15 avenue de la Demi-Lune - 95700 Roissy-en-France - RCS Pontoise : 451 618 904 - Administration et adresse postale : 11, avenue de Boursonne - B.P. 61 - 02601 Villers-Cotterêts Cedex. Grand California 600. Consommation (mixte) : 11,4 l/100 km / Emissions de CO_2 (mixte) : 299 g/km. Volkswagen Group France SA – 11 avenue de Boursonne Villers-Cotterêts – RCS SOISSONS 832 277 370.

Un crédit vous engage et doit être remboursé. Vérifiez vos capacités de remboursement avant de vous engager. vwvu.fr

Espérances de vie

L'ÉDITO

Ce sont des rides qui rient, la jeunesse de la vieillesse. Celles de Ly Ca Su, 91 ans, ou de A Dip, 79 ans. Ces membres de l'une des cinquante-quatre ethnies au Vietnam et que le photographe Réhahn nous fait découvrir (lire p. 46). Je me souviens de cette conversation avec lui sur les berges de la rivière Thu Bon, à Hoi An. «Ces photos plaisent ici, car les Vietnamiens vénèrent les vieux», me disait-il. Au-delà du respect qu'une société doit à ses anciens et qu'évoquent ces images, celles-ci me ramènent à une idée plus large, sans doute la plus importante conquête de l'humanité ces cent dernières années : l'espérance de vie. En 1920, un Français pouvait espérer vivre 51 ans, un Indien 23 ans, un Coréen du Sud pareil, et un Vietnamien, on ne sait même pas. Cent ans après, c'est 82,7 ans pour le Français, 83 pour le Coréen, 75,4 pour le Vietnamien et 69,7 pour l'Indien. En moyenne, tous pays confondus, l'espérance de vie a plus que doublé, passant de 34 ans (en 1913) à 72,6 ans (en 2019). Pour simplifier à l'extrême, l'être humain a gagné une vie par rapport à ses grands-parents.

Se souvenir de ce fabuleux progrès aurait deux avantages. Au moment où, justement, on peut douter que la tendance se prolonge (pandémie, obésité…), il est salutaire de se rappeler les ressources immenses que l'humanité peut mobiliser pour résoudre les problèmes qui se posent à elle. En 1920, le monde émergeait du désastre de la grippe espagnole : cent millions de morts (sur 1,8 milliard d'habitants à l'époque), l'équivalent de ce que seraient aujourd'hui 430 millions de décès dus à la Covid-19 ! Au sortir des années 1920, personne ne pouvait imaginer que, cent ans plus tard, l'être humain aurait gagné quarante années de vie.

Thierry Suzan

Second rappel utile : ce qui a permis ces gains inouïs. Les rayons X, les vaccins, les antibiotiques, les engrais (qui ont évité les hécatombes dues aux famines), et, plus prosaïquement, l'eau potable, les toilettes, les ceintures de sécurité*… Autant de progrès qui ne sont pas le fruit d'un acte magique de quelques héros de l'humanité, mais le résultat du travail de milliers de chercheurs, scientifiques, entrepreneurs – anonymes pour la plupart –, et de tous ceux, Etat compris, qui créent le cadre juridique et logistique permettant aux innovations d'être généralisées, distribuées, accessibles au plus grand nombre. Question, maintenant : saurons-nous mettre à profit tout ce savoir-faire humain, fait d'inventivité et de capacité d'organisation, pour répondre aux défis des cent prochaines années, notamment ceux que pose le réchauffement de la planète ? ■

* Sur l'histoire complète de ces inventions, leurs conséquences majeures sur l'espérance de vie, lire l'ouvrage récent (mai 2021) de l'essayiste américain Steven Johnson *Extra Life* (en anglais).

ÉRIC MEYER Rédacteur en chef

MARTINI

NOUVEAU

L'APERITIVO SANS ALCOOL*

LE PREMIER APÉRITIF À BASE DE VINS, SANS ALCOOL

Notre sélection de vins blancs est désalcoolisée puis assemblée à des plantes aromatiques. Cette méthode unique permet de préserver tous les arômes et le goût de Martini.

VIBRANTE

Notes de Bergamote
de Calabria

FLOREALE

Notes de Camomille
de Pancalieri

50% MARTINI SANS ALCOOL*

50% TONIC

*<0.5 % ALC./VOL PROVENANT DES EXTRAITS DE PLANTES AROMATIQUES.

BMF - RCS BOBIGNY 414 749 200

L'ABUS D'ALCOOL EST DANGEREUX POUR LA SANTÉ, À CONSOMMER AVEC MODÉRATION.

SOMMAIRE

OCTOBRE 2021 – Nº 512

Buena Vista Images/Getty Images

56

Réhahn Photography

46

5 ÉDITORIAL

8 RETOUR DE TERRAIN

12 BIEN VU !
Trois photographes racontent les dessous de leurs images fortes.

18 LE CHOIX DE GEO

20 **Le grand entretien**
Gaspard Koenig, essayiste et philosophe, a refait à cheval le voyage entre Bordeaux et Rome effectué par Montaigne il y a 440 ans.

28 **L'esprit d'aventure**
J'ai chassé la tornade dans les Grandes Plaines. Notre reporter a accompagné les pisteurs de tempêtes aux Etats-Unis, sur les routes de la Tornado Alley.

46 **L'œil du photographe**
Les visages du Vietnam.
Le photographe Réhahn Croquevielle est allé à la rencontre des 54 ethnies du pays. Il a demandé à ses modèles d'arborer le costume traditionnel de leur communauté.

56 **Envie d'ailleurs**
Grand dossier : le Kenya.
Cette contrée où la faune offre encore un spectacle saisissant prépare l'avenir. Objectif : relever les défis du climat, du braconnage et de la cohabitation avec les hommes.

102 **Ce monde qui change**
Mumbai, quelle place pour la nature dans un chaos de béton ? La capitale économique de l'Inde abrite des îlots de verdure sauvages. Mais de grands chantiers les menacent.

122 **Une planète à protéger**
Géorgie du Sud, un nouveau souffle pour les baleines. Chassés jusque dans les années 1960 sur cette île de l'Atlantique Sud, les cétacés font aujourd'hui leur retour.

138 LES RENDEZ-VOUS DE GEO
En kiosque, en librairie, à la télé, sur Internet...

142 USAGES DU MONDE
Au Japon, jamais sans ses chaussons.

Couverture : © Marcus Westberg. **En haut :** Lorraine Turci/Hans Lucas. **En bas et de g. à d. :** Eric Meola ; Arko Datto ; Réhahn Photography. **Encarts marketing :** Cfmm jeté sur sélection d'abonnés ; flyer Prismashop réab. 2021 jeté sur sélection d'abonné ; post-it réab. 2021 collé sur sélection d'abonnés ; Welcome adi parcours client 2021 jeté sur sélection d'abonnés ; booklet Welcome add prismashop parcours client jeté sur sélection d'abonnés ; lettre extension HS parcours client 2021 jeté sur sélection d'abonnés, Op conversion adi 2021 jeté sur sélection d'abonnés ; Abo-lettre hausse tarifs adi 2021 jeté sur sélection d'abonnés.

PROLONGEZ VOS RENDEZ-VOUS AVEC GEO

À LA TÉLÉ
En octobre, comme tous les mois, retrouvez GEO *Reportage*, votre rendez-vous sur Arte. Pour tout savoir sur le programme, les détails sont à lire p. 000. arte

SUR LE WEB
Site GEO : www.geo.fr Instagram @magazinegeo
facebook.com/GEOmagazineFrance
@GEOfr YouTube www.youtube.com/geofrance

Courrier des lecteurs : 13, rue Henri-Barbusse, 92624 Gennevilliers Cedex. **E-mail :** redaction@geo.fr

Ha My photography

Vietnam

Réhahn Croquevielle

PHOTOGRAPHE

Etabli au Vietnam, ce Français de 42 ans a parcouru des milliers de kilomètres à moto, durant dix années, pour aller à la rencontre des cinquante-quatre ethnies du pays. Il a convaincu ses modèles de poser dans leur tenue traditionnelle. «Pour moi, chaque portrait est le point culminant d'une aventure, explique-t-il. Par exemple, pour accéder aux villages des Phu La, dans le Nord, il faut emprunter des routes extrêmement dangereuses. Au premier abord, les villageois étaient un peu distants. Mais en prenant du temps, la confiance, établie ici avec Lung Su Tinh, 80 ans, peut déboucher sur des instants exceptionnels.» **p. 46**

RETOUR DE TERRAIN

NOS AUTEURS ET PHOTOGRAPHES RACONTENT LES COULISSES DE LEUR REPORTAGE.

Kenya

Christelle Gérand

JOURNALISTE

En enquêtant sur la montée des eaux dans la vallée du Rift, Christelle s'est fait des frayeurs. Notamment sur le lac Baringo en crue : «On slalomait entre les constructions englouties et j'avais peur que l'on ne chavire dans ces flots grouillant de crocodiles !» Mais surtout, elle a noté la résignation des Kényans qui avaient tout perdu. «Ils n'exprimaient pas de rancœur contre l'inaction des autorités et semblaient accepter leur sort, en répétant en boucle les mots "changement climatique".» **p. 88**

Inde

DR

Guillaume Delacroix

JOURNALISTE

Mumbai (ex-Bombay) ne se réduit pas à une mégapole et des bidonvilles. Pour GEO, Guillaume a exploré ce que l'on ne montre jamais : ses rivières et lacs, sa mangrove et surtout sa vaste jungle. Là, il a rencontré Vanita, une femme de la tribu des Warli. «Elle m'a dit qu'elle ne connaissait pas son âge, car cela n'avait aucune importance pour eux. J'ai alors pris conscience du fossé qui nous sépare. Un rapport au temps qui, peut-être, explique le bonheur qu'elle dit être le sien.» **p. 102**

Etats-Unis

Jaime Roquero Gimenez

Laure Andrillon

JOURNALISTE

Notre reporter a été marquée par sa rencontre avec les chasseurs de tornades des Grandes Plaines. «Ce sont de sacrés personnages ! résume-t-elle. Pour leur addiction, ils mettent parfois leur vie entre parenthèses. L'un d'eux, à une époque où il était fauché, a même gagé son alliance.» Laure à son tour s'est prise au jeu : «De retour chez moi, je me suis surprise à regarder des photos de nuages pendant des heures, comme si c'était des paysages que je voulais mémoriser.» **p. 28**

RETOUR DE TERRAIN GEO

Retrouvez les témoignages de nos journalistes dans le podcast «Retour de terrain», disponible sur geo.fr et sur Castbox, Apple Podcast, Spotify et Deezer.

BETC ORANGINA SCHWEPPES FRANCE SAS – RCS Nanterre B 404 907 941 – CAPITAL SOCIAL 446 026 924 €

POUR VOTRE SANTÉ, PRATIQUEZ UNE ACTIVITÉ PHYSIQUE RÉGULIÈRE – WWW.MANGERBOUGER.FR

Éric comptait aller à la réunion parents-profs en . Mais bon, Marie n'allait pas déposer sa mère en à l'aéroport ! Le , Lisa l'a pris avec son chéri. C'était tout de même plus romantique qu'en ! Tant pis pour la , Éric peut très bien aller à cette réunion en (c'est un papa cool). Zut, pas de à l'horizon... Les papas cools, ça peut arriver en retard, non ?

SEAT Move*

une voiture + un eScooter + une trottinette électrique

We move like you move.**

SEAT

Modèles présentés : Gamme SEAT Ibiza : consommation mixte WLTP (min - max l/100 km) : 5,1 - 6,2. Émissions de CO_2 WLTP (min - max g/km) : 121 - 141. E-scooter électrique SEAT MO 125 : autonomie WLTP jusqu'à 137 km, 0 émissions de CO_2 en phase de roulage. Depuis le 1er septembre 2018, les véhicules légers neufs sont réceptionnés en Europe sur la base de la procédure d'essai harmonisée pour les véhicules légers (WLTP), procédure d'essai permettant de mesurer la consommation de carburant et les émissions de CO_2, plus réaliste que la procédure NEDC précédemment utilisée. **Trottinette électrique SEAT MO 25 : autonomie jusqu'à 25 km.** Produits dans la limite des stocks disponibles, dans le réseau SEAT participant. Volkswagen Group France – S.A. au capital de 198 502 510 € – 11, avenue de Boursonne Villers-Cotterêts RCS SOISSONS 832 277 370. **Voir conditions sur seat.fr** *La mobilité par SEAT. **On avance, comme vous.

Julien Duval / Abaca

LACS INFÉRIEURS, PLITVICE, CROATIE

La nature apprivoisée

Bienvenue au cœur de l'Europe sauvage. Cette photo a été prise un jour d'automne au-dessus du parc national de Plitvice, en Croatie. Une fierté pour ce pays des Balkans, qui a vu cette merveille de nature à 140 kilomètres de Zagreb inscrite par l'Unesco sur la liste du patrimoine mondial de l'humanité en 1979. Julien Duval a fait voler son drone au-dessus de la série de seize lacs reliés entre eux par des cascades qui ont fait la renommée du site. Et a découvert l'endroit sous un jour nouveau, l'eau bleue turquoise contrastant de façon spectaculaire avec le ton orangé des feuillus. «On y aperçoit les chemins de bois construits par l'homme, souligne Julien. J'ai voulu mettre en avant la symbiose entre ces aménagements et la nature.»

JULIEN DUVAL

Ce Français, géographe de formation devenu photographe, vit en Croatie.

Adrian Rohnfelder

FAGRADALSFJALL, ISLANDE

A ses pieds, l'Armageddon

Cette image est normalement impossible à obtenir. Personne, jamais, ne se tient aussi près du magma en fusion que crache un volcan enragé. Mais en avril dernier dans le sud-ouest de l'Islande, le réveil de la zone volcanique entourant le Fagradalsfjall après huit siècles de sommeil s'est traduit par l'ouverture de fissures dans le sol : la lave y remontait directement depuis une profondeur de 17 kilomètres, occasionnant quelques coulées mais pas de projections explosives. «Du coup on pouvait sans danger – ou presque – s'approcher, dans la limite de sa propre résistance à la chaleur, explique le photographe Adrian Rohnfelder. J'ai voulu montrer les coulisses et cet ami avec son trépied, tout proche du cœur de la Terre. C'était l'Armageddon.»

ADRIAN ROHNFELDER

Cet Allemand de 52 ans dit rêver de photographier… la surface de Mars.

ÉTAT KACHIN, BIRMANIE

Or vert contre or vert

Un partage équitable entre les dieux et les hommes ? Cette montagne birmane a été coupée en deux, la moitié encore recouverte d'une épaisse forêt et d'un temple bouddhiste, l'autre tronçonnée par des bulldozers à la recherche de jade. Le site de Hpakant abrite la plus grande mine au monde du précieux minerai d'un vert laiteux, et il est le premier fournisseur de jadéite, sa forme la plus rare. Principal client : la Chine, où cette pierre est symbole de statut social. Selon l'ONG Global Witness, ce commerce, aux mains des militaires, seigneurs de la drogue ou oligarques, représente presque la moitié du PNB du pays. «Seule la présence d'édifices religieux a retenu les mineurs de détruire toute la montagne», explique Hkun Lat, auteur de cette image.

HKUN LAT

Cet ancien de l'agence AP s'intéresse aux trafics qui affligent la Birmanie.

Hkun Lat / World Press Photo 2021

L'AUSTRALIE

NOTRE SÉLECTION CULTURELLE SUR UN THÈME, UN PAYS, UNE DESTINATION.

Tamara Dean & Michael Reid Sydney Berlin

Les photos de Tamara Dean rappellent les peintures préraphaélites. Ici, *The Pack* (2010).

EXPOSITION

L'être humain à l'état de nature

Ses photos se contemplent comme des tableaux. Les tirages de l'Australienne Tamara Dean évoquent l'*Ophélie* du peintre anglais John Everett Millais. Ce tenant du préraphaélisme, un mouvement artistique du XIXe siècle, représentait des femmes en symbiose avec la nature. Chez l'ex-étudiante aux beaux-arts de Sydney, les sylphides nimbées de lumière se mirent dans les rivières, se cachent dans un genévrier ou flattent l'encolure d'un loup. Tamara Dean présente ses modèles comme des humains inscrits dans le vivant et non comme des maîtres dominant leur environnement. Une idée phare pour elle qui, adolescente, manifestait contre la déforestation et qui, en 2020, a dû évacuer sa maison lors de l'incendie de Currowan, en Nouvelle-Galles-du-Sud. Photoclimat, biennale parisienne dédiée à la question climatique, a suspendu une quinzaine de ses images sous la Canopée des Halles pour sensibiliser les passants à la protection de la planète.

Of Nature, de Tamara Dean, festival Photoclimat, à la Canopée des Halles, à Paris, jusqu'au 17 octobre. Contact : photoclimat.com

DVD

Coup de foudre aux antipodes

A 15 ans, elle a encore une dent de lait. Milla, adolescente fragile, grandit dans une maison aux baies vitrées de la banlieue cossue de Sydney, comme dans une cage dorée. Son père, psychiatre, et sa mère, ancienne concertiste, se consacrent tout entiers à son éducation. La jeune fille a pour seule échappatoire ses leçons de violon. Jusqu'au jour où, sur le chemin du lycée, elle tombe sur Moses, une tête brûlée rejetée par sa famille, qui vit dans la rue. Evitant les clichés habituels des *teen movies*, la réalisatrice Shannon Murphy signe un premier long-métrage aux airs de conte, à la fois drôle et très émouvant, sur l'électrochoc du premier amour, capable d'unir ceux que tout sépare et de bouleverser les destins.

Milla, de Shannon Murphy, éd. X Verleih, 19,17 €.

POLAR

Enquête dans l'*outback*

A Perth, le jeune Archie Anderson intègre le bureau des personnes disparues de la brigade criminelle. Sa première mission : retrouver une leader aborigène au cœur d'une région sauvage d'Australie-Occidentale. Le débutant va naviguer entre des experts de la biodiversité, des trafiquants et une aventureuse médiatrice culturelle. Un polar prenant sur l'enjeu que représentent aujourd'hui les ressources naturelles.

Le Chant des galahs, de Pascal Vatinel, éd. de l'Aube, coll. «Mikrós noir», 12,90 €.

ROMAN

Refaire surface

Lucy travaille dans une réserve naturelle de Tasmanie. Opérée d'un cancer des seins, elle tente de se réapproprier son corps en s'identifiant… à une pieuvre. Lucy doit se reconstruire en eaux troubles. Autour d'elle, un compagnon écologiste tenté par les actions extrêmes, un attendrissant mineur de retour au pays et des pêcheurs irresponsables. Un premier roman envoûtant.

L'Octopus et moi, d'Erin Hortle, éd. Dalva, 22,90 €.

PAR FAUSTINE PRÉVOT

iV

RECHARGE LIFE*

NOUVEAU ŠKODA

ENYAQ iV

LE SUV 100% ÉLECTRIQUE

ŠKODA

À PARTIR DE

299€/MOIS(1)

LLD SUR 37 MOIS
AVEC APPORT

AUTONOMIE (WLTP) : 534 KM

ÉMISSIONS DE CO_2 : 0 G/KM

Bonus écologique et remise ŠKODA déduits

Offre valable du 20/07/2021 au 31/10/2021.

Modèle présenté : ENYAQ iV 60, avec options, 1er loyer de 9 500€ ramené à 3 500€ après déduction du bonus écologique de 6 000€ et 36 loyers de 411€, remise ŠKODA de 2 300€ déduite.

(1) Ex pour ENYAQ iV Version 60 180 ch en Location Longue Durée sur 37 mois / 30 000 km max, 1er loyer de 9 500€ ramené à 3 500€ après déduction du bonus écologique de 6 000€ et 36 loyers de 299€, hors assurances facultatives, remise ŠKODA de 2 300€ déduite. Offre réservée aux particuliers, chez tous les Distributeurs présentant ce financement sous réserve d'acceptation du dossier par VOLKSWAGEN BANK GMBH - SARL de droit allemand - Capital social : 318 279 200 € - Siège social : Braunschweig (Allemagne) - RC/HRB Braunschweig : 1819 - Intermédiaire d'assurance européen : D-HNQM-UQ9MO-22 (www.orias.fr) – Succursale France : Bâtiment Ellipse, 15 avenue de la Demi-Lune - 95700 Roissy-en-France - RCS Pontoise : 451 618 904 - Administration et adresse postale : 11, avenue de Boursonne - B.P. 61 - 02601 Villers-Cotterêts Cedex. Sous réserve de bénéficier du bonus écologique (conditions sur economie.gouv.fr). **Modèle de borne différent pour le marché français.**

Gamme ENYAQ iV : consommation en cycle mixte (kWh/km) min - max : WLTP : 14,6- 21,6 Rejets de CO2 (g/km) : WLTP : 0 (en phase de roulage). Jusqu'à 534 kilomètres d'autonomie (norme WLTP), selon version et équipements.

Depuis le 1er septembre 2018, les véhicules légers neufs sont réceptionnés en Europe sur la base de la procédure d'essai harmonisée pour les véhicules légers (WLTP), procédure d'essai permettant de mesurer la consommation de carburant et les émissions de CO2, plus réaliste que la procédure NEDC précédemment utilisée.

Volkswagen Group France – S.A. – Capital : 198 502 510€ - 11, av. de Boursonne – 02600 Villers-Cotterêts – R.C.S. Soissons 832 277 370.

*Recharge Life = Rechargez votre vie

[LE GRAND **ENTRETIEN**]

Gaspard *Koenig*

Il y a 440 ans, Montaigne voyagea de Bordeaux à Rome à cheval. Les lieux et les préoccupations des habitants ont-ils changé depuis ? Qu'est-ce qui frappe le voyageur d'aujourd'hui ? L'essayiste et philosophe Gaspard Koenig, 39 ans, a refait le trajet sur sa jument, Destinada. Il raconte.

Bordeaux, Fontainebleau, Mulhouse, Constance, Bologne… jusqu'à l'arrivée à Rome, à cheval. Vous avez suivi, au plus près possible, l'itinéraire effectué par Montaigne entre 1580 et 1581. Quel lieu avez-vous trouvé le plus beau et le plus intéressant ?

La Bavière. Au-delà des paysages, immaculés, j'ai découvert là une région à la fois très dynamique sur le plan économique et qui a réussi ce que nous n'avons pas su faire en France : préserver les villages, traditions, paysages, dialectes, tout en restant ouvert à la mondialisation. Les maisons sont entretenues, avec de belles façades, décorées de motifs régionaux. Les fermes, à l'image de l'une des premières où j'ai dormi, sont prospères et on peut y voir un jeune, fermier le matin dans l'exploitation familiale et cadre l'après-midi, en *conf call* avec un client à Londres. Il travaille dans une entreprise locale qui, comme beaucoup de PME allemandes, fabrique un produit industriel que le grand public ne connaît pas, mais dont elle est leader mondial ! J'ai découvert là une ruralité prospère et ouverte au monde. ➳

«UN VOYAGE RÉUSSI ? C'EST CELUI QUI VOUS PERMET DE REVENIR DIFFÉRENT DE CELUI QUE VOUS ÉTIEZ AU DÉPART»

Photos : Aldo Soares

L'auteur voyageur livre ses réflexions dans *Notre vagabonde liberté. A cheval sur les traces de Montaigne* (éd. de l'Observatoire).

➳ Et au-delà de cette analyse socio-économique, le randonneur à cheval que vous êtes a-t-il aimé aussi ce coin d'Allemagne ?
Oui, notamment en raison du plaisir à circuler sur les chemins ! Quasiment tous sont des chemins de randonnée, que chacun peut emprunter librement. La raison ? Une conception spécifique de la propriété privée, inscrite dans la Loi fondamentale, l'équivalent de la Constitution allemande. *Eigentumsverpflichtung*. Traduction : la propriété oblige. En clair, un propriétaire d'une ferme a l'obligation d'entretenir et de baliser les chemins qui passent par chez lui et de les laisser accessibles. C'est l'inverse de nos forêts de Sologne par exemple, parsemées de panneaux «interdit de...» et grillagées.

Cette «ruralité mondialisée» que vous avez rencontrée en Bavière n'est pas nouvelle. La question est de savoir pourquoi elle dure et se transmet d'une génération à l'autre, par-delà les vagues de mondialisation...
Parce que, dans ces régions du sud de l'Allemagne, les gens se sentent bien, sont contents de leur situation, ne manifestent pas ce sentiment de déclin et d'opposition à l'autorité souvent exprimé en France. Depuis Mulhouse, il suffit de faire 300 kilomètres : on arrive à Constance et on rencontre des gens heureux de vivre et confiants dans l'avenir. Quand un territoire possède cela, que voulez-vous, les jeunes restent... Et le voyageur est hyper bien accueilli !

C'est moins vrai pour les migrants... Vous avez pu aborder ce point avec vos différents hôtes ?
Oui. Leur réponse ? Les migrants ne sont pas un problème en soi. Le problème vient du fait qu'on les empêche de travailler. Voilà qui était, pour les gens que j'ai rencontrés, le grand sujet. Une considération économique plutôt que culturelle.

Vraiment ?
Il y a un autre aspect à prendre en compte, qui tient à la différence entre la notion de «visite» et celle «d'installation». Emmanuel Kant avait déjà établi ce distinguo. Quand on est itinérant, on ne représente aucune menace, on est juste de passage. Et qui n'accueille pas l'étranger de passage ? Le vagabond avait même jadis un statut social en soi, une place dans la société. Il était un nomade qui arrivait à un endroit, aidait aux travaux de la ferme, apportait des informations, racontait des histoires, les colportait, allait dormir dans la grange, et repartait. Il jouissait de ce que Kant appelait le droit de visite universel. Le problème, en revanche, commence lorsqu'on passe au droit d'installation. Celui-là nécessite de trouver un équilibre entre le renouvellement des populations et la préservation des cultures.

Quand on parcourt une partie de l'Europe comme vous l'avez fait, tel un vagabond des temps modernes, qu'en conclut-on sur la libre circulation des hommes à travers le continent ?
A l'époque de Montaigne, il n'y avait pas de passeport, on voyageait comme on voulait. Sans contrôle d'identité (mis à part quelques contrôles dans les villes), et certes parfois au risque de sa vie. Cela a duré jusqu'à la Première Guerre mondiale. L'espace Schengen ? On a le sentiment que c'est un progrès pour la libre circulation des hommes, mais c'est oublier la grande régression que constituent les contrôles aux frontières et que nous avons connue depuis plusieurs siècles. Et on l'a vu récemment avec la pandémie : dès qu'il y a un gros problème, les frontières se ferment et l'espace politique reste un espace national.

«EN FRANCE ET EN ITALIE, J'AI RETROUVÉ LES PAYSAGES DÉCRITS PAR MONTAIGNE»

De votre traversée à cheval, que concluez-vous sur le sentiment d'appartenance des citoyens à l'Europe ?
Il existe à peine. Les habitants sont toujours ancrés dans leurs entités historiques, qui demeurent très marquées. A cheval, à chaque fois que j'ai senti que je voyais quelque chose de nouveau dans la géographie, que je me disais «je suis ailleurs», «les maisons ont changé», «le paysage est différent», cela correspondait à un changement de région historique. En France, même les départements sont une construction abstraite, les «grandes régions» encore davantage et l'Europe, une notion lointaine.

Arrêtons-nous un moment sur la géographie de l'Europe que vous avez traversée et telle que Montaigne l'a décrite dans ses journaux de voyage. A-t-elle changé ?
Pas tant que cela. Les paysages sont demeurés presque identiques. Bien sûr, il y a les routes, les autoroutes, les zones industrielles ou commerciales. Mais voilà qui ne représente pas grand-chose à l'échelle d'un territoire. Et dès qu'on pénètre dans les profondeurs de celui-ci, on peut vérifier que les descriptions de Montaigne sont encore exactes. Les vignes à Meersburg, les «âpres chemins» des Apennins – en effet, très durs ! – ainsi que les hautes montagnes du Tyrol – qui avaient déjà découragé l'écrivain voyageur. Et il y a toujours des moissons au début de l'été et des vendanges à la fin – un peu décalées avec le changement climatique... Quatre siècles, c'est une poussière au regard du temps ➳

Banque Populaire et la **CASDEN**, la banque coopérative de la Fonction publique, accompagnent les enseignants pour une rentrée scolaire réussie, que ce soit pour leurs besoins personnels, avec des offres dédiées aux agents de la Fonction publique, ou pour leurs projets professionnels, avec la mise à disposition d'outils culturels et pédagogiques.

casden BANQUE POPULAIRE

BANQUE POPULAIRE
la réussite est en vous

PARIS 2024

PARTENAIRE PREMIUM

Document à caractère publicitaire et non contractuel.

BPCE - Société anonyme à directoire et conseil de surveillance au capital de 180 478 270 euros - Siège social : 50, avenue Pierre Mendès France - 75201 Paris Cedex 13 - RCS Paris N° 493 455 042 - CASDEN Banque Populaire - Société Anonyme Coopérative de Banque Populaire à capital variable - Siège social : 1 bis rue Jean Wiener 77420 Champs-sur-Marne - Siren n° 784 275 778 - RCS Meaux - Immatriculation ORIAS n° 07 027 138 - Crédit photo : Getty Images -

géologique ! Les villes, elles aussi, sont toujours là : Meaux – en trois parties, celles de la cathédrale, du marché, de la ville nouvelle, comme chez Montaigne –, Châlons-en-Champagne, Neufchâteau – où j'ai retrouvé le puits décrit par Montaigne –, Vitry-le-François et sa grande place carrée qu'il décrivait comme «l'une des plus belles de France». A Thann, j'ai vu les mêmes pierres que lui sur la collégiale. A Bologne, la même fontaine (très érotique). Et un «clocher carré ancien, tout pendant et qui semble menacer ruine». Il existe encore : c'est la tour Garisenda, ceinturée aujourd'hui par des étais en fer, au bord de l'effondrement. Ce rafistolage perpétuel n'est-il pas précisément la condition du progrès ? Comme l'écrit Montaigne, «tout ce qui branle ne tombe pas». Ce qui reste est ce qui a fait la preuve de sa fragilité...

Les gens et surtout leurs préoccupations, eux, ont tout de même changé...
Pas tant non plus. Ce qui perdure, ce sont les problèmes que l'humanité croit résoudre et qui resurgissent sous une forme différente. Les épidémies (la peste à l'époque de Montaigne) ou la notion de démocratie (l'écrivain traversa à son époque des Etats aristocratiques et des Etats libres). Montaigne parle aussi beaucoup – thème très actuel ! – de la cruauté envers les animaux, du fait qu'il n'y aurait ni frontière claire entre l'homme et l'animal, ni davantage de différence entre tel et tel homme qu'entre l'homme et l'animal. Jouons-nous avec le chat ou le chat se joue-t-il de nous ? Une question d'aujourd'hui...

Et votre périple, comme celui de Montaigne, vous a emmené au cœur des conflits religieux de notre époque.
Oui. Catholiques contre protestants à son époque. Je me suis rendu à Mulhouse à plusieurs reprises, en raison d'un arrêt dans les Vosges pour soigner mon cheval. C'était la première cité réformée sur le parcours de Montaigne. Aujourd'hui, c'est une ville qui rassemble une part élevée de population musulmane.

Un périple à cheval à travers l'Europe

Quatre siècles après Michel de Montaigne et son célèbre *Journal de voyage en Italie*, Gaspard Koenig a reproduit l'aventure, 2 500 kilomètres en selle pour découvrir, à son tour, le roman vrai du continent.

En surface, le discours officiel consiste à dire que les choses vont bien, que la société multiconfessionnelle fonctionne. J'y ai rencontré des historiens, des prêtres, des imams... Après discussion avec eux, on s'aperçoit que les tensions sont réelles, et qu'il faut nous employer à éviter de reproduire les erreurs du XVIe siècle.

Votre aventure est aussi un éloge du voyage à cheval, économe, lent. Une sorte d'esthétique du dépouillement, un rendez-vous avec soi-même, avec l'essentiel, autant de thèmes qui rencontrent un écho favorable aujourd'hui. Mais n'y a-t-il pas aussi, dans ces 2 500 kilomètres à cheval, un parfum de retour en arrière, l'expression d'une tentation de la décroissance ?
Pas du tout. Mon périple n'est pas un voyage comme autrefois. A l'époque, on prenait un cheval pour aller vite ! Montaigne s'autorisait à des détours, à changer de route, mais pour l'essentiel, il «traçait», 60 à 70 kilomètres par jour. Il allait sur des «routes» droites (de l'époque), n'empruntait pas les chemins, changeait de cheval tous les jours. Ses étapes équivalaient chacune à deux ou trois tronçons pour moi. De nos jours, il aurait pris le TGV. La lenteur que j'ai recherchée n'est donc pas un retour en arrière. Vouloir aller lentement, c'est à l'inverse très moderne ! Depuis des siècles, l'homme conçoit des turgotines, des diligences, des routes, bref des machines et des infrastructures pour satisfaire son désir de vitesse. C'est parce qu'on a atteint une certaine forme d'abondance qu'on peut se permettre un désir de lenteur.

Voyage lent, voyage de privilégié ?
Oui, au sens où notre époque est privilégiée. Parce que nous disposons de plus en plus de temps. La part d'heures travaillées sur la durée d'une vie est de moins en moins élevée. Il faut juste savoir prendre ce temps. Le type de voyage que j'ai fait n'est de surcroît pas très coûteux.

Précisément ?
Sur la route, les frais sont réduits : maréchal-ferrant, vétérinaire... En revanche, le gros investissement,

E.Leclerc

À PARTIR DU
28 SEPTEMBRE 2021*

LA FOIRE AUX VINS

E.LECLERC DÉFEND LA RICHESSE ET LE SAVOIR-FAIRE DE NOS VIGNERONS FRANÇAIS

LES INCROYABLES

FRUIT
léger prononcé
léger puissant
PERSONNALITÉ

Noté par la communauté
wine advisor 7,6

8,95 €

AOP(1) PUISSEGUIN SAINT-ÉMILION BIO(2) CHÂTEAU RIGAUD « VIEILLES VIGNES » 2020
75 cl
Le L : 11,93€

*Selon votre région, la Foire aux vins de votre centre E.Leclerc peut débuter à une date différente. Rendez-vous sur www.e.leclerc et sur l'application Mon E.Leclerc pour connaître les dates de votre Foire aux vins.

CHÂTEAU RIGAUD « VIEILLES VIGNES »

« Il est plus aisé d'apprécier ce vin bio issu de vieilles vignes que de prononcer Puisseguin Saint-Émilion ! Un vin très harmonieux malgré sa jeunesse, offrant un nez aux arômes de fruits sombres et de baies sauvages, accompagnés d'une fine touche de bois. Dense et puissant en bouche, doté d'une belle finale vraiment longue, ce vin atteindra son apogée d'ici 3 ou 4 ans. Mais en attendant, n'hésitez pas à le laisser une bonne heure en carafe avant de l'apprécier sur un magret de canard et sa poêlée de cèpes. »

Andreas Larsson
Meilleur Sommelier du Monde en 2007

GALEC – 26 QUAI MARCEL BOYER – 94200 IVRY-SUR-SEINE. 642 007 991 RCS CRÉTEIL.

PRÉCOMMANDEZ DÈS **MAINTENANT SUR WWW.E.LECLERC** ET RETIREZ GRATUITEMENT VOTRE COMMANDE EN DRIVE OU EN MAGASIN.

wine advisor
Disponible sur App Store

REJOIGNEZ DÈS MAINTENANT LA COMMUNAUTÉ **WINEADVISOR** ET DONNEZ VOTRE AVIS SUR LES BOUTEILLES.

(1) AOP : Appellation d'Origine Protégée. (2) Vin issu de raisins de l'Agriculture Biologique.

L'ABUS D'ALCOOL EST DANGEREUX POUR LA SANTÉ. À CONSOMMER AVEC MODÉRATION.
LA LOI INTERDIT LA VENTE D'ALCOOL AUX MINEURS. DES CONTRÔLES SERONT RÉALISÉS EN CAISSE.

➳ en temps et en argent, a été la préparation. Acheter le cheval, évidemment. Mais aussi me former à la maréchalerie, à la bourrellerie, au matelotage, aux soins. Trouver la bonne selle, la bonne tente de 600 grammes (qui est évidemment la plus chère), le bon K-way...

Et le bon GPS aussi ? Petit avantage sur Montaigne, là...
Certes. J'ai vu cela dit un puriste qui voyageait uniquement avec une carte de France arrachée de l'agenda des PTT et la boussole. Moi, je voulais rester dans mon époque. J'ai passé du temps à choisir ma tablette, la plus solide possible (plus pratique qu'une carte qui prend la pluie). J'avais aussi une appli (Pl@ntNet) me permettant de reconnaître les plantes, les feuilles, les arbres. Elle m'a été très utile.

Voyage écolo, donc ?
Qu'est-ce qu'un voyage écolo ? Un voyage dans la nature ? Non : la quasi-totalité de l'Europe est un grand jardin aménagé par l'homme. Un voyage bas carbone ? Le bilan du mien se discute. Un voyage bio ? Non, j'ai rencontré beaucoup de fermiers bio et je peux vous dire qu'il y a un rejet fort du bio intégral (qui supposerait en réalité de revenir à la cueillette). Le vrai caractère écologique de mon voyage est le fait que je ne laissais pas de traces de mon passage. Pas d'empreintes numériques, pas de marques chez les gens. Je posais mon sac de couchage sur un matelas, et, le lendemain, je repartais... Pareil dans les forêts : je dérangeais peu les animaux sauvages, l'odeur du cheval couvrant celle de l'homme.

Vous aviez dit au début du trajet que vous vous refuseriez à parler anglais. Et que vous utiliseriez le conseil de Montaigne : employer les premiers mots qui «viendraient à la bouche, latins, français, espagnols ou gascons». Cela a-t-il marché ?
Je m'étais en effet fixé pour règle de me débrouiller avec mon niveau d'allemand scolaire et mes rudiments d'italien. Fidèle à Montaigne, qui pensait que la meilleure manière de voyager était de s'intégrer. Il détestait

«JE N'AI LAISSÉ SUR PLACE AUCUNE TRACE DE MON PASSAGE, NI MATÉRIELLE NI NUMÉRIQUE»

rencontrer des Français. Et il a tellement appliqué cette discipline qu'à la fin de son voyage il écrivait son journal en italien. Cela a fonctionné pour moi avec les Allemands, pas avec les Italiens, qui revenaient constamment à la langue anglaise.

Pourquoi ?
J'ai été surpris de voir qu'en Italie la relation commerciale dominait. Beaucoup de régions ont été transformées en décor pour touristes. En Toscane, les trois premiers mots d'accueil des habitants sont chaleureux, mais derrière, c'est froid, fermé, très dur à pénétrer. Les lieux, magnifiques, sont inscrits sur la liste de l'Unesco, mais en réalité ils sont morts. Ce qu'on y trouve de plus authentique, c'est le touriste lui-même... Par conséquent, les habitants sont tellement orientés vers le tourisme qu'ils jouent leur propre rôle. J'ai eu l'impression que leur métier était devenu celui de respecter ou de perpétuer les traditions. A la différence de la Bavière, où les gens les vivent, ces traditions !

Après des mois de confinement et de restrictions de déplacement, n'avez-vous pas envie d'un grand dépaysement, d'un vrai bout du monde ?
Pour moi, «faire» la Patagonie, l'Antarctique ou la Thaïlande pour cocher la destination sur une liste n'a aucun intérêt. J'ai fait des voyages au bout du monde beaucoup moins riches, exotiques et enrichissants que ce périple à deux pas de chez moi. C'était étrange de voir un environnement à la fois familier, car proche, et étranger, car j'étais à cheval. Comme rien n'est prévu pour cela (on trouve peu de gîtes, peu de pistes équestres), j'ai dû improviser souvent. J'étais reçu chez les gens comme un invité et non comme l'énième touriste. C'est la meilleure manière de voyager : trouver un fil rouge, un thème (pour moi, Montaigne et le cheval), permettant de pénétrer dans le pays tel qu'il est vécu par les gens du cru. Je peux vous le dire : quand vous vous retrouvez à Châlons-en-Champagne avec un guide local sur les traces de Montaigne, vous ne faites plus le circuit touristique habituel et le guide devient vite un copain.

Que répondez-vous à celui qui vous demande ce qu'est un voyage réussi ?
Comme dit Montaigne en substance, on ne voyage pas si on ne se change pas soi-même. Un voyage réussi est celui qui permet de revenir différent de celui qu'on était.

Et vous, donc, en quoi ce voyage vous a-t-il changé ?
Il serait plus rapide de vous dire ce qui n'a pas changé ! J'ai appris à penser différemment, avec mes mains. Découvert la profondeur des identités locales, mêlées à leur géographie. Et compris combien la modernité libérale, dans son souci d'efficacité et de confort, nous avait follement éloignés de besoins anthropologiques fondamentaux. L'argument de la liberté de choix ne suffit pas à justifier l'aberration des zones commerciales, d'autant plus hostiles quand on les traverse au pas. ■

PROPOS RECUEILLIS PAR ÉRIC MEYER

GMF 1er assureur des Agents du Service Public selon une étude Kantar TNS SoFia de mars 2021.
LA GARANTIE MUTUELLE DES FONCTIONNAIRES et employés de l'État et des services publics et assimilés - Société d'assurance mutuelle - Entreprise régie par le Code des assurances - 775 691 140 R.C.S. Nanterre - APE 6512Z - Siège social : 148 rue Anatole France - 92300 Levallois-Perret Cedex.
GMF ASSURANCES - Société anonyme au capital de 181 385 440 euros entièrement versé - Entreprise régie par le Code des assurances - R.C.S. Nanterre 398 972 901 APE 6512Z. Siège social : 148 rue Anatole France - 92300 Levallois-Perret. / LA SAUVEGARDE (R.C.S. Nanterre 612 007 674).

[L'ESPRIT D'AVENTURE]

TEXTE : LAURE ANDRILLON

Le Graal des traqueurs de phénomènes extrêmes ? Des monstres comme celui-ci, dans le Kansas, d'un noir d'encre et à la forme parfaite d'entonnoir.

Eric Meola

J'ai chassé la TORNADE dans les Grandes Plaines

Tyler Schitt

Au départ de l'Oklahoma, la journaliste Laure Andrillon (ici avec le météorologue Lanny Dean) a erré dans la zone mythique qui attire les fans de tornades de toute la planète.

DES ORAGES HAUTS DE DIX-SEPT KILOMÈTRES. DES NUAGES-MURS, DES SPIRALES HYPNOTIQUES... VOILÀ CE QUE CHERCHENT LES PISTEURS DE TEMPÊTES. NOTRE REPORTER LES A ACCOMPAGNÉS, AUX ÉTATS-UNIS, SUR LES ROUTES DE LA TORNADO ALLEY.

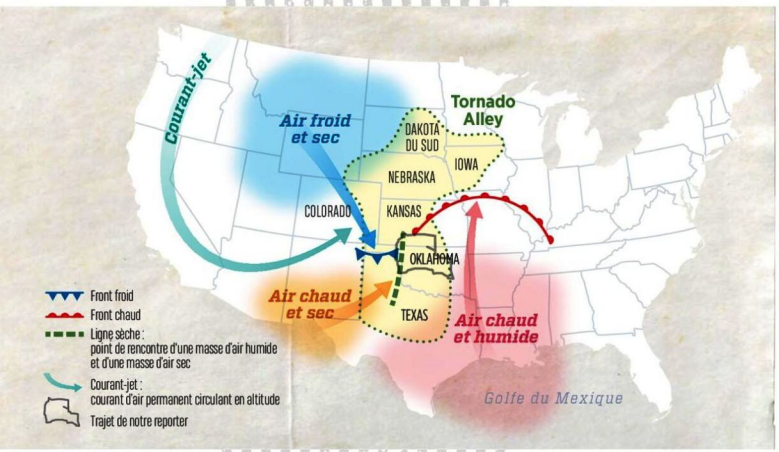
On contemple l'éclair bleuté, violacé, l'éclair-ver de terre… Mais quand on sent les picotements sur la peau et l'électricité dans les cheveux, c'est qu'on est trop près du danger, il faut fuir.

Tyler Schlatt

Ciel bleu, route longue... On croit qu'il ne se passe rien. Et puis, tout à coup, on est comme plongé dans un film d'action.»

Au début, on a cru qu'on n'allait rien voir du tout. Lanny Dean, notre guide, 46 ans, chasseur d'orages expérimenté, a expliqué que la météo s'annonçait clémente, et qu'il ne savait pas dans quelle direction rouler... Il nous a même prévenus qu'on allait s'ennuyer ! On a quand même retrouvé un peu espoir quand il s'est assuré que nos maigres bagages contenaient de quoi être parés contre tout aléa, soleil, pluie, grêle, chaud ou froid. Puis il nous a fait signer le formulaire qui le décharge de toute responsabilité en cas d'accident... Et nous voici donc rassemblés un soir de mai, dans le hall d'un motel quelconque de Tulsa, dans l'Oklahoma, à fixer sur l'écran d'un téléphone le mouvement lent des nuages, en quête de colères du ciel. Je viens de rejoindre cet étrange safari météorologique dans les Grandes Plaines américaines, un voyage dont l'itinéraire est imprévisible, car il a pour seul programme de poursuivre ce que les guides appellent avec nonchalance *big weather*, «le gros temps» – comprendre des orages si spectaculaires qu'ils ont le potentiel de produire des tornades. Au gré des bulletins météo, nous allons louvoyer dans la Tornado Alley, s'étendant pour l'essentiel sur sept Etats, depuis le Dakota du Sud jusqu'au Texas [voir carte]. Cette zone mythique attire les chasseurs d'orages de toute la planète, car plus d'un tiers des tornades du territoire américain s'y déroulent, dans un pays qui détient déjà le record mondial en la matière, soit plus de 1 200 par an.

La responsable ? Une frontière invisible appelée «ligne sèche», le long de laquelle se rencontrent trois masses d'air se mouvant à diverses altitudes et à des rythmes différents, créant des conditions particulièrement instables : le courant froid et sec venu des Rocheuses à l'ouest, celui chaud et sec originaire du désert de Sonora au sud-ouest, et un troisième, chaud et humide, particulièrement volatil, en provenance du golfe du Mexique. «Une alchimie sans nulle autre pareille», résume Lanny Dean. «Ce que vous vous imaginiez de la chasse aux tornades, vous pouvez oublier ! prévient-il. La réalité est beaucoup moins glamour.» Son copilote, Tyler Schlitt, un passionné de 29 ans qui fuit chaque année son emploi dans un entrepôt de carrelage du Missouri pour «la saison de chasse», prodigue quelques conseils supplémentaires : s'étirer à chaque arrêt, se résigner à la nourriture de station-service et profiter des W-C



Notre journaliste s'est aventurée au cœur de la Tornado Alley, à l'endroit où se heurtent des masses d'air distinctes et où ont lieu un tiers des 1 200 tornades touchant chaque année les Etats-Unis. Une étude de 2018 indique que ce couloir se déplace peu à peu vers l'est, affectant des zones plus peuplées.

Laure Andrillon

chaque fois que l'occasion se présente. «On a l'impression qu'il ne se passe rien, et puis tout à coup c'est comme dans un film d'action», annonce-t-il.

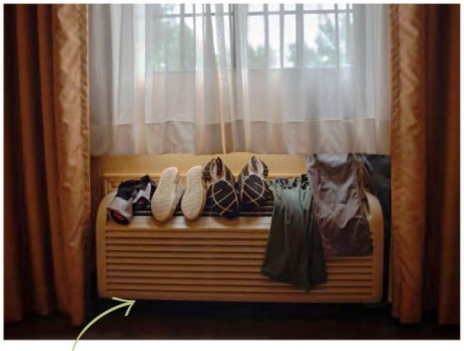
Premier jour de traque. La route semble trop longue et le ciel trop bleu. Dans l'Oklahoma, les seuls reliefs à l'horizon sont les silhouettes des silos, des têtes brunes du bétail ou des chevalets de pompage pour extraire du pétrole. Nous faisons cap vers l'est sans grande conviction, Lanny ayant renoncé à «jouer le Colorado dimanche» pour ne pas «passer à côté du Kansas lundi».

Dans notre van, je fais connaissance avec mes compagnons de voyage. Il y a John Perkins et Jim Pepas, deux copains venus du Connecticut pour passer ensemble leur semaine de vacances annuelle. «Cela fait vingt-cinq ans que Jim me bassine pour voir une tornade», explique John, 55 ans, opérateur dans une usine d'incinération de déchets. Jim, un agent immobilier à l'humour sarcastique, a vu toutes les saisons de *Storm Chasers*, une émission de télé-réalité qui, de 2007 à 2011, a suivi les chasseurs d'orages les plus téméraires du pays. Il connaît aussi par cœur les répliques de *Twister*, un film d'action sorti en 1996, qui a largement contribué à populariser la chasse à la tornade dans la culture américaine et, selon Lanny, «amené beaucoup de badauds sur les routes». Raquel Milano, qui travaille pour le département de la Sécurité intérieure, est venue seule de Californie : voir de ses yeux un vrai vortex est un «vieux rêve», que personne dans sa famille ne comprend très bien.

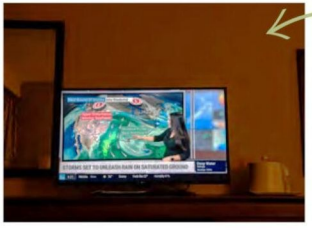
Déjà 600 tornades à son palmarès, et toujours autant de flair : le guide Lanny Dean vient de dénicher un orage dit «supercellulaire».

Tous les soirs, nous partageons au bar du coin nos espoirs pour le lendemain et de la «nourriture de chasseur», composée surtout de fritures. La nuit se passe dans un motel de bord de route – toujours «le meilleur de la ville», car Lanny les connaît tous. Cela fait trente ans qu'il vit sur la route. Sa première tornade, aperçue par accident à l'âge de 7 ans, l'a terrorisé. Mais, à 17 ans, il est parti seul poursuivre un «gros nuage», sans connaître les codes ni les dangers de ce curieux hobby. C'est ainsi qu'il a intercepté son premier *twister* («tornade» en argot américain). «Red Rock, Oklahoma, 26 avril 1991, vers 18 heures, sur la Route 77, me dicte-t-il. Plusieurs vortex, avec une forme en hélice sur le côté. Une beauté ! Elle a touché le sol quatre-vingt-treize minutes...» Depuis, il mène une double vie : météorologue pour le site de prévisions WeatherBug au fil des saisons, chasseur de ➳

Les tornades, il les a dans la peau. Voilà trente ans que Lanny est un outlaw chaser, un *«chasseur hors la loi».*



La nuit, c'est motel obligatoire (Lanny, le guide, les connaît tous...). Pratique pour sécher ses affaires.



Tous les soirs, dans ma chambre, je m'abreuve de prévisions sur la chaîne météo nationale, The Weather Channel.

Laure Andrillon (3)

Krystle Wright

La quête du *big weather,* «gros temps», est imprévisible. Il faut tailler la route,

bifurquer dans un sens puis dans l'autre en fonction des données météo. Jusqu'à ce que, soudain, dans l'Oklahoma, tout ne soit plus que ténèbres…

D'une étendue démentielle, ce *shelf cloud,* «nuage étagé», vient rompre la monotonie des paysages agricoles du Kansas. Aussi impressionnants que

Le nuage, comme sculpté, ressemble à une immense bête qui respire au-dessus de nous.»

Tyler Schlitt

menaçants, de tels phénomènes n'accouchent toutefois pas forcément d'une tornade.

DES VENTS DE FOLIE QUI CAUSENT DES RAVAGES INOUÏS

L'échelle de Fujita améliorée est une grille de classification de la puissance des tornades en fonction de leur gravité. Adoptée en 1971, elle a été révisée en 2007 pour tenir compte des dommages causés selon les types de constructions (matériaux employés, qualité des structures). Le classement utilise les observations de terrain et la vitesse des vents. Heureusement, moins de 1 % des tornades sont de force 5.

CATÉGORIE 0
Vents de 105 à 137 km/h
«Dommages légers»

CATÉGORIE 1
Vents de 138 à 178 km/h
«Dommages modérés»

CATÉGORIE 2
Vents de 179 à 218 km/h
«Dommages considérables»

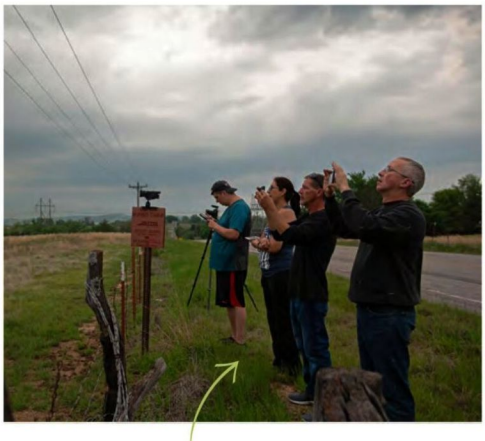
tornades de mars à octobre. Lanny bute parfois sur la date de son anniversaire, mais garde en mémoire le moindre détail des 600 tornades dont il a été témoin : le jour et l'heure, mais aussi la forme, le son ou l'odeur.

Au deuxième jour, alors que Lanny a roulé quatre heures pour nous rapprocher de la fameuse ligne sèche, nous sommes encore bredouilles. Jim fait la sieste et Lanny se maintient éveillé en écoutant de la *red dirt*, un genre musical mêlant la country, le rock'n'roll et une pincée de blues. «C'est pas un entonnoir en air froid, là-bas ?» demande soudain Tyler en piochant dans un paquet de chips. Lanny crie, pile, s'arrête sur la bande d'arrêt d'urgence, un camion manquant d'arracher la portière. Nous sortons maladroitement du van, empêtrés dans nos ceintures et trébuchant sur nos sacs. «C'est fini, annonce Tyler d'un air désolé, me voyant chercher le nuage des yeux. C'est assez rare... et ça ne dure pas.» Ces formations nuageuses ont des allures de fantômes : souvent invisibles sur les radars météo, elles disparaissent avant que plusieurs de leurs scans successifs n'aient pu les identifier. Leur tube d'air en rotation touche rarement le sol, ce qui en fait une curiosité pour les passionnés, mais n'inquiète ni les habitants ni les autorités. Avec mes compagnons, nous convenons que le soir même nous ferons une répétition générale pour sortir du van en rangs plus organisés. «Entraînez-vous aussi à remonter dedans en courant !» suggère Tyler, amusé.

A mi-voyage, après une incursion au Texas, nous traversons le Kansas. Lanny ne mange rien de la journée. Le signe pour nous qu'une tornade est possible. A la station essence, je le surprends plusieurs fois à tenir sa cigarette devant lui pour évaluer la direction du vent en observant la fumée, puis hocher la tête. Les passants remarquent la station météorologique sur le toit du véhicule et nous pressent de questions : «On attend du gros temps ? Je vais vers l'ouest, ça va aller ?»

Vers 16 heures, Lanny est suffisamment confiant pour faire un point météo : «Le vent de surface file vers le sud-ouest, à 5 000 pieds il souffle vers l'ouest, et à 10 000 pieds vers le nord-ouest», énonce-t-il en montrant sur son téléphone une analyse météorologique à méso-échelle, c'est-à-dire sur une dimension horizontale allant de 2 à 2 000 kilomètres. Le point de rosée, soit la température à laquelle l'air se condense, est «idéalement configuré». Lanny fait semblant de jouer à am stram gram sur le radar pour choisir «quel nuage jouer», mais il sait très bien où aller. Il nous mène dans un champ de maïs bordé d'une rangée d'éoliennes, près de la bourgade de Cimarron. Trois cellules orageuses (types particuliers de cumulonimbus) nous font face, qui fusionnent en une «supercellule» en moins d'une demi-heure. Le nuage-mur, un renflement nuageux en forme de piédestal qui se situe sous l'orage et indique la position du courant d'air ascendant, se dessine de manière de plus en plus distincte. Telle une corde venue relier la terre au ciel, un tube translucide apparaît soudain sur le fond sombre du cumulus. Il se déplace à vive allure vers l'extérieur de

Illustration : Antoine Levesque



Les séances photo, c'est bien, mais après, parfois, il y a le core punching : *traverser le cœur d'un orage en voiture.*

Laure Andrillon

l'orage. «Une trombe terrestre !» crie Lanny. Nous avons à peine le temps de goûter notre première tornade qu'elle est suivie d'une deuxième, puis d'une troisième, tout aussi éphémères (une quinzaine de secondes) – «elles se promènent souvent en famille», sourit Tyler.

Le nuage, comme sculpté, ressemble à une immense bête qui respire au-dessus de nous. Je sens un léger vent chaud dans mon dos, qui paraît me pousser vers l'orage. «C'est l'afflux, le flux d'air entrant dans l'orage», explique Lanny, un genou au sol, les yeux rivés au ciel, une main enfouie dans la terre comme s'il avait besoin d'une ancre. Les moucherons qui nous embêtaient quelques minutes plus tôt ont disparu. Le ciel s'assombrit encore et le vent semble maintenant arriver de face. Il est plus frais et donne la chair de poule. La senteur de l'air aussi a changé, c'est une odeur d'après la pluie. Le nuage forme juste au-dessus de nous un début de spirale, dans un mouvement lent et régulier, hypnotique. «Il est temps de partir», ordonne Lanny en retroussant ses manches pour entamer le *core punching*, une manœuvre qui consiste à traverser dans son véhicule le cœur d'un orage pour observer le phénomène météorologique depuis un point de vue différent. Les vents atteignent 120 kilomètres/heure, des plantes en forme de boule (*tumbleweeds*, «virevoltants» en français), et des tourbillons de poussière traversent la route en heurtant le flanc du van. Des trombes d'eau tombent du ciel et la visibilité est de plus en plus réduite, mais il nous faut accélérer pour aller plus vite que le grain. Tyler guide Lanny sur le réseau routier pour nous mener vers ➳

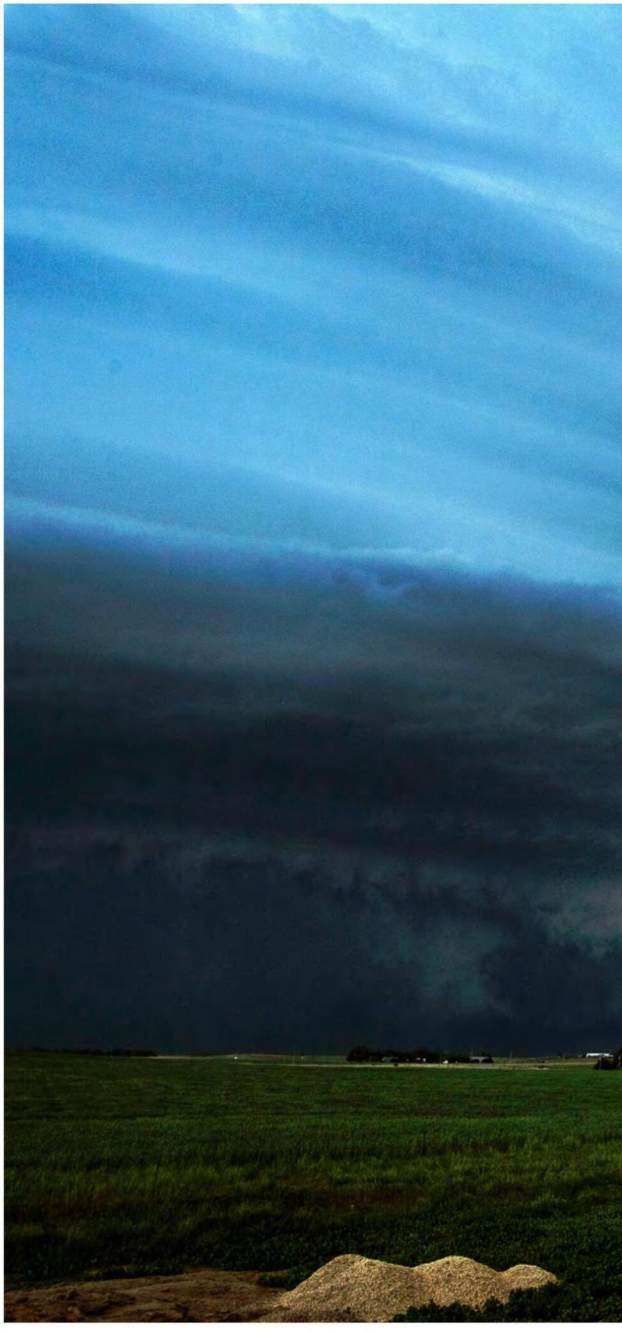
Etape obligée à Wakita, dans l'Oklahoma, où un musée est dédié au film culte Twister, *sorti en 1996.*

Pas de bons restos dans ce genre de voyage. On se ravitaille à la station essence (ici à Shamrock, Texas).

Sur une boîte aux lettres de Wakita, un autocollant fait la pub d'un site web consacré aux tornades.

Laure Andrillon

Nick Moir



Un énorme orage du type *mothership* («vaisseau mère», appelé ainsi pour sa

silhouette en proue de bateau) balaye le Nebraska. Les traqueurs aguerris savent que chaque tornade a une forme, un son et une odeur bien à elle.

«Ça, c'est le côté laid», dit Lanny, ému devant ce mémorial qui rend hommage à trois «chasseurs» – dont le célèbre Tim Samaras – disparus lors de la tempête d'El Reno, Oklahoma, en 2013.

Laure Ardhillon

➳ «la gueule de la baleine», là où le nuage est plus foncé et strié de nervures. A plusieurs reprises, nous retenons notre souffle en observant au loin un «tuba» se former depuis le nuage vers le sol et se résorber à chaque fois avant de toucher la terre. Puis, en une dizaine de minutes seulement, le nuage se décompose et l'orage se disperse, sans produire le *twister* espéré. «Le monstre est devenu souris», résume Tyler.

Le lendemain, Lanny déboule en voiture devant l'hôtel en faisant crisser les pneus. Nous fonçons, direction l'Oklahoma. Défilent les granges en bois peintes de rouge, les dispensaires de cannabis, les restaurants amish, les armureries... Dehors, l'air est lourd et colle à la peau. «C'est de l'or, ça», commente le météorologue en tâtant l'humidité de son tee-shirt. S'ensuit une attente de près de quatre heures sur un parking de casino. Mes compagnons vont jouer à la roulette pendant que Lanny et Tyler compilent et envoient des données d'observation toutes les demi-heures à la station météo la plus proche. Vers 14 heures, l'énergie potentielle de convection disponible, c'est-à-dire la tendance qu'a une parcelle d'air plus chaude que son environnement à monter, est de 5 000 joules par kilogramme. «C'est diablement haut, explique Tyler. A partir de 1 000, on s'attend à un orage. A partir de 2 500, les chasseurs se réveillent. A 4 000, ils accourent de partout.» A 15 h 30, le Centre de prédiction des orages annonce un risque léger de tornades, soit la deuxième catégorie d'alerte la plus faible. A 16 heures, les radios locales appellent les habitants à la vigilance. «J'ai eu du flair», commente Lanny. A 18 heures, nous sommes encerclés par dix orages et la chasse peut commencer. Dans les champs alentour, les fermiers s'agitent pour mettre le bétail à l'abri. «Vous voyez ce V ? indique Lanny en montrant une entaille dans le nuage. Si on suit sa pointe, on arrive là où les courants ascendants et descendants se rencontrent.» Au volant de la voiture, il suit la carte mouvante esquissée par le ciel et s'arrête aux premiers grondements de tonnerre. Les éclairs se succèdent, tour à tour jaunes, bleutés, violacés. L'un d'eux, surnommé éclair-ver de terre, emplit tout le ciel, mais suffisamment lentement pour que l'œil ait le temps de le voir ramper. L'arbre lumineux est si gigantesque que ses branches dépassent le champ de vision. Derrière nous, le plafond nuageux s'organise en protubérances arrondies appelées «mamma», qui donnent l'impression que des gouttes géantes vont dégouliner sur la terre.

Un éclair s'abat si près de nous qu'il nous aveugle pendant une fraction de seconde. Je sens de l'électricité dans mes cheveux et un chatouillement sur ma peau. «Nous sommes trop près», met en garde notre guide, qui décide de regagner la ville la plus proche, McAlester. La première grêle s'abat sur le capot. Des billes de la taille d'une balle de ping-pong. Lanny accélère. La radio chuinte : «Alerte à la tornade, mettez-vous à l'abri immédiatement !» Silence dans l'habitacle. On se gare sur un parking abandonné, à la sortie de l'autoroute. Déjà les sirènes d'urgence commencent à hurler. La nuit paraît tomber alors que le coucher de soleil est attendu seulement dans deux heures. L'orage fait dix-sept kilomètres de haut. Il s'étale sur trois comtés et se meut à une vitesse effrayante. Je vois un entonnoir nuageux dense et noir descendre, frôler puis toucher la terre. «Tornade au sol !» hurle Lanny, en direct sur Facebook pour sa chaîne météo. En deux minutes, nous trouvons refuge dans le hall d'un hôtel en travaux. Les ouvriers peinent à refermer la porte sous la force du souffle. Dehors, la pluie tombe horizontalement et des débris s'envolent. «On est en plein dedans», signale Lanny. Jim semble en transe. Raquel crie qu'elle se sent vivante. Elle rit. Trempés jusqu'aux os, nous nous étreignons à tour de rôle. «Tu sens le truc que ça fait, là, ➳

La Poste – SA au capital de 5 364 851 364 € – 356 000 000 RCS Paris – Siège social : 9, rue du Colonel Pierre Avia 75015 Paris – © Getty Images – BETC - HAVAS PARIS

La Poste s'engage avec WWF France vers une livraison 0 carbone.

La Poste est pionnière depuis plus de 10 ans dans la neutralité carbone grâce à la réduction et à la compensation volontaire de 100 % des émissions restantes. Elle poursuit aujourd'hui son engagement pour tendre vers la livraison zéro carbone.

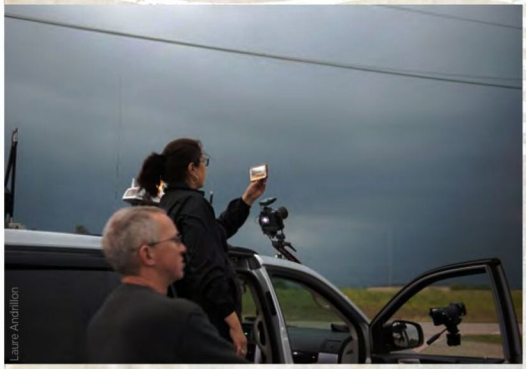
WWF | ECOLOGIC

La Poste et WWF France, ensemble vers une livraison zéro carbone.

LA POSTE

EcolOgic est un marquage qui identifie la démarche de réduction des émissions de CO_2 et de compensation carbone par Le Groupe La Poste. Retrouvez tous nos engagements sur laposte.fr/neutralitecarbone

AVIS AUX AMATEURS DE SENSATIONS FORTES



Laure Andrillon

Les compagnons de notre reporter admirent le spectacle tout en restant prêts à se réfugier dans un bâtiment en dur.

Quelle saison choisir ?

Une poignée de tour-opérateurs proposent ce road-trip de la mi-avril à la fin juillet. Meilleures périodes : la deuxième quinzaine de mai et la première semaine de juin, quand la fréquence des tornades est plus élevée.

Réserver son voyage

Pour partir avec Lanny Dean, rendez-vous sur le site d'Extreme Chase Tours. A partir de 2 300 dollars pour six jours, hébergement compris. *extremechasetours.com*

Le film à voir

Twister, de Jan de Bont, sorti en 1996. L'héroïne, Jo Harding, traque les tornades dans les Grandes Plaines avec sa sonde Dorothy. Les effets spéciaux, d'un autre temps, gardent un certain charme.

A glisser dans sa valise

Un bon bouquin, pour patienter avant le déchaînement des éléments. *GEO* conseille *Traqueurs de tornades : à l'affût des colères du ciel* (éd. Gründ), carnet de bord illustré de quatre Français dans la Tornado Alley, avec en prime des QR Codes à scanner pour s'immerger dans les ambiances sonores. Incontournable également, *The Man Who Caught the Storm* (par Brantley Hargrove, éd. Simon & Schuster, en anglais), biographie de Tim Samaras, un chasseur de tempêtes entré dans l'histoire pour avoir été le premier à placer une sonde au cœur d'une tornade, en 2003.

➳ dans ton ventre ? me demande Lanny. Ça y est, maintenant tu vas vouloir voir des tornades toute ta vie...» La tempête passée, une demi-heure plus tard, c'est le retour à la dure réalité : sur le chemin du motel, des panneaux jonchent la route. Des voitures sont abandonnées sous l'échangeur autoroutier, leurs conducteurs ayant pris la fuite face à l'inondation soudaine. Je m'endors avec un léger sentiment de culpabilité.

Notre tornade a été officiellement recensée, nous annonce le guide au réveil : elle a été classée EF0 sur l'échelle de Fujita améliorée [voir infographie], mais, à son grand soulagement, n'a fait aucun blessé grave. Lanny Dean sait bien que les tornades sont aussi terribles qu'elles sont belles. Etre chasseur signifie souvent être le premier à découvrir les dégâts du tourbillon, voire à chercher les survivants dans les décombres. Lors de la tornade EF5 de Greensburg (Kansas) en 2007, qui a fait onze victimes et détruit 95 % de cette ville comptant alors 1 400 habitants, une vieille dame est morte dans les bras de Lanny. Bouleversé, il a arrêté la traque pendant deux saisons. «Mais la tornade viendra, que je la chasse ou non, dit-il. Ma façon d'être en paix, c'est aussi de me rappeler que ma présence participe à améliorer le processus d'alerte.» Il transporte toujours dans son coffre un cône orange renfermant une sonde et une caméra, au cas où il serait en mesure de le déployer sur le chemin d'un *twister* pour recueillir des données. «Les tornades ont quelque chose à dire que l'oreille humaine n'entend pas», explique-t-il. Il participe à un effort de recherche amorcé à la fin des années 1990, visant à identifier la signature infrasonique des tornades. Aux Etats-Unis, l'alerte est déclenchée en moyenne quatorze minutes avant impact. «Grâce aux infrasons, on pense pouvoir alerter une heure avant la formation d'un *twister,* et mieux en prévoir l'intensité», s'enthousiasme Tyler.

Lanny est convaincu qu'une tornade rend à jamais humble face à la nature. «C'est presque une expérience religieuse, précise-t-il. Il faut le vivre pour comprendre l'effroi mêlé d'admiration qu'elle procure.» En nous raccompagnant à l'aéroport de Tulsa après plus de 2 700 kilomètres parcourus en six jours, il nous encourage à «poursuivre l'entraînement» en observant les nuages, la direction du vent, la moiteur sur la peau. «N'oubliez pas de lever les yeux !» conclut-il lors d'une dernière accolade. Puis il frotte la tornade tatouée sur son biceps, comme pour partager la force de son talisman. ■

LAURE ANDRILLON

Vous pensiez vraiment que votre pote Thomas savait cuisiner ?

PANZANI

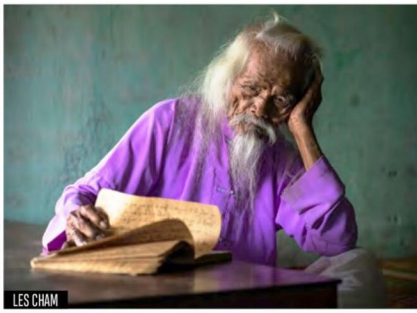
Des sauces oui, mais des Panzani.

PANZANI SAS au capital de 3 585 180 € - RCS LYON 961 503 422. Crédit photo : GettyImages. Suggestion de présentation.

POUR VOTRE SANTÉ, ÉVITEZ DE MANGER TROP GRAS, TROP SUCRÉ, TROP SALÉ. WWW.MANGERBOUGER.FR

LES CHUT

LES KINH


LES CHAM

LES XO DANG

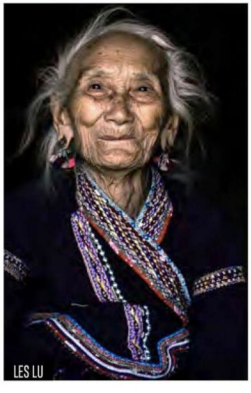
LES BO-Y

LES BRÂU

LES DAO

LES HMONG

LES THUY


LES LU

LES O-DU

LES KHO-MU

LES VISAGES DU VIETNAM

Une moto, l'appareil photo en bandoulière, et des milliers de kilomètres parcourus pour accomplir une mission inédite : durant dix ans, le photographe français Réhahn Croquevielle a sillonné le Vietnam à la rencontre des cinquante-quatre ethnies qui composent la population du pays (quatre-vingt-seize millions d'habitants). Des zones montagneuses du Nord au delta du Mékong, Réhahn a reconstitué une exceptionnelle mosaïque humaine, en demandant à chacun de ses modèles d'arborer le costume traditionnel de sa communauté. La vitalité de ces peuples, dont certains ne comptent que quelques centaines d'individus, s'exprime avant tout par l'attachement à leur tenue spécifique. Avant que ces savoir-faire ancestraux ne s'éteignent, le photographe leur a dédié un musée, gratuit, dans la vieille ville côtière d'Hoi An, son port d'attache. Aperçu de sa fabuleuse galerie de portraits.

Les Viêt, aussi appelés Kinh (nº 7 sur la carte), qui représentent 86 % de la population, sont majoritaires dans quasiment toutes les régions du pays.

1 Les Pa Then

6 800 personnes*

Huong, 8 ans, arbore chaque lundi sa tenue, inspirée d'une fleur, pour se rendre à l'école. Une manière vivante pour les Pa Then, établis en moyenne montagne dans le nord du pays, de perpétuer le port de ce costume féminin rouge orangé, très richement orné. «La seule pose du turban enroulé autour de la tête, d'où pendent des filaments colorés, nécessite environ une demi-heure», souligne Réhahn.

** Source : recensement national (2009).*

2 Les Cham, 161 700 personnes

Dans son village, niché dans le delta du Mékong, An Phuoc est connue comme la «fillette aux yeux de chat». Ce regard bleu intense, deux billes turquoise qu'elle tient d'un arrière-grand-père français, lui vaut une notoriété singulière au sein du peuple cham. Cette communauté, qui comprend également des hindouistes, est réputée avoir introduit l'islam – ultra-minoritaire – au Vietnam.

3 Les La Hu, 9 500 personnes

Le visage impassible de Ly Ca Su, 91 ans, masque l'histoire d'un peuple aux origines lointaines. Vivant dans les régions montagneuses du Nord-Ouest, aux confins du Laos et de la Chine, les La Hu – leur nom signifie «aussi puissant qu'un tigre» – seraient originaires du Tibet. La majorité d'entre eux ne parlent pas le vietnamien, bien que l'écriture de leur langue soit tombée en désuétude.

4 Les Co Lao, 2 600 personnes

Probablement arrivée de Chine il y a deux siècles pour s'établir dans la région du Ha Giang (nord), cette communauté peu nombreuse et isolée vit en habitat dispersé, à flanc de montagnes. Elle y pratique la culture en terrasses. «Thinh Thi Giao, 27 ans, mère de quatre enfants, est la dernière femme de son groupe à posséder le costume complet des Co Lao», rapporte le photographe.

5 Les Xo Dang, 169 000 personnes

Agé de 79 ans, A Dip est le dernier artisan de son village : il fabrique des paniers de bambou et des instruments de musique traditionnels. Vivant sur les hauts plateaux (1 000 mètres d'altitude), les Xo Dang sont nombreux à avoir été christianisés durant la période coloniale. «A Dip a refusé de me confier son vêtement, car il le porte tous les dimanches pour aller à la messe», confie Réhahn.

6 Les Si La, 710 personnes

Cette ethnie, l'une des moins nombreuses du pays, vit en autarcie dans quelques villages du Nord-Ouest. Selon leur tradition orale, les Si La sont originaires des Philippines et seraient arrivés au Vietnam dans les années 1830. Leur tenue originelle, ici portée par Hu Gu Si, la soixantaine, se distingue par son alignement de pièces d'argent recouvrant le buste. Un gage de bonheur et de santé.

7 Les Kinh

74 000 000 personnes

Plus connus sous le nom de Viêt, ils constituent 86 % de la population totale du pays, auquel ils ont donné son nom. Chu Van Thin, 76 ans (à g.), gardien d'une pagode, et son frère aîné, Chu Van Nhanh (83 ans), arborent leur tenue de cérémonie, composée d'une chemise de soie et d'un pantalon ample. Nombre d'ethnies délaissent leurs traditions au profit de la langue et des codes culturels kinh.

8 **Les Ro Mam,** 430 personnes

«J'ai attendu trois ans l'autorisation de me rendre dans leur village, à vingt kilomètres de la frontière cambodgienne», relate le photographe français. Troisième plus petite ethnie du Vietnam, les Ro Mam ne fabriquent plus leur tenue traditionnelle, une tunique blanche aux parements brodés. Leur chef a offert à Réhahn l'un des douze derniers costumes existants. Un trésor...

9 **Les Mnong,** 102 700 personnes

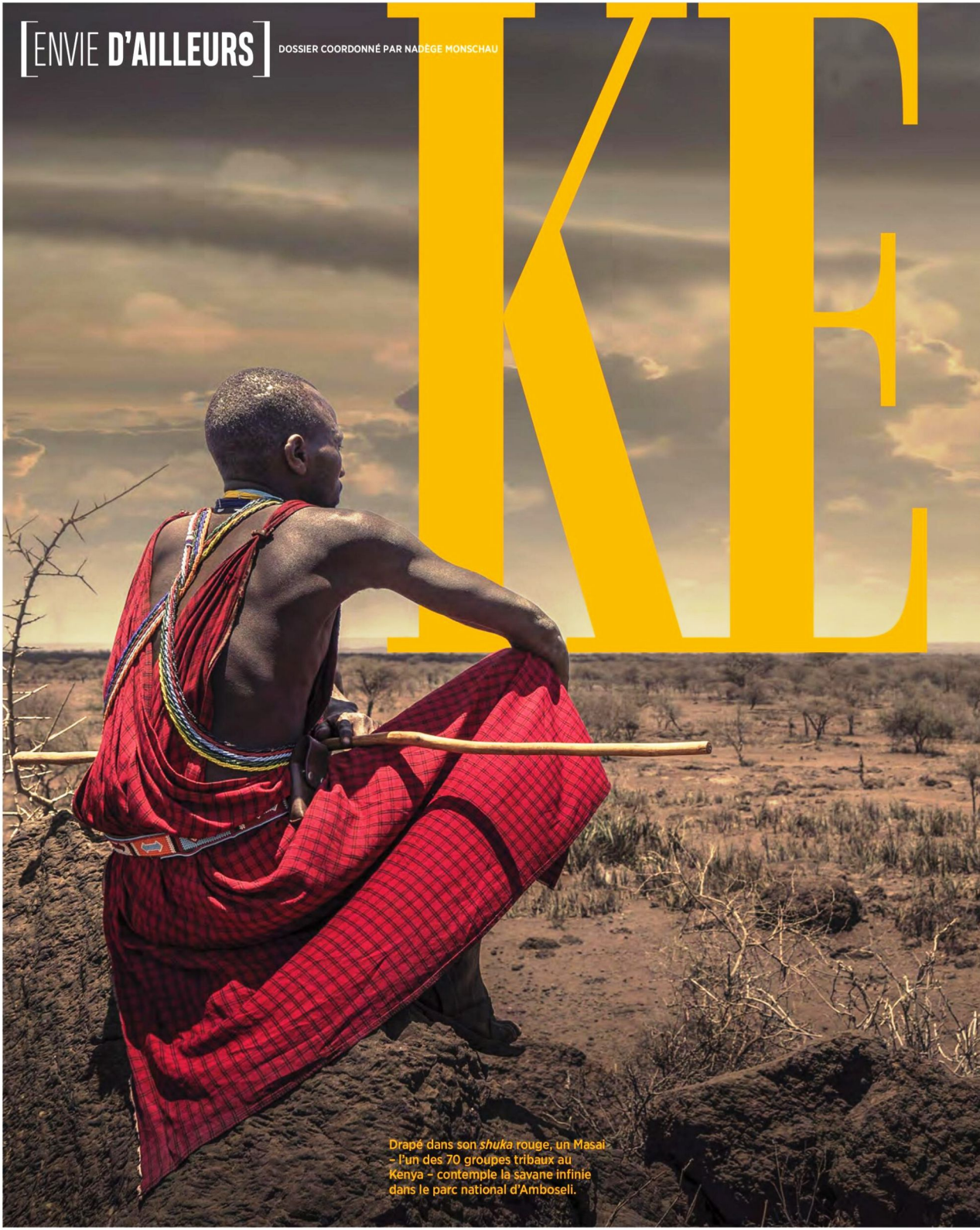
Dans la province de Dak Lak, une région de hauts plateaux du centre du pays, les Mnong entretiennent une relation unique avec leurs éléphants. Ils capturent et dressent les pachydermes pendant plusieurs mois avant de les introduire au village, lors d'une cérémonie d'adoption. L'animal devient alors un membre à part entière de la famille. L'insouciance de cette fillette de 6 ans témoigne de cette proximité.

10 Les Lô Lô, 2 200 personnes

A l'image de Nhi, 4 ans, ce peuple probablement originaire du Tibet reste très attaché à son vêtement traditionnel. Chez les Lô Lô Fleur, l'une des trois tribus constituant ce groupe ethnique, les familles mettent parfois une année à fabriquer un costume, en cousant des centaines de petits triangles colorés, l'un après l'autre. Une tenue peut valoir jusqu'à 1 000 euros : une fortune.

DOSSIER COORDONNÉ PAR NADÈGE MONSCHAU

KE



Drapé dans son *shuka* rouge, un Masaï – l'un des 70 groupes tribaux au Kenya – contemple la savane infinie dans le parc national d'Amboseli.

Getty Images

NYA

P. 58
LES GRANDS PARCS PRÉPARENT L'AVENIR

P. 80
LA DERNIÈRE CHANCE DES RHINOS BLANCS DU NORD

P. 88
LA VALLÉE DU RIFT EN EAUX TROUBLES

P. 98
LA SAVANE, MODE D'EMPLOI

C'EST UNE CONTRÉE AUX VOLCANS ET AUX LACS MAJESTUEUX, OÙ LES RHINOCÉROS ONT LEURS SANCTUAIRES, ET OÙ GNOUS ET ZÈBRES OFFRENT ENCORE UN TABLEAU SAISISSANT QUAND ILS FRANCHISSENT EN HARDE LES RIVIÈRES... MAIS LA COVID-19 ET LE CHANGEMENT CLIMATIQUE BOULEVERSENT LA DONNE. NOS REPORTERS ONT ARPENTÉ CE PAYS ET DÉVOILENT CE QU'IL ENTREPREND POUR RESTER UNE MERVEILLEUSE ÉVOCATION DES «PREMIERS MATINS DU MONDE».

TEXTE : CHRISTELLE GÉRAND

Alignés comme à la parade, au soleil couchant, les gnous à barbe blanche sont toujours l'une des attractions de la réserve du Masai Mara.

Michel & Christine Denis-Huot / hemis.fr

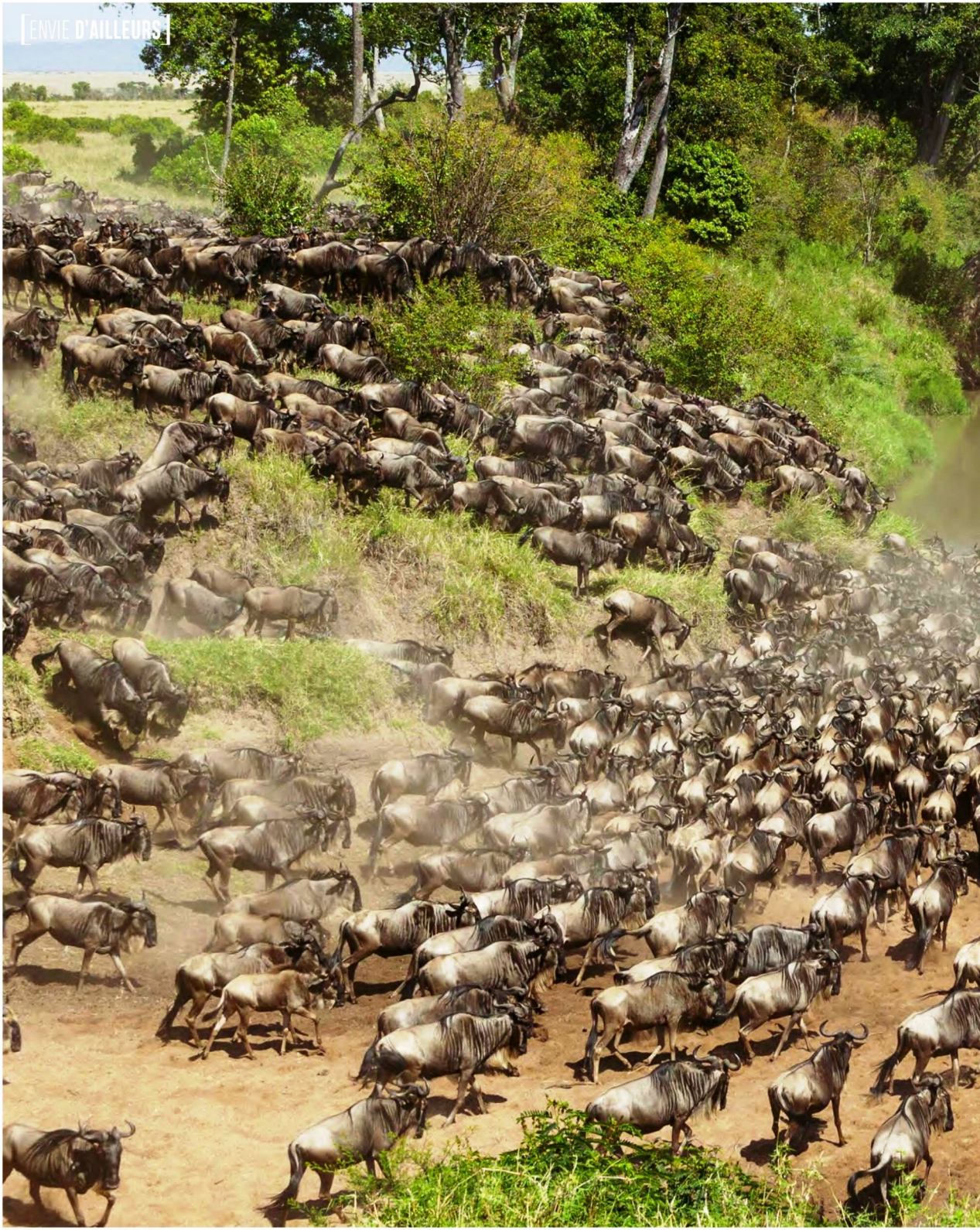
Les grands parcs préparent l'avenir

EXPANSION DU BRACONNAGE, EXTENSION DE L'HABITAT URBAIN, ÉROSION DES TERRES… LA TENSION EST À SON COMBLE DANS LES RÉSERVES DU KENYA. COMMENT PROTÉGER LES ANIMAUX SAUVAGES SANS LÉSER LES HABITANTS ? C'EST LE CASSE-TÊTE DE L'ÉTAT, QUI A TANT BESOIN DE L'ARGENT DES SAFARIS.

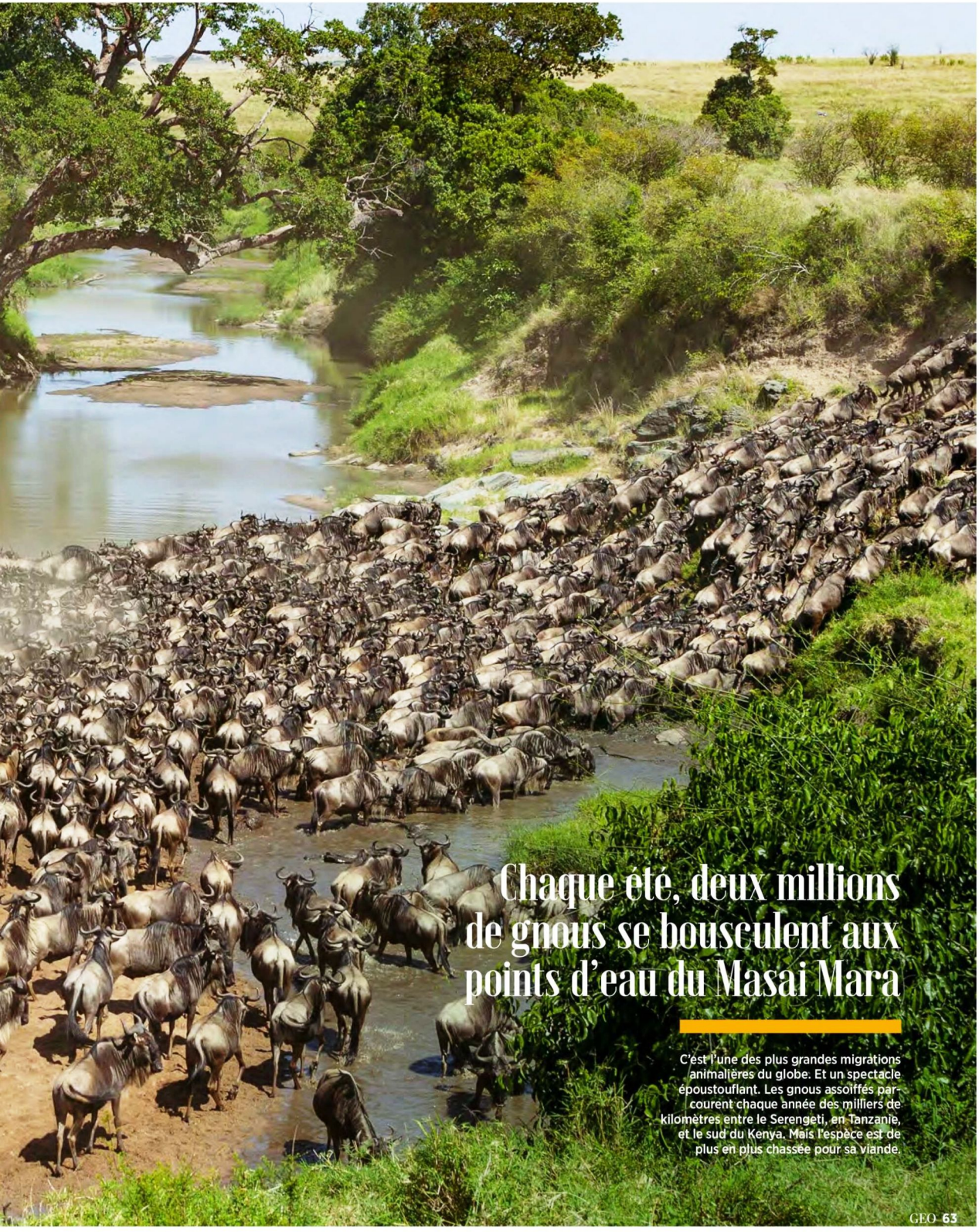
Dans un décor lunaire, le cône parfait du volcan Nabuyatom surplombe une «mer de jade»

Réputé pour ses eaux d'un vert irréel, le Turkana est le plus vaste lac de la planète (6 405 km²) en milieu désertique. Son isolement – trois jours de voiture depuis Nairobi – ne suffit pas à le préserver. Depuis 2018, il figure sur la liste du patrimoine mondial en péril.

Paul & Paveena Mckenzie / Getty Images



Michel & Christine Denis-Huot / hemis.fr



Chaque été, deux millions de gnous se bousculent aux points d'eau du Masai Mara

C'est l'une des plus grandes migrations animalières du globe. Et un spectacle époustouflant. Les gnous assoiffés parcourent chaque année des milliers de kilomètres entre le Serengeti, en Tanzanie, et le sud du Kenya. Mais l'espèce est de plus en plus chassée pour sa viande.

Hemis.fr

Yann Arthus-Bertrand / hemis.fr

Les espèces stars, tels les éléphants (en h., le parc du Tsavo), font l'objet de comptages réguliers. Mais pour la première fois cet été, un inventaire de toutes les populations a été réalisé, depuis celles des hippopotames (en b., dans le lac Naivasha) jusqu'à celles des antilopes naines dik-dik.

Cent personnes et quatorze avions... Pour recenser la faune, l'Etat a mis les moyens

Vingt gazelles de Grant... Dix buffles... Assis à l'avant du petit avion à hélices, les yeux rivés sur la savane qui se déploie en contrebas, le biologiste Steven Daboki dénombre le moindre animal. Soudain, John Munyori, le pilote, interrompt sa ligne de vol. Il vient de repérer des taches sombres parmi les ombres des arbres et les rochers : un troupeau d'éléphants ! L'appareil décrit alors un cercle au-dessus des pachydermes pour laisser à Steven le temps de les photographier. Ses clichés permettront, une fois à terre, de déterminer le nombre d'individus. Steven et John font en effet partie de l'équipe chargée, en ce mois de juillet, du recensement de la faune dans la région de Laikipia-Samburu, au centre du Kenya. Neuf jours durant, une dizaine de pilotes, avec chacun deux scientifiques à bord de leur coucou, ont ainsi survolé la moindre portion des 65 000 kilomètres carrés de cet écosystème, comptabilisant chaque spécimen de chaque espèce suffisamment grosse (au minimum, la taille d'une antilope naine dik-dik) pour être vue du ciel. Chiens, ânes [voir encadré] ou chèvres n'ont pas échappé à l'inventaire. Dans leur dictaphone, les spécialistes tels que Steven ont indiqué les coordonnées géographiques de leurs observations pour réaliser une cartographie précise de cette mine d'informations. Ils ont aussi mentionné les structures construites par l'homme, enclos, puits, villages, cultures sur brûlis... Des données indispensables pour comprendre l'impact des activités humaines sur les animaux sauvages lorsqu'ils ne peuplent pas des zones protégées, ce qui s'avère souvent le cas ici.

OBJECTIF : FAIRE LE BILAN DE SANTÉ DE TOUTES LES ESPÈCES PRÉSENTES

La région de Laikipia-Samburu n'est pas la seule du pays à avoir été passée au peigne fin. Pendant quatre mois, une centaine de personnes et quatorze avions ont recensé la grande faune sur le territoire kényan, soit 580 000 kilomètres carrés. Une première mondiale. D'habitude, seuls les animaux emblématiques, tels les rhinocéros, font l'objet de comptages réguliers, et les autres estimations de populations sont plutôt issues de modèles mathématiques que d'observations de terrain. Cette opération d'envergure, pour laquelle le gouvernement a déboursé deux millions d'euros, a permis de dresser le bilan de santé d'espèces moins prisées des touristes. Bien sûr, les efforts des recenseurs se sont concentrés sur les espaces protégés, comme la célèbre réserve du Masai Mara, passée au crible en avril. Là, chaque kilomètre carré a été survolé. Ailleurs, seules certaines parcelles ont été auscultées, et les données ont été extrapolées pour disposer d'une vue globale des effectifs. «Nous saurons ainsi où déployer nos ressources, financières et humaines», se réjouit Patrick Omondi, le directeur technique du recensement, dont les premiers résultats ont été publiés fin août et ont montré des déclins alarmants : à peine quinze antilopes rouannes et cinquante et une antilopes noires dans tout le pays.

Pour le Kenya, sauvegarder la nature n'est pas qu'une question de principe : c'est vital pour l'économie. Avant la pandémie, deux millions de voyageurs se pressaient ici chaque année, pour admirer les *big five* – éléphants, lions, buffles, léopards et rhinocéros – ou pour assister à la migration de gnous et de zèbres. Selon le Bureau national des statistiques, le tourisme, qui représente 9 % des emplois, a ainsi drainé 1,28 milliard d'euros en 2019 – la deuxième ressource du pays, après les rentrées du port de Mombasa. Mais la pandémie de Covid-19 a mis l'activité touristique en sommeil, ce qui a entraîné un important manque à gagner. Et surtout pénalisé les budgets consacrés à la protection de l'environnement, à l'heure où les autorités doivent relever de nouveaux défis : modification des écosystèmes due au changement climatique, extension de l'habitat humain, expansion du braconnage et, surtout, exacerbation des conflits entre l'homme et la faune... ➳

La lutte acharnée contre le trafic d'ivoire commence enfin à porter ses fruits

Ces défenses, exposées devant les locaux de la zone conservatoire d'Ol Pejeta, ont été confisquées à des braconniers. En 2013, une loi a proclamé la tolérance zéro pour les trafiquants, qui risquent la prison à vie. Une menace dissuasive : en 2020, «seulement» onze éléphants ont été tués dans le pays.

PHOTOS
Matjaz Krivic

Pour y faire face, le Kenya peut s'appuyer sur un système ancien. Les premiers espaces dédiés à la conservation de la nature, tel le parc national de Nairobi, fondé en 1946, ont vu le jour alors que le territoire était encore sous protectorat britannique. Indépendant depuis 1963, le pays dispose d'un réseau d'aires protégées qui recouvrent 8 % de la superficie et qui sont gérées par le Kenya Wildlife Service (KWS), une agence publique créée en 1989. Soit vingt-trois parcs nationaux, où seuls tourisme et recherche scientifique sont autorisés, et vingt-huit réserves nationales, où certaines activités, comme la collecte du bois ou la pêche, sont permises [voir carte]. Sans compter les 167 *conservancies*, placées sous la tutelle de personnes privées ou de communautés locales : des «zones conservatoires» indispensables, car l'Etat ne pourra sans doute pas réussir son pari sans impliquer ses 53 millions d'habitants.

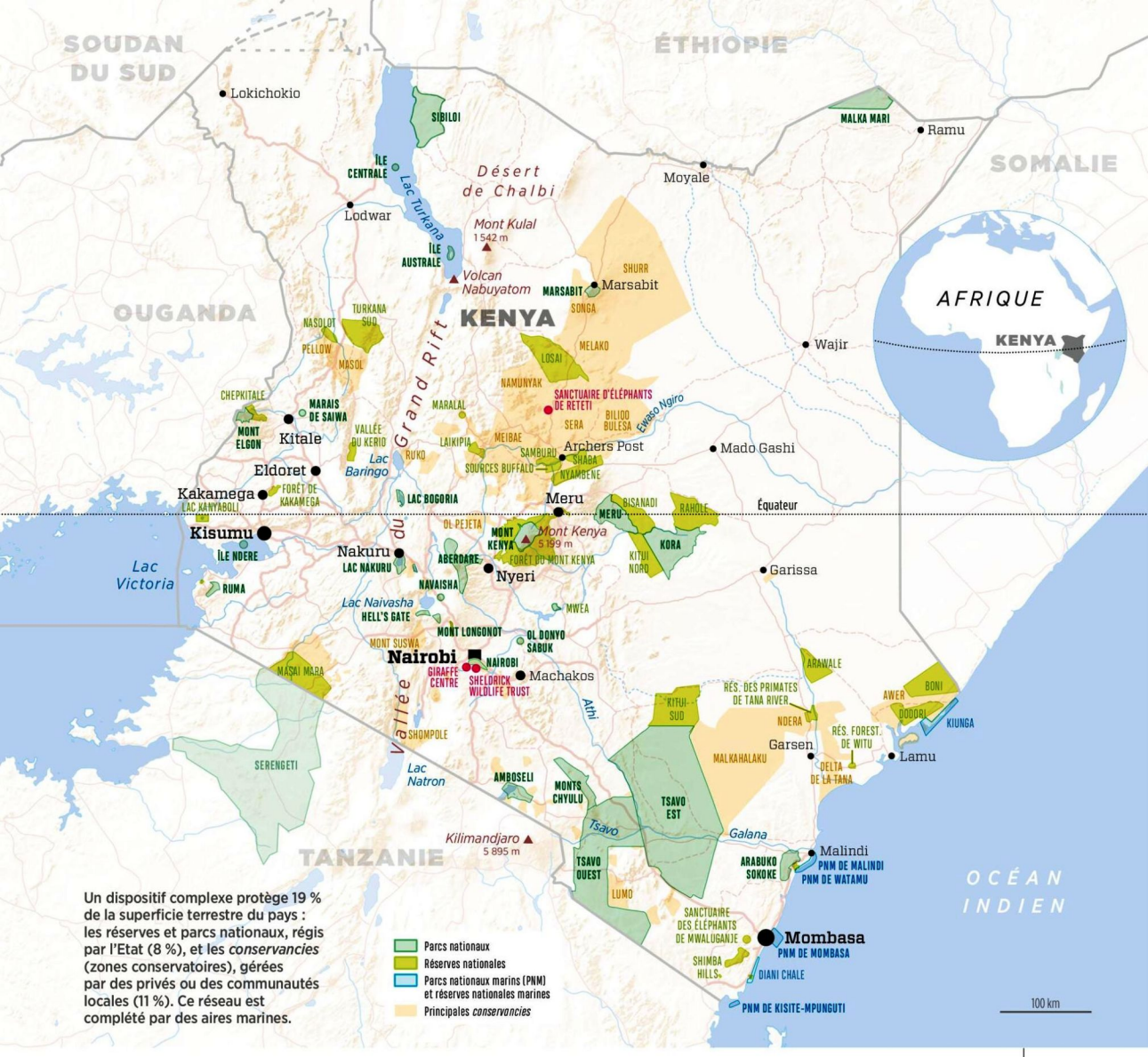
Rendons-nous à la réserve nationale de Samburu, baptisée d'après le nom d'une tribu de la famille des Masai. Un décor digne des premiers matins du monde, avec ses fauves qui se languissent à l'ombre des acacias et ses éléphants en quête d'eau qui triturent la terre ocre de leurs défenses... Lorsqu'il était enfant, Churai Lekotakah, le chef du village de Namayiana, aujourd'hui sexagénaire, y faisait paître le bétail, et sa famille y déplaçait ses abris de fortune en fonction des pluies. Depuis la création de l'aire protégée en 1985, il habite en dehors, dans une hutte. Tout comme les 280 autres Samburu de sa communauté, qui n'ont plus le droit de conduire leurs bêtes dans le parc. «Il nous arrive de nous y faufiler en période de sécheresse, à la recherche de pâturages, admet le chef, affublé en permanence d'un sceptre en bois qui peut servir d'arme. Mais si un garde nous y trouve, on doit payer une amende : 2,35 euros par vache et 80 centimes par chèvre !» Une fortune pour des villageois qui n'ont d'autre richesse que leurs troupeaux. Toutes les nuits, une dizaine de jeunes veillent autour d'un feu allumé au centre du village. S'ils entendent un rugissement, ils jettent un tison dans la direction du son. Suffisant pour faire déguerpir le félin...

La tradition samburu veut que les *moran* (combattants) tuent un lion pour prouver leur bravoure. Sautoir en perles blanches et noires sur son pagne orange, Churai Lekotakah assure que ces temps sont révolus. Et que son peuple y trouve son intérêt : «Les animaux attirent les touristes, qui peuvent alors visiter notre village, et acheter des bijoux confectionnés par nos femmes.» Les Samburu, qui arpentent les abords du parc avec leurs bêtes, sont ainsi devenus des alliés des associations de conservation. Trois membres du village y sont d'ail-

Interdit de faire paître les troupeaux dans la réserve, sous peine d'amende

Le manque de pâturages et d'eau avive les conflits entre animaux et éleveurs (ici, des bergers masai dans la réserve du Masai Mara), qui n'hésitent pas à tuer des prédateurs pour se «venger».

Matjaz Krivic



Un dispositif complexe protège 19 % de la superficie terrestre du pays : les réserves et parcs nationaux, régis par l'Etat (8 %), et les *conservancies* (zones conservatoires), gérées par des privés ou des communautés locales (11 %). Ce réseau est complété par des aires marines.

leurs employés : l'un tente de préserver les lions ; l'autre, les éléphants ; et le dernier, les zèbres de Grévy, nommés ainsi en hommage à Jules Grévy, président de la République française de 1879 à 1887, qui en avait reçu un en cadeau de l'empereur d'Abyssinie, en 1882. Parée de très fines rayures, cette espèce de zèbres est la plus menacée : l'Union internationale pour la conservation de la nature estime que moins de 2 000 individus subsistent à l'état sauvage, exclusivement au Kenya et en Ethiopie. La zone de Samburu est l'un de ses ultimes refuges. «Si l'on en aperçoit un blessé ou orphelin, on prévient aussitôt le KWS pour qu'il s'en occupe», assure Churai Lekotakah. Juste retour des choses, 10 % du montant des billets d'entrées dans la réserve sont reversés à sa tribu, qui ne peut s'en servir que pour financer l'éducation des enfants. Les jeunes Samburu continuent aussi d'apprendre et d'entonner les chants à la gloire de ces aînés ayant jadis osé défier un fauve. Car le lion reste «l'ennemi». L'aire protégée n'étant pas clôturée, ce prédateur peut, tout comme les hyènes, les lycaons ou les léopards, en sortir pour tuer du bétail, une proie facile qui ne se défend pas. «On remplit régulièrement des documents pour le KWS, mais nous n'avons jamais reçu aucune compensation», déplore le chef du village.

Cet été, un lion a pénétré dans la capitale, et semé la panique

Depuis le plus ancien parc national du pays, fondé en 1946, on peut admirer la *skyline* de Nairobi. La réserve, située à 7 km du centre-ville, n'a pas été totalement clôturée, pour permettre la migration des animaux. Un pari risqué : des fauves peuvent se faufiler dans les quartiers résidentiels…

Getty Images

Patrick Kientz / Naturagency

PAS DE PITIÉ POUR LES VAUTOURS

C'est une hécatombe. Des milliers de vautours trépassent chaque année. Les carcasses dont ils se repaissent sont en effet imbibées de pesticides par des éleveurs avides de vengeance après la perte de leur bétail, tué par des fauves. Certains braconniers emploient la même technique pour que les charognards n'attirent pas l'attention des rangers sur le forfait qu'ils viennent de commettre. Selon l'ONG BirdLife, 60 % des vautours qui meurent au Kenya ont ainsi été empoisonnés. Autres menaces pour les rapaces ? L'électrocution, avec les lignes à haute tension, mais aussi le *muti*, médecine traditionnelle originaire d'Afrique australe en plein essor en Afrique de l'Est : selon ses adeptes, le cerveau du vautour rendrait clairvoyant en affaires et performant dans les études... Sur les huit espèces de cet oiseau nécrophage présentes dans le pays, quatre sont en danger critique d'extinction : le vautour africain, le vautour de Rüppell, le vautour charognard (ou néophron moine) et le vautour à tête blanche.

Face aux conflits entre humains et animaux, la loi sur la conservation et la gestion de la faune sauvage de 2013 a pourtant instauré des indemnisations. Depuis son adoption, l'Etat indique avoir déjà déboursé 9,4 millions d'euros en réparation de 452 décès, 4 555 blessures, 5 073 destructions de récoltes, 3 012 prédations de troupeaux et 33 destructions de propriété par la faune sauvage ! Entre 2014 et 2020, le montant des requêtes de dédommagements déposées chaque année a même quadruplé. Une pile d'autres dossiers sont ainsi en attente, pour un total de 24 millions d'euros. Les Samburu de Namayiana attendent toujours l'indemnisation pour le décès d'une femme piétinée par un éléphant il y a sept ans, et pour celui d'un enfant de 6 ans, tué par un crocodile en mai dernier alors qu'il puisait de l'eau à la rivière...

A bout de patience ou simplement en colère, certaines victimes se font justice elles-mêmes. En abattant un fauve ou un pachyderme en représailles, ou en empoisonnant la carcasse de leurs bêtes assassinées, ce qui peut s'avérer fatal pour les charognards, tels les vautours. Sur le bord de la route principale d'Archers Post, le bourg le plus proche du parc, un habitant résume une opinion partagée à travers le pays : «L'Etat se soucie plus des animaux que des humains.» A ses mots, ses trois comparses opinent du chef. Malgré cette belle unanimité, aucun n'ose nous donner son nom, par crainte du gouvernement. Seul l'un des gardiens de l'hôpital, Antony Loote, assume ses propos quand il regrette les dégâts des éléphants, qui ne cessent de «détruire et de manger les clôtures en euphorbe».

Pourtant, sans les *big five*, la région d'Archers Post perdrait de son aura. Et une ressource essentielle, alors que le sol ici est trop sec pour être fertile. La réserve de Samburu et les sept zones conservatoires environnantes rapportent en moyenne 2,35 millions d'euros par an au comté, l'un des plus pauvres du pays, qui en compte quarante-sept. Depuis la pandémie de Covid-19, ces recettes sont quasiment inexistantes. D'où le casse-tête pour tous les services publics. Comme l'explique John Kalen, l'administrateur des hôpitaux de la région : «Faute de moyens, nous devons faire des choix. Nous ne prenons plus en charge que 90 % des coûts des maladies les plus courantes, comme la malaria. Si un patient présente des problèmes de thyroïde ou souffre d'une maladie cardiovasculaire, il doit dorénavant payer tous les frais lui-même.» Impossible pour de nombreux Kényans...

Un peu plus au sud, dans le comté de Laikipia, la *conservancy* de Mpala, réputée pour son centre de recherche et son suivi de la faune par collier GPS ou bagues d'identification, a elle aussi vu ses revenus s'effondrer avec la pandémie. Dino J. Martins, le directeur, vient ainsi de faire appel au cabinet de conseil en stratégie McKinsey pour trouver une approche de conservation moins dépendante du tourisme. Même si McKinsey ne lui a pas encore livré de pistes de travail, il sait

Photos : Mathias Krons

Sous l'œil attentif d'instructeurs étrangers, les rangers de la réserve de Samburu (en b.), dont quatre femmes, suivent un entraînement quasi militaire. Si un garde trouve un éléphant orphelin, il le confie au sanctuaire de Reteti (en h.), créé en 2016.

Autrefois, les Samburu se déplaçaient avec leur bétail en fonction des pluies

En restreignant l'accès à certaines terres, la multiplication des parcs et réserves a sonné le glas du mode de vie traditionnel de certains peuples d'éleveurs semi-nomades, comme les Samburu. Nombre d'entre eux ont été contraints de se sédentariser, dans des huttes en bois et en terre.

Jean-Michel Turpin / Divergence

Faire pousser des avocats à l'endroit où vivent les éléphants ? Impensable !

Michel & Christine Denis-Huot / hemis.fr

Une merveille : des nuées de pélicans blancs tourbillonnent au-dessus du lac Nakuru avant de s'y poser. Avec son envergure qui dépasse 3 m, c'est l'un des plus grands oiseaux d'Afrique.

qu'il faudra à l'avenir se montrer «plus durable et créatif». D'autant qu'il peine à faire entendre ses arguments en faveur des aires protégées auprès des représentants du comté : «Lors d'une réunion récente, les élus soulignaient que le tourisme représente seulement 4 000 emplois à Laikipia, alors que 300 000 personnes [sur 520 000 au total] vivent de l'agriculture», avoue-t-il. Toutefois, selon Dino J. Martins, ces emplois ne sont pas comparables, car seul le tourisme offre des perspectives d'évolution, et rejaillit sur les paysans, qui peuvent aussi écouler une partie de leur production dans la restauration. «Avant la pandémie, on estimait que chaque touriste faisait vivre quatre locaux, qui eux-mêmes subvenaient aux besoins de quatre personnes», insiste le directeur de Mpala. Autre souci : dans la région, de plus en plus sèche en raison du changement climatique, l'agriculture, gourmande en eau, est en compétition directe avec la faune. Depuis que le comté a développé des cultures pour l'exportation, comme les asperges, les framboises ou les fleurs, la rivière Ewaso Ngiro est parfois asséchée.

Non loin du parc national d'Amboseli, célèbre pour ses troupeaux d'éléphants déambulant devant le Kilimandjaro, l'entreprise KiliAvo Fresh projetait, elle, de produire des avocats. Début 2020, ses soixante employés avaient déjà labouré une vaste parcelle, monté une clôture électrique et installé des forages qui pompaient l'eau depuis les nappes phréatiques. Mais, en septembre, l'Autorité nationale de gestion de l'environnement a exigé l'arrêt des travaux, au motif que l'exploitation se trouvait sur une route de migration des éléphants, et qu'elle menaçait l'équilibre de l'écosystème d'Amboseli. De l'aveu même de l'association mondiale des producteurs d'avocats, il faut 600 litres d'eau pour un kilo récolté, dix fois plus que pour les tomates.

Alors, comment faire ? C'est pour tâcher de concilier les intérêts divergents des communautés et des acteurs de la conservation animale que, depuis 2013, le Kenya tâche de développer le système des *conservancies*, qui chapeautent dorénavant 11 % du territoire (en sus des 8 % des parcs et réserves). Le principe : impliquer les habitants dans la «zone conservatoire», et leur faire bénéficier directement des revenus. Les animaux sauvages ne sont alors plus vus seulement comme des destructeurs de récoltes et des prédateurs de bétail, mais comme des alliés, qui rapportent de l'argent. Les *conservancies* permettent aussi de sanctuariser des zones sensibles en dehors des parcs et réserves, et de lutter ainsi contre un autre fléau : le braconnage.

Selon une étude de Joseph O. Ogutu, biostatisticien rattaché à l'université Hohenheim de Stuttgart, 65 à 70 % de

Be Brilliant™

Changez votre regard sur l'audition.

Signia Active Pro
La nouvelle génération d'aides auditives.

signia

Redécouvrez le plaisir d'entendre.

- Design avant-gardiste, type écouteur high-tech grand public
- Rechargeable, jusqu'à 26h d'autonomie(1)
- Connectivité Bluetooth®, appels, musique, TV, vidéos
- Capteurs de mouvements et Intelligence Artificielle

Connectivité Bluetooth®

Rechargeable et nomade

IA
Intelligence Artificielle

Made for iPhone

Contactez un conseiller au 09 78 46 58 18
Service et appel gratuits(2)

signia.net

* Révélez-vous. (1) Sans streaming : jusqu'à 23 heures d'autonomie avec 2h de streaming. (2) Lundi - vendredi : 8h30-19h. Aides auditives Signia Active Pro destinées aux personnes souffrant de troubles de l'audition. Avant toute utilisation, consulter un audioprothésiste ou tout autre professionnel de santé et lire attentivement les notices d'utilisation. Ce dispositif médical est un produit de santé réglementé qui porte, au titre de cette réglementation, le marquage CE. Caractéristiques techniques disponibles sur le site internet du fabricant. Les marques et symboles Bluetooth sont la propriété exclusive de Bluetooth SIG Inc. utilisés par WSAUD A/S sous permission. Les autres marques et symboles appartiennent à leurs propriétaires respectifs. Android et Google Play sont des marques déposées de Google Inc. Apple App Store est une marque déposée d'Apple Inc. iPhone est une marque déposée de Apple Inc., enregistrée aux États-Unis et dans les autres pays.
© WSAUD A/S | 09/2021

la faune du Kenya vit dans des zones de pâturages non protégées. Or, c'est précisément là que sévissent la plupart des braconniers. En 2012, année noire, 384 éléphants avaient été abattus dans le pays. En 2020, ce total est descendu à onze, chiffre le plus bas depuis la création du KWS. Et cette même année, pas un seul rhinocéros n'a été victime des trafiquants de corne, une première. La fameuse loi de 2013 n'est pas pour rien dans cette prouesse : elle a instauré des peines beaucoup plus dissuasives, jusqu'à 170 000 euros d'amendes et la prison à vie – même si, pour l'instant, aucune condamnation n'a atteint ce plafond. Dans la plupart des parcs et réserves, les rangers, appartenant à des unités de mieux en mieux entraînées, disposent désormais du permis de tirer en cas de confrontation. Ces mesures ont été assorties d'un investissement technologique important, par exemple dans des radios sécurisées pour les gardes, que les braconniers ne parviennent pas à pirater. Mais, depuis la crise du coronavirus, la chasse d'espèces moins emblématiques, comme les hippopotames, antilopes, zèbres ou gnous, tous liquidés pour leur viande, est en hausse, déplore un membre du KWS, non encore autorisé à livrer en son nom propre une analyse détaillée de ce phénomène.

Car c'est sans doute là le plus gros défaut du système de conservation kényan : s'être un peu trop focalisé sur les *big five* et avoir un peu délaissé toutes les autres espèces. Joseph Mukeka, spécialiste des conflits homme-animal au sein du KWS, voit les choses différemment : «Les animaux iconiques, comme les éléphants, qui ont besoin de beaucoup d'eau et de nourriture, sont des "espèces parapluie", explique-t-il. Si on lutte pour leur protection et celle de leur écosystème, on préserve en même temps des animaux qui mangent et boivent moins, comme les dik-diks, les girafes ou les buffles.» Néanmoins, les études du biostatisticien Joseph O. Ogutu montrent que, malgré la protection accrue des éléphants, les espèces du Kenya ont en moyenne chuté de 68 % entre 1977 et 2016. Les taux de déclin les plus importants, de 72 à 88 %, touchent les phacochères, les gazelles de Thomson, les zèbres de Grévy, plusieurs bovidés (petits koudous, élands et bubales roux), ainsi que pléthore d'antilopes, oryx, cobes à croissant, impalas ou topis. «Une telle diminution menace gravement la survie de ces espèces», déplore-t-il. Or, sur la même période, le nombre d'habitants au Kenya a, lui, été multiplié par trois. Les routes, clôtures et habitations construites pour répondre aux besoins de la population ont ainsi dépossédé les animaux de certains de leurs territoires, ou, dans le meilleur des cas, fragmenté leur habitat. L'analyse des résultats du recensement national incitera peut-être le Kenya à envisager des solutions plus drastiques, comme la relocalisation de certaines espèces menacées dans les zones protégées – au risque de transformer les parcs et réserves en zoos géants... L'éternel et cruel dilemme entre la place de l'homme et celle de l'animal. ■

CHRISTELLE GÉRAND

picture alliance / dpa

QUI VEUT LA PEAU DES ÂNES ?

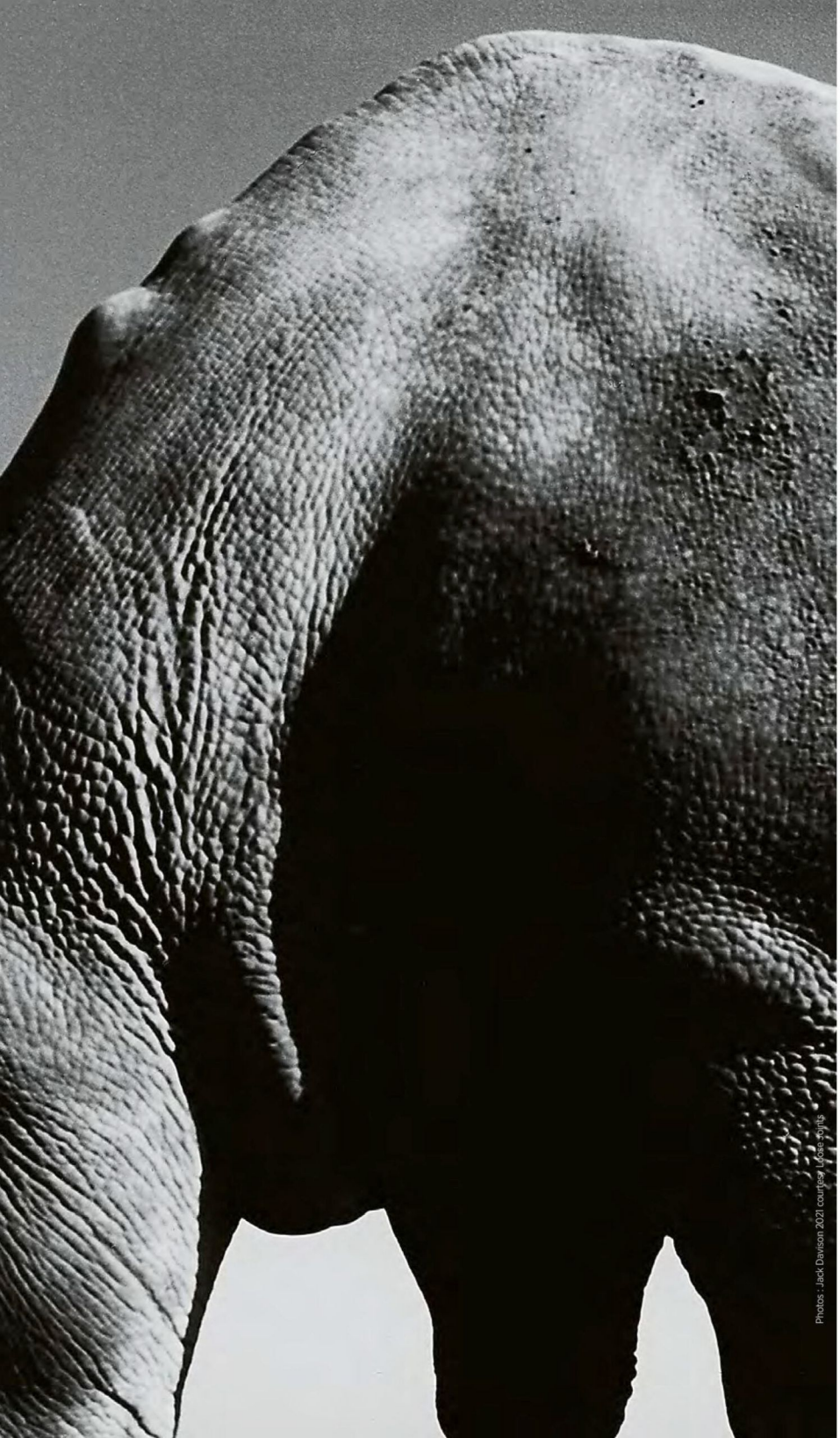
La nouvelle cible des trafiquants de faune ? L'âne ! Comme il est domestiqué, cet équidé n'est pas protégé par l'Etat. Son abattage est même autorisé depuis 2012. Le Kenya est dès lors devenu l'un des épicentres d'un étrange commerce à destination de la Chine, qui utilise la peau dans le cadre de la médecine traditionnelle : bouillie puis réduite en gélatine sous le nom d'*ejiao*, elle permettrait de ralentir le vieillissement et de booster la libido. Problème : la gestation des ânesses dure douze à treize mois. Trop long pour répondre légalement à la demande chinoise tout en renouvelant les effectifs. En une décennie, la population totale est ainsi tombée de 1,8 à 1,1 million. Surtout, d'après la fondation Brooke qui lutte pour la préservation de cette espèce, une soixantaine d'ânes seraient volés chaque semaine dans le pays, causant la détresse de nombreux paysans pour qui cet animal est la seule richesse (ci-dessus, un habitant brandit la photo de son cher disparu). Et la bête à tout faire : porter l'eau, le bois ou la récolte jusqu'au marché...

1% FOR THE PLANET
Ushuaïa TV
Explorer. S'émerveiller. Protéger.
DES TRAINS
PAS COMME LES AUTRES
La série documentaire emblématique
présentée par Philippe Gougler est sur Ushuaïa TV !
TOUS LES JEUDIS 20.45
ET DU LUNDI AU VENDREDI 17.55
BIS canal 32
bouygues canal 120
CANAL+ canal 117
free canal 204
orange canal 123
REPLAY TV
SALTO
SFR canal 173
VIDEOFUTUR canal 117
REPLAY DISPONIBLE 30 JOURS
Suivez-nous sur ushuaiatv.fr
© Crédit photos : Nicolas Boero / William Japhet

TEXTE : NADÈGE MONSCHAU - PHOTOS : JACK DAVISON

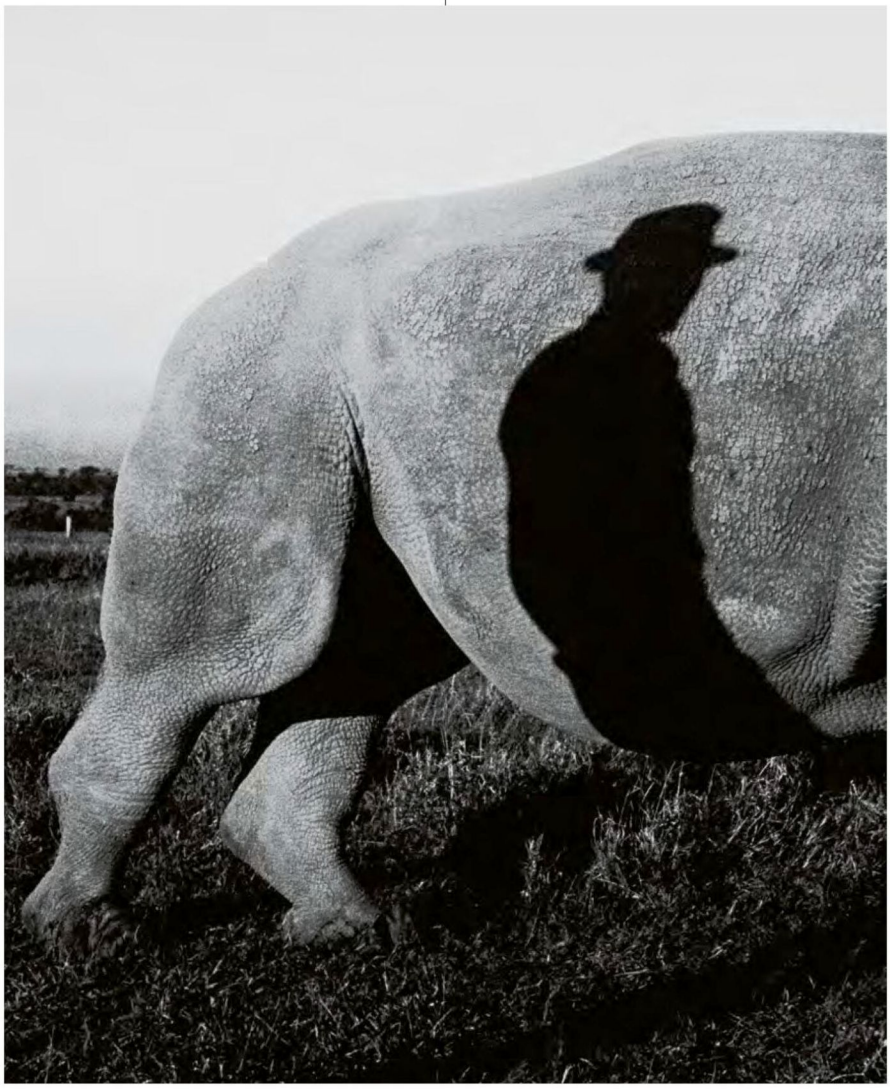
La dernière chance des rhinos blancs du Nord

ELLES S'APPELLENT NÁJIN ET FATU. UNE MÈRE ET SA FILLE. ET ELLES SONT LES ULTIMES REPRÉSENTANTES SUR TERRE DE LEUR SOUS-ESPÈCE, DÉCIMÉE PAR LE BRACONNAGE. BIENVENUE DANS LEUR SANCTUAIRE.

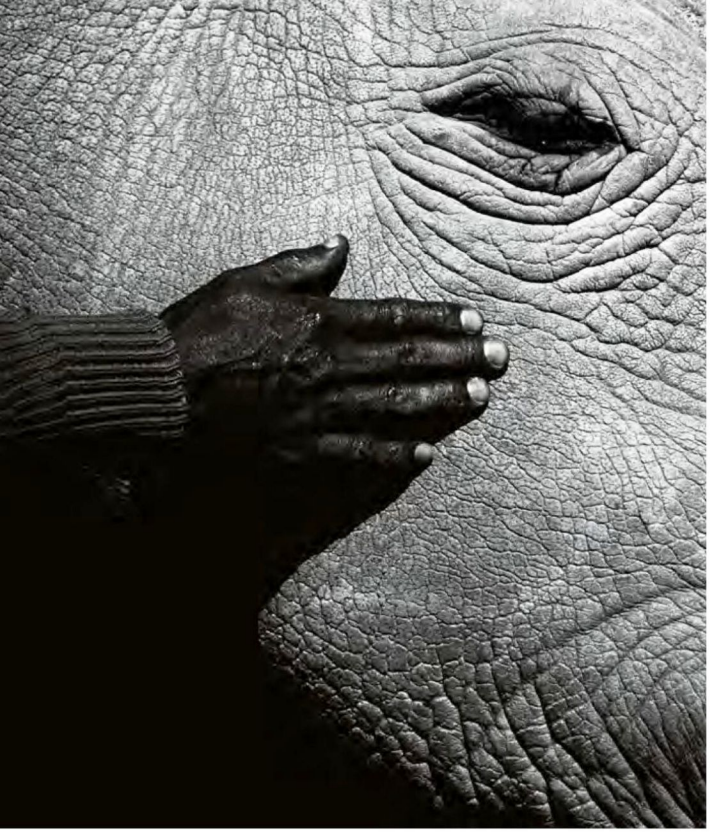


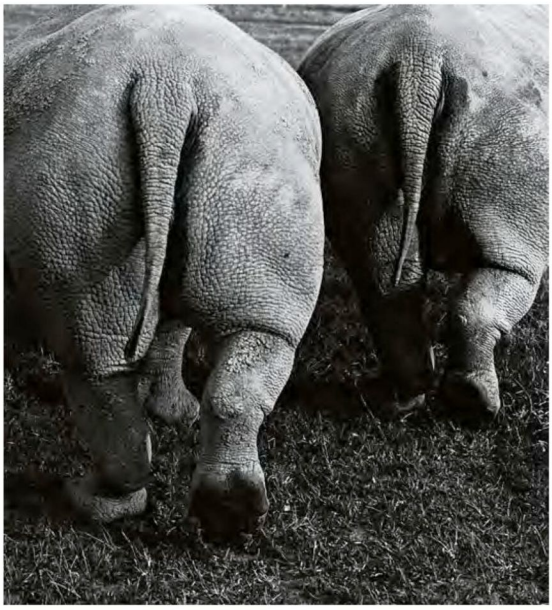
Photos : Jack Davison 2021 courtesy Ulises Ortiz

Agées de 32 et 21 ans, «les filles», comme on les surnomme ici, sont nées en captivité, au zoo de Dvůr Králové, en République tchèque. En 2009, elles ont été transférées dans la *conservancy* d'Ol Pejeta, au centre du Kenya, avec deux mâles, Suni et Sudan, dans l'espoir que ce retour en milieu naturel stimulerait leur libido, et donc leur reproduction. Mais, malgré quelques accouplements, aucune de ces dames n'a été fécondée. Et, en dépit des efforts déployés par les vétérinaires, le dernier de ces messieurs, très malade, a dû être euthanasié en 2018, à 45 ans – une longévité respectable pour un rhinocéros. Depuis, Nájin et Fatu sont les seules rescapées de la famille *Ceratotherium simum cottoni,* qui comptait encore 2 360 membres dans les années 1960.



Zacharia Mutai, le soigneur en chef, suit Nájin et Fatu comme leur ombre dans leur enclos ultra-sécurisé de 3 km² situé au sein de la réserve. «Tous les trois ont tissé un lien fort, ils sont très tactiles», a constaté le photographe Jack Davison. Un simple coup d'œil suffit même au gardien pour deviner les besoins ou les humeurs de ses protégées.





Réveil à l'aube, sortie du petit paddock prévu pour la nuit, inspection matinale des soigneurs qui gratifient au passage les rhinos d'affectueux grattages de peau, séances de broutage d'herbes ou d'aiguisage de corne, bains de boue et siestes au soleil… Pour ces spécimens rares, le quotidien est immuable. Mais pas solitaire. Outre les gardes qui se relaient pour les chaperonner, Nájin et Fatu ont pour compagnons certains de leurs plus proches parents, des rhinocéros blancs du Sud, qui, eux, sont 10 000 à subsister à l'état sauvage, dans une dizaine de pays d'Afrique.

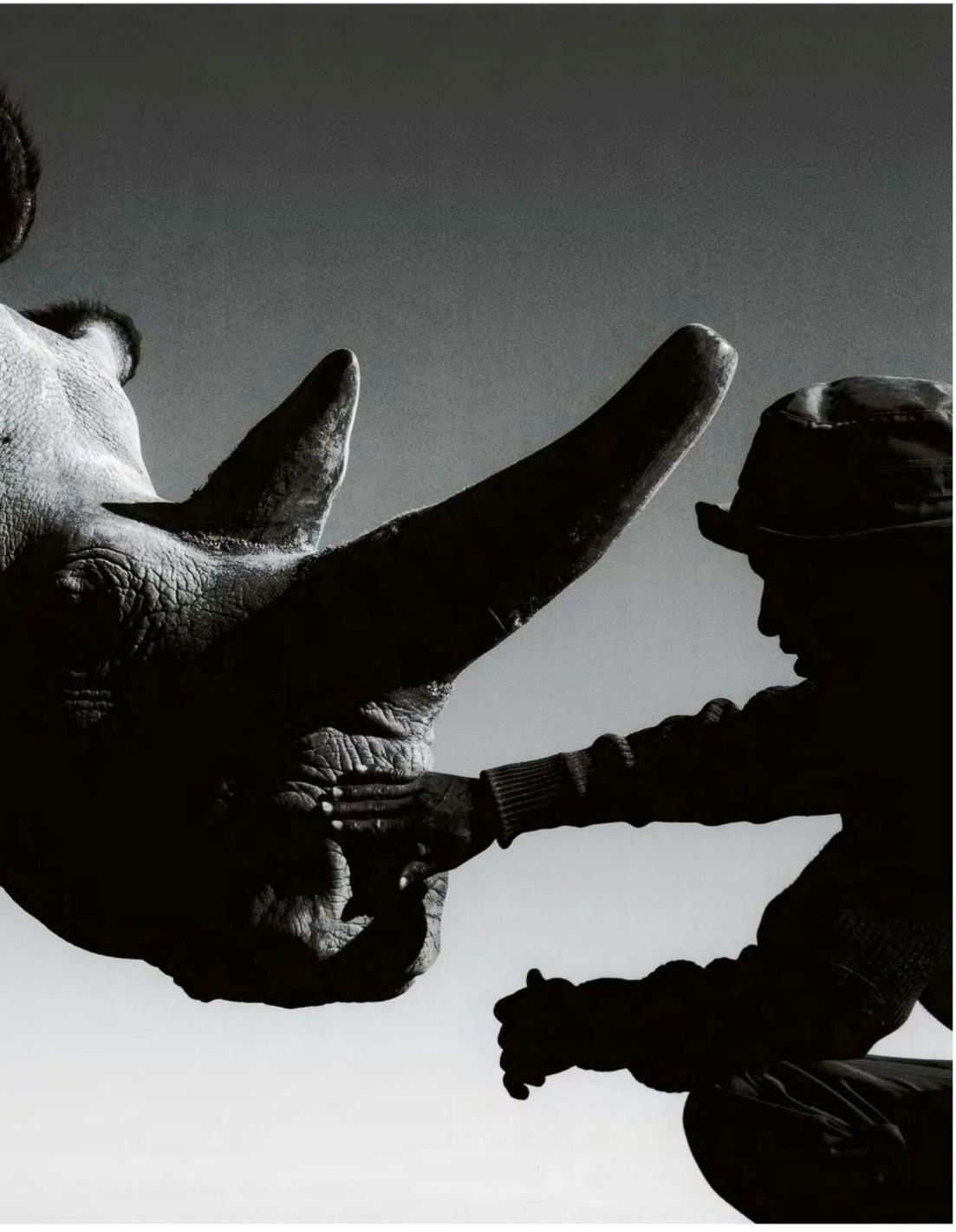
Seul espoir d'éviter l'extinction : la fécondation in vitro

Une très longue corne avant – jusqu'à 1,5 m –, ainsi qu'un museau carré – et non pointu – font partie des signes qui distinguent les rhinos blancs des noirs. Rien à voir, donc, avec la couleur de peau, toujours grise.

Une surveillance de tous les instants. Vingt-quatre heures sur vingt-quatre, sept jours sur sept. Avec des caméras infrarouges, des chiens et des hommes en armes qui multiplient les rondes aux abords de la clôture électrique. Le bout de savane où vivent Nájin et Fatu, deux femelles rhinocéros blancs du Nord, derniers spécimens de leur sous-espèce sur la planète, a des allures de camp retranché. Mais ce luxe de précautions n'a rien à voir avec la faune qui peuple le reste de la réserve kényane d'Ol Pejeta, et notamment une armada de prédateurs, lions, guépards... Car les rhinos n'ont pas d'ennemi dans la nature. Leur peau est bien trop épaisse et leur corpulence, bien trop dissuasive – le «blanc», plus imposant que le «noir», est le deuxième plus grand mammifère terrestre, après l'éléphant. Non, leur seul adversaire, c'est l'homme, Plus précisément le trafiquant de corne, trophée aux prétendues vertus médicinales qui vaut plus cher que l'or sur le marché noir en Asie. Suite à ce braconnage effréné, depuis 2018, Nájin et Fatu sont, littéralement, seules au monde. Et leur famille est considérée comme «fonctionnellement éteinte».

Les équipes d'Ol Pejeta n'abdiquent pourtant pas. Avec des experts de laboratoires ou instituts italiens, allemands et tchèques, elles ont lancé un projet novateur, baptisé BioRescue, pour essayer de reconstituer une harde viable, grâce à la fécondation in vitro. Depuis 2019, quatre-vingts ovocytes ont été collectés sur les deux survivantes. Après incubation, ils ont été inséminés avec la semence prélevée jadis sur des mâles et congelée. Douze embryons ont ainsi été créés. Reste à les implanter. Or, les femelles sont incapables de mener à terme une grossesse. «Nájin souffre d'une fragilité des pattes arrière incompatible avec une portée, et Fatu, d'une déficience de l'utérus», explique Samuel Mutisya, chef de la conservation à Ol Pejeta. Le plan B ? Recourir à des mères porteuses de la sous-espèce voisine, les rhinocéros blancs du Sud. Une opération inédite, que les scientifiques devraient tenter d'ici à la fin de l'année. «Si ça marche, conclut Samuel Mutisya, ce sera pour nous, humains, une forme de rédemption pour tout le mal qu'on leur a fait.» ■

NADÈGE MONSCHAU



TEXTE : CHRISTELLE GÉRAND - PHOTOS : KHADIJA FARAH

La vallée du Rift en eaux troubles

DES PAYSAGES TRANSFIGURÉS. ET DES VIES À LA DÉRIVE...
CHANGEMENT CLIMATIQUE OBLIGE, LES FABULEUX LACS QUI ÉMAILLENT LE GRAND RIFT KÉNYAN SE METTENT À DÉBORDER LES UNS APRÈS LES AUTRES.
ENQUÊTE SUR UNE MÉTAMORPHOSE SANS PRÉCÉDENT EN AFRIQUE DE L'EST.

Photos : Khadija Farah / Inland Stories

Photo à la main, Robert Owuor contemple l'étendue des dégâts : seule la charpente de son cottage émerge encore de la surface du lac Baringo.

Des habitants se retrouvent désormais piégés dans leur village devenu une île

En moins de dix ans, la superficie du lac Nakuru a presque doublé. Certains villages, comme Mwariki, n'ont pas été totalement submergés, mais c'est en bateau que les riverains regagnent dorénavant leur hameau, coupé de la terre ferme.

Faute d'herbes à brouter sur les berges, les hippopotames rôdent près des maisons

De l'eau jusqu'à la poitrine, deux hommes s'éloignent de la rive du lac Naivasha en traînant leurs filets. A côté d'eux, un panneau signalétique toujours debout transperce l'onde : que diable fait un «Parking» ici ? A la place des voitures, pataugent désormais des hippopotames, les animaux sauvages les plus meurtriers du Kenya – rien qu'à Naivasha, ces mastodontes ont causé le décès de dix personnes l'année dernière. Pourtant, les jeunes pêcheurs n'hésitent pas à s'approcher. «Les poissons sont attirés par leurs excréments», chuchote Joseph, qui préfère taire son nom, car ce qu'il est en train de faire est illégal. Il y a encore deux ans, lui et son ami Paul cultivaient du maïs. Mais depuis, l'écosystème lacustre a été bouleversé par des crues imprévisibles. Leur terre inondée, les deux trentenaires tentent de survivre tant bien que mal. «Nous ne savons pas nager, nous n'avons pas de bateau, et encore moins d'argent pour payer une licence de pêche ! soupire Joseph. Du poisson, c'est tout ce qu'il reste maintenant.» Les compères sont aux aguets. Si un garde du site, protégé par un parc national, les surprenait, ils risqueraient six mois de prison. Et il ne faudrait pas non plus trop attirer l'attention des hippopotames, encore plus agressifs depuis la montée des eaux : faute d'herbes à brouter sur les berges, les voilà eux aussi contraints de s'enfoncer dans le lac, pour se nourrir de plantes aquatiques...

Les caprices du Naivasha, à une centaine de kilomètres au nord-ouest de Nairobi, ne sont pas une surprise. Son nom n'est-il pas dérivé d'un mot masai qui signifie «eaux agitées» ? En fait, c'est un «lac amplificateur» : ses dimensions varient énormément en fonction des intempéries. Après la terrible sécheresse de 2009-2010, sa superficie avait été réduite de moitié, atteignant à peine 10 700 hectares.

LA VASE VERDÂTRE ATTEINT LE DEUXIÈME ÉTAGE DU LUXUEUX LODGE

En 2019, à l'inverse, les pluies avaient été très importantes dans tout le pays ; le volume du Naivasha avait augmenté de 21 %, d'après une étude de l'hydrologue Mathew Herrnegger, de l'université de Vienne. Depuis, le niveau du lac est resté très élevé. Selon le Giec, le Groupe d'experts intergouvernemental sur l'évolution du climat, cette hausse des précipitations va se poursuivre en Afrique de l'Est. De quoi bouleverser durablement les paysages d'une vallée mythique : celle du Grand Rift. Cette faille entre les plaques tectoniques africaine et somalienne scinde la corne de l'Afrique du nord au sud, depuis l'Erythrée jusqu'au Mozambique. Au Kenya, elle abrite un chapelet de volcans, de sources géothermales et de lacs, refuges d'une rare biodiversité et source de vie pour près de treize millions de personnes – c'est d'ailleurs la région la plus peuplée du pays. Naivasha, Baringo, Nakuru, Bogoria, Turkana, Elementaita... Ces merveilleux écosystèmes lacustres subissent une métamorphose inouïe, fruit du changement climatique, du particularisme géologique et de la pression causée par les activités humaines. Au point que le WWF a classé la vallée du Grand Rift parmi les trente-cinq «écorégions prioritaires» de la planète, au même titre que la Grande Barrière de corail ou le delta du Mékong.

Sur la rive sud du Baringo, un lodge luxueux qui offrait autrefois une vue magistrale sur le lac a été le premier à être submergé, en 2019. Longtemps, seuls trois imposants toits de chaume coniques trônaient au-dessus de l'étendue aquatique, et dorénavant la vase verdâtre stagne au deuxième étage. Dispensaire, écoles, église, pylônes électriques, routes... Les unes après les autres, les constructions alentour ont aussi été englouties. La berge n'est plus que désolation. Wilson Tiren, 29 ans, ornithologue, pointe la cime d'un arbre mort qui dépasse de l'eau. «J'avais l'habitude de faire la sieste sous cet acacia tortilis, regrette-t-il. Des insectes qui ne vivent que sur cette variété attiraient des oiseaux, comme les petit-ducs à face blanche, ➳

Du Baringo (en haut) au Nakuru (en bas), c'est partout le même désarroi : au moins 30 000 personnes ont perdu leur habitation ou leur moyen de subsistance suite aux crues hors norme qui balayent le Grand Rift kényan.

qu'on observait jadis partout sur la côte. Aujourd'hui, on ne les voit plus.» Quant à la maison de Wilson, il n'en reste rien. Comme les autres villageois du Baringo, il n'a reçu aucune compensation du gouvernement pour construire un nouveau logement, à l'écart du rivage. Ces deux dernières années, selon les autorités, au moins 30 000 personnes ont perdu leur domicile ou leur moyen de subsistance aux abords des lacs de la vallée du Rift. Des membres de la famille de Wilson, autrefois éleveurs, ont dû changer de mode de vie et se reconvertir dans l'agriculture. Alors que l'eau recouvrait tous les pâturages, chèvres et vaches sont mortes de faim... «Nous, les Ilchamus, étions la seule tribu masai à pêcher en plus de veiller nos troupeaux. Nous sommes maintenant les seuls Masai à cultiver la terre !» tente-t-il de plaisanter.

TROP D'ATTAQUES DE CROCODILES... L'ÉTAT NE LES COMPTE PLUS

La vision la plus étrange sur la côte du Baringo ? Les troncs d'arbres. Tous sont désormais bicolores. Brun sombre vers la cime, plus clairs en bas. La ligne de démarcation entre les deux teintes permet de se souvenir de la hauteur atteinte par le lac en 2019 et 2020, quand, toujours selon les calculs de l'hydrologue Mathew Herrnegger, son volume avait gonflé de... 59 % ! L'eau s'élevait à un mètre au-dessus du niveau actuel. Peter Maitano, un batelier, tire sur les herbes aquatiques affleurantes : en mesurant leur longueur jusqu'aux racines, il en déduit la profondeur du lac. Verdict ? Six mètres. Une profondeur qui favorise la multiplication non seulement des hippopotames, mais aussi des crocodiles, qui viennent guetter dorénavant leurs proies jusque dans les jardins. Le nombre d'attaques de sauriens, heureusement rarement mortelles, a augmenté à un point tel que les autorités ne les recensent plus. Les villageois, eux, ont pris l'habitude d'aller puiser l'eau à deux : une personne avec un seau, l'autre qui lance des pierres pour faire fuir les reptiles à la mâchoire surpuissante.

Au Naivasha, des habitations, des serres horticoles ainsi que des stations de pompage ont aussi été noyées.

Tony Crocetta / Naturagency

Pourtant, bien avant les crues des deux dernières années, l'Autorité des ressources en eau, dénuée de solutions, avait demandé aux personnes vivant ou cultivant trop près du lac d'évacuer les lieux. Elle n'a pas été écoutée. Geoffrey Mworia, le gestionnaire local de cette administration, affirme, lui, que «de tels débordements ont déjà été constatés par le passé», et que le lac se contente de «reprendre son territoire». Il y a un siècle, le Naivasha était en effet plus profond de 2,4 mètres. Mais ce qui a changé la donne, outre la fréquence des pluies diluviennes, c'est l'exploitation des berges. Les forêts qui bordaient l'étendue lacustre et les cours d'eau alentour ont été défrichées à l'excès pour accueillir champs et villages. «Les sédiments, qui n'étaient plus retenus par la végétation, se sont écoulés dans les rivières, puis dans les lacs naturels et de barrage, et se sont accumulés dans leur lit, explique l'hydrologue Sean Avery, de l'entreprise britannique de consulting Water Resource Associates. Ces énormes dépôts au sol font logiquement monter les niveaux d'eau.» Ce spécialiste a ainsi constaté que, dans

LE RADEAU DE LA GIRAFE

Nom de code ? Le GiRaft. Une barge de trois mètres de haut, construite à la main à partir de structures en acier et de fûts vides. Cette étrange embarcation a été spécialement conçue pour transporter un groupe de girafes piégées par la montée des eaux sur le lac Baringo : en 2020, alors que des pluies diluviennes causaient une succession d'inondations dantesques dans la région, la péninsule de Longicharo, où ces ongulés avaient été réintroduits neuf années auparavant, s'était muée en île. Au début, les rangers du Kenya Wildlife Service se sont contentés de venir vérifier régulièrement l'état de santé des bêtes. Mais comme les acacias, garde-manger préféré de l'animal, commençaient à pourrir sur pied, et que des crocodiles rôdaient, une délicate opération de sauvetage a été lancée. Il a fallu plus de quatre mois, de décembre à avril, et quelques doses de tranquillisants, pour transférer tous les membres de la troupe, un à un (ci-contre) ou par paire, jusqu'à la terre ferme et leur nouveau refuge, la *conservancy* de Ruko, située à deux kilomètres. Mais le jeu en valait la chandelle : les rescapés, un mâle, sept femelles et un girafon, appartiennent à une sous-espèce, la girafe de Rothschild, dont il ne reste, à l'état sauvage au Kenya, que 800 spécimens, et à peine autant dans le reste de l'Afrique.

le réservoir de la retenue de Turkwel, au nord-ouest du Naivasha, l'amoncellement de sédiments depuis 1991 atteint… trente mètres de haut ! Certains scientifiques, dont Mathew Herrnegger, pensent aussi que le particularisme géologique des lieux contribue à aggraver le phénomène : selon eux, la croûte terrestre deviendrait ici moins perméable, ce qui réduirait les écoulements souterrains.

Autre source de préoccupation : l'afflux d'eau douce bouleverse l'équilibre naturel des lacs alcalins. Comme à Elementaita, célèbre dans le monde entier pour ses nuées de flamants roses et nains. Ces oiseaux se repaissent d'algues et d'invertébrés qui ne se multiplient que dans des étendues aqueuses très salées. Depuis quelques années, ils se sont presque tous volatilisés. Posté sur la rive, Charles Mwangi, garde au sein du parc national, guette leur retour. Sa mission dorénavant consiste surtout à répondre aux appels des voyagistes, et de les prévenir que l'attraction phare des touristes reste aux abonnés absents. Les flamants ont aussi disparu du Nakuru et du Bogoria. En 2011, l'Unesco ➳

Certains lacs gonflent tellement qu'ils pourraient se rejoindre

avait inscrit ces trois lacs sur sa liste du patrimoine mondial pour leur concentration en espèces d'oiseaux, dont une centaine de migrateurs, parmi les plus élevées au monde : grèbes castagneux, avocettes élégantes, tantales ibis, échasses blanches, sternes hansel... Ce recoin de la vallée du Grand Rift était aussi le plus important site de la planète où des flamants nains – quatre millions ! – venaient se nourrir. Et le principal lieu de reproduction du pélican blanc en Afrique de l'Est. Mais les îles où l'espèce aimait à nidifier ont elles aussi été submergées...

L'année dernière, dans un rapport accablant, l'Unesco s'alarmait de l'avenir des lacs kényans, du fait de «fluctuations prononcées et imprédictibles dans les précipitations, niveaux d'eau et alcalinité». L'institution onusienne pointait notamment du doigt «une utilisation des sols plus intense» et la «perte de nombreuses zones humides au profit du pâturage». Selon ses spécialistes, Elementaita est en première ligne. Le développement des côtes est et sud, nécessaire au vu de la croissance démographique, est anarchique. Une ligne électrique à haute tension biffe même désormais une portion du rivage pourtant classée site Ramsar (zone humide d'importance internationale). Des pylônes de cinquante mètres de haut se dressent ainsi sur la ligne de vol d'espèces menacées. Pour le directeur de l'association Nature Kenya, Paul Matiku, «c'est un piège mortel pour les oiseaux, qui risquent l'électrocution».

Le ranger Charles Mwangi aussi est désabusé. Il y a quelques années, une partie de son travail consistait à inciter les Masai à ne pas faire paître leurs troupeaux sur les berges de l'Elementaita, afin de laisser aux animaux sauvages assez d'espace pour se nourrir. A présent, il n'y a plus ni zèbres ni antilopes. A leur place, des chèvres et des vaches. Le garde ne participe plus non plus aux programmes de gestion de l'eau à destination des fermes horticoles des environs (le Kenya est un important exportateur de roses). «Maintenant, ça ne gêne plus personne qu'elles pompent allègrement dans une des rivières qui se jettent dans le lac», résume-t-il, tout en s'inquiétant pour l'avenir de ses proches et voisins. Leurs champs d'épinards, de kales et de maïs sont sous l'eau. Les touristes ont déserté les lieux. Pour l'instant, la communauté de Charles Mwangi ne tient bon que grâce à des subventions octroyées par l'Unesco en échange de sa participation à la sauvegarde de ce site ornithologique clé. Mais ces fonds ne risquent-ils pas de disparaître si les oiseaux ne reviennent pas ?

Un «tsunami au ralenti». C'est en ces termes que l'anthropologue américaine Elizabeth Meyerhoff, spécialiste de la région, qualifie la situation du Grand Rift kényan. Car le pire est peut-être encore à venir. L'une des menaces majeures pour l'écosystème serait la fusion d'un lac alcalin et d'un lac d'eau douce. Le Bogoria, deux fois plus salé que la mer, n'est ainsi plus distant que de quinze kilomètres – contre une quarantaine il y a moins d'une décennie – des flots du Baringo, qui alimente en eau potable près de

Longue de 6 000 km, la faille tectonique qui scinde la corne de l'Afrique s'élargit de quelques millimètres par an. Au Kenya, elle est constellée d'une multitude de lacs, de volcans et de sources géothermales.

700 000 personnes. Un autre lac, baptisé 94 (car apparu en 1994), s'est aussi très étendu et a rejoint, en 2020, le Baringo. Quant au Bogoria, outre ses flamants, il a perdu les geysers qui faisaient son cachet. Les sources chaudes, englouties, n'offrent plus des jaillissements de plusieurs mètres de haut, mais à peine quelques bulles en surface. Les 60 000 éleveurs de l'ethnie des Endorois sont affectés par la métamorphose de ce lac, qu'ils considèrent comme sacré. Leur légende fondatrice raconte en effet que leurs ancêtres sont morts noyés lors de la naissance du Bogoria. Et ils se réunissent sur ses rives lors des célébrations rituelles, mariages, funérailles ou circoncisions. Ce peuple va-t-il devoir inventer de nouveaux mythes pour expliquer les événements actuels ?

Plus au sud, les berges du Nakuru, alcalin lui aussi, ne sont arpentées que par les touristes et les scientifiques. Une clôture électrique protège ce site de 188 kilomètres carrés, classé parc national depuis 1967. Hormis les oiseaux, tous les animaux qui y vivent, buffles, zèbres, lions ou rhinocéros, ont été réintroduits. Mais la superficie du lac est passée de 43 à 70 kilomètres carrés entre 2012 et 2020, alors que celle de l'aire protégée est restée la même. A mesure que l'eau monte, la quantité de nourriture disponible pour les herbivores diminue.

LE NIVEAU DES EAUX MONTE, CELUI DE LA POLLUTION AUSSI

Mandatée par l'Autorité des ressources en eau de la vallée du Rift pour réaliser un diagnostic du parc, AHT Group, une société d'ingénieurs-conseils, s'inquiète aussi du niveau de pollution causée par les déchets et les égouts déversés depuis Nakuru, la troisième ville du pays (570 000 habitants). «Comme le lac n'a aucun exutoire, les polluants s'accumulent sous forme de sédiments et d'algues, qui mettent à mal la chaîne alimentaire dont dépendent les espèces. A terme, les effets sur la biodiversité pourraient être désastreux», alerte leur rapport.

Bordé au nord par le cratère Menengaï, la deuxième plus grande caldeira d'Afrique, le parc national de Nakuru est l'un des plus prisés du pays. Avant la pandémie, 250 000 voyageurs se pressaient ici chaque année pour profiter d'une faune qui a toujours vécu en paix, dans un environnement sécurisé. Peu farouches, les animaux se laissent même approcher. Comme cette gazelle de Grant, alanguie au bord d'une piste, qui ne bouge pas d'un iota au passage des voitures. Ou ces zèbres qui broutent à l'ombre d'acacias, impassibles malgré la proximité d'une poignée de touristes. Car ils sont ici en leur royaume. Pour combien de temps ? Nul ne sait si cet éden survivra à l'inexorable montée des eaux dans la vallée du Grand Rift. ■

CHRISTELLE GÉRAND

La savane, mode d'emploi

BONS PLANS DE VOYAGE, FILMS IMMANQUABLES, BLOGS TRUFFÉS DE CONSEILS... NOTRE REPORTER OUVRE SON BLOC-NOTES À CEUX QUI SOUHAITENT VIVRE L'AMBIANCE DE LA BROUSSE.

Expériences originales

▶ **O mon ballon !** Suivre la migration de millions de gnous et de zèbres dans la réserve du Masai Mara, c'est encore plus magique à l'aube, depuis la nacelle d'une montgolfière. *maraballooning.com*

▶ **Safari ultime** Bye-bye 4x4 ! Des aires protégées sans grands prédateurs, comme la *conservancy* de Ruko ou le parc de Hell's Gate, proposent de pister la faune à pied ou à vélo. Les face-à-face avec les antilopes ou les buffles y gagnent en intensité. *baringoconservancies.co.ke/conservancy/ruko-community-conservancy* ; *kws.go.ke/content/hells-gate-national-park*

▶ **Bichonner les ongulés** Près de Nairobi, un centre de reproduction des girafes permet de côtoyer ces animaux, et même de les nourrir. Gare à leur puissant cou quand elles tournent la tête ! *giraffecentre.org*

Grand écran

▶ **Touchant docu** Le court-métrage *Born to Be Wild,* «Nés pour être libre», offre une incursion dans le Sheldrick Wildlife Trust, un sanctuaire pour éléphanteaux près de la capitale. Le spectateur suit ces orphelins de leur sauvetage à leur réintroduction. On est forcément ému par le dévouement des équipes, qui enduisent de crème solaire les petits, privés de l'ombre de leur mère, et passent des heures à jouer avec eux.

▶ **Ecole pour tous** Sorti en 2010, *Le Plus Vieil Ecolier du monde* s'inspire de la vie de Kimani Ng'ang'a Maruge, un Kényan qui a appris à lire et écrire à 84 ans, lorsque l'éducation est enfin devenue publique et gratuite, en 2003. Une inscription qui a fait scandale.

Des livres dans le sac

▶ **Amour libre** En voyage au Kenya, une Allemande élevée en Suisse s'éprend de Lketinga, un guerrier samburu. Pour lui, elle quittera pays, compagnon et travail. Une autobiographie devenue best-seller. *La Massaï blanche,* de Corinne Hofmann, éd. Pocket.

▶ **Epopée flamboyante** A travers une saga familiale, ce roman retrace l'histoire du Kenya, de la révolte des Mau-Mau (1952-1960) aux violences post-électorales de 2007. *La Maison au bout des voyages,* d'Yvonne Adhiambo Owuor, éd. Actes Sud.

▶ **Dans la gueule du fauve** Racontée par un soldat britannique, la terrifiante histoire véridique d'ouvriers attaqués par des lions sur un chantier ferroviaire, en 1898... *Les Mangeurs d'hommes du Tsavo,* de John Henry Patterson, éd. De Montbel.

Pause Instagram

▶ **Œil de pro** Basée à Nairobi, la photographe ougandaise Sarah Waiswa, diplômée de sociologie, donne une vision poétique de l'identité africaine. De somptueux portraits. *@lafrohemien*

▶ **Rêve de Robinson** Boutres en bois et murs en corail, ruelles étriquées et portes sculptées... Ici se dévoilent les joyaux de l'île de Lamu, pépite de l'océan Indien et berceau de la culture swahili. *@discover_lamu*

Carnets personnels

▶ **Récit en images** Bonnes adresses à Nairobi, idées de safaris, conseils sur le matériel photo à emporter dans la brousse... Le blog de la photographe Aurélie Amiot est une mine. *madame-oreille.com*

▶ **A quatre mains** Du b.a.-ba (visa, valise idéale...) aux lodges à réserver sans faute, ce couple de globe-trotteurs français passe tout au crible. En prime, des photos bien léchées. *bestjobersblog.com*

« Nos Ancêtres les Gaulois… »

Découvrez l'histoire vraie derrière la légende

Toute la presse est sur prismaSHOP.fr

GEO, À LA DÉCOUVERTE DU MONDE

GEO

CROISIÈRE DÉCOUVERTE

En partenariat avec PONANT

Studio PONANT - Lorraine Turci

CROISIÈRE EXPÉDITION GEO

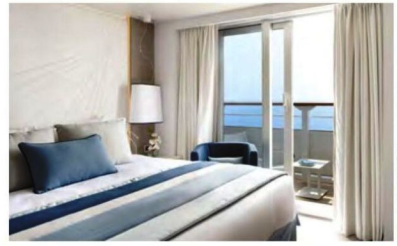
EXPÉDITION EN TERRES AUSTRALES

Votre magazine GEO, en partenariat avec PONANT, vous convie à une croisière d'expédition exceptionnelle de 19 jours à la découverte des terres australes. De Montevideo à Ushuaia, le long de l'arc de la Scotia, au cœur de trois écosystèmes, une succession de paysages grandioses.

Magnétique Antarctique... C'est le moment de se rendre ensemble dans le grand Sud, pour observer ce territoire sublime et passionnant, qui nous offre l'occasion de découvrir - comme nous aimons le dire à GEO - le monde tel que nous le rêvons, mais aussi tel qu'il existe, face à ses nouveaux enjeux. Entre les glaciers de la Géorgie du Sud, vous observerez les majestueuses colonies de manchots royaux. Puis, vous découvrirez l'archipel des Orcades du Sud, qui abrite de colossaux phoques léopards et manchots à jugulaire. Enfin, vous vous rendrez sur le Continent Blanc, saisissant point d'orgue de cette croisière, entourés d'une faune exceptionnelle : baleines à bosse, orques, éléphants de mer... Les terres du bout du monde vous promettent une aventure exceptionnelle et un terrain de jeu idéal pour vivre l'expérience unique de devenir voyageurs-reporters avec GEO.

© Studio PONANT - Clément Loumeau

© Studio PONANT - Sylvain Ademol



© Studio PONANT - Francois Lefebvre

Avec GEO, mieux pratiquer la photo et comprendre l'image

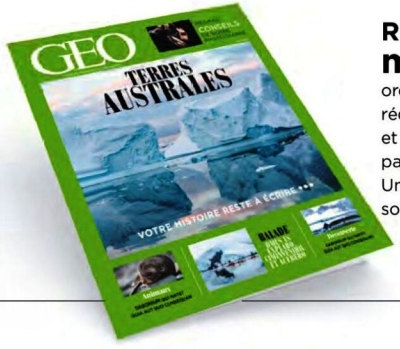
Comment réussir à faire les meilleures photos des paysages et des animaux que nous découvrirons au fil de nos sorties en zodiacs ? Comment raconter une histoire en images ? Effectuer une croisière GEO, c'est accéder au meilleur savoir-faire en matière de photo et de reportage. Qui mieux que GEO en effet peut vous proposer cette expérience unique ? Ainsi, si vous le souhaitez, vous pourrez participer à nos activités à bord tout au long de votre croisière : ateliers photos, conseils d'Olivier Touron, photographe professionnel, concours photo ouvert à tous.

© Thierry Suzan

ERIC MEYER
Rédacteur en chef de GEO

© Olivier Touron

OLIVIER TOURON
Photographe



Réalisation d'un mini magazine GEO

orchestré par Eric Meyer, rédacteur en Chef de GEO et entièrement réalisé à bord par vous-mêmes (hors fabrication). Un très beau et enrichissant souvenir de croisière !

EXPÉDITION AUTHENTIQUE AVEC PONANT

À bord d'un luxueux yacht de 122 cabines et suites, *Le Lyrial*, profitez, en toute intimité, du service discret d'un équipage français, des délices d'une table raffinée et d'inoubliables moments de détente. Vivez l'expérience unique d'une croisière Expédition alliant élégance et authenticité de la découverte.

CROISIÈRE GEO

MONTEVIDEO-USHUAIA
19 jours - 18 nuits
du 12 au 30 novembre 2021

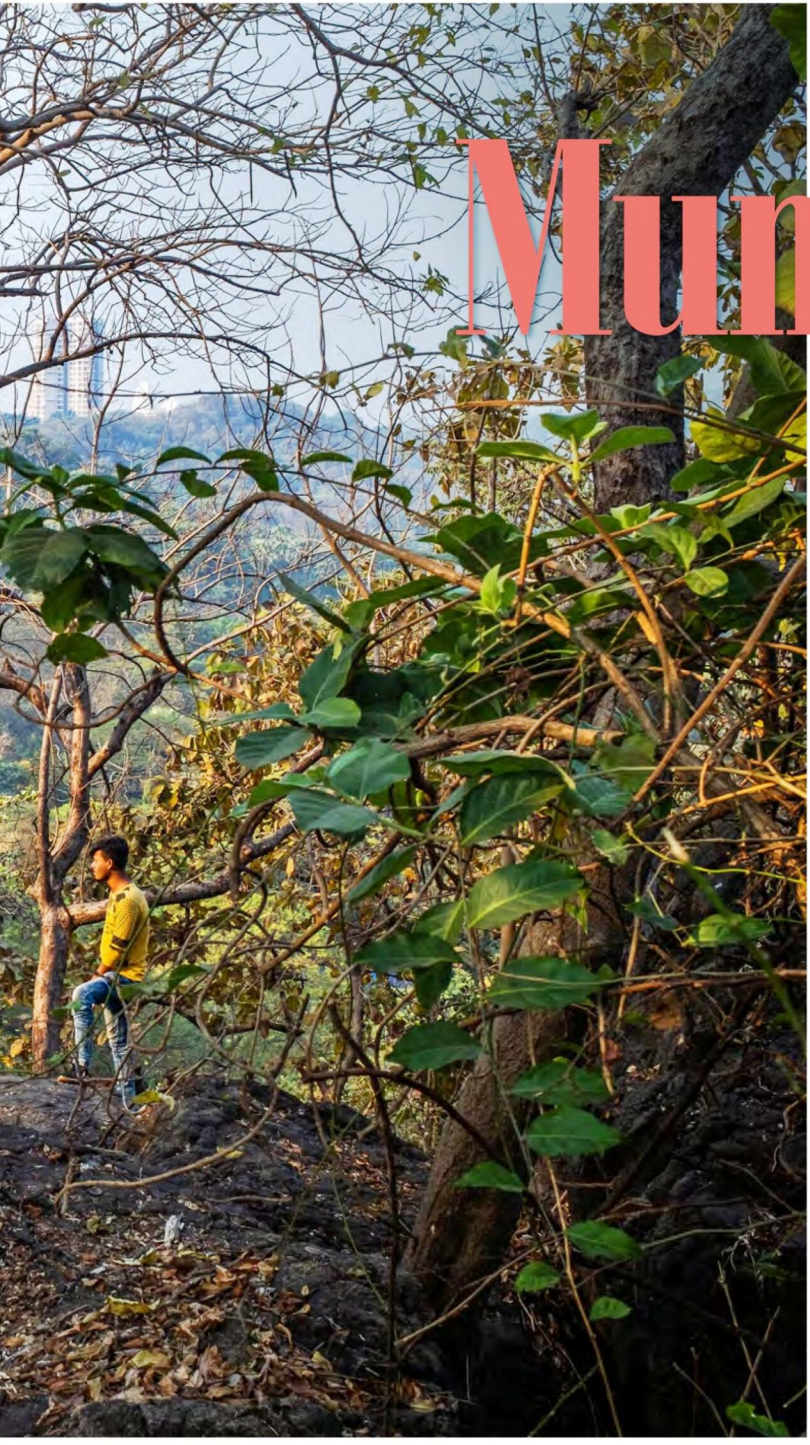
à partir de
14 470 € (1) **par personne**

Contactez votre agent de voyage ou le **04 91 16 16 27**

Plus d'informations : www.ponant.com. www.ponant.com/serenite. (1) Tarif par personne sur base occupation double, sujet à évolution. Vol Ushuaia/Buenos Aires, transferts, taxes aériennes et portuaires inclus. Document non contractuel. Droits réservés PONANT. IMDI3120040

TEXTE : GUILLAUME DELACROIX - PHOTOS : ARKO DATTO

Des randonneurs observent l'horizon bétonné de Mumbai depuis les hauteurs du parc Sanjay Gandhi, immense forêt située dans le nord de la ville.

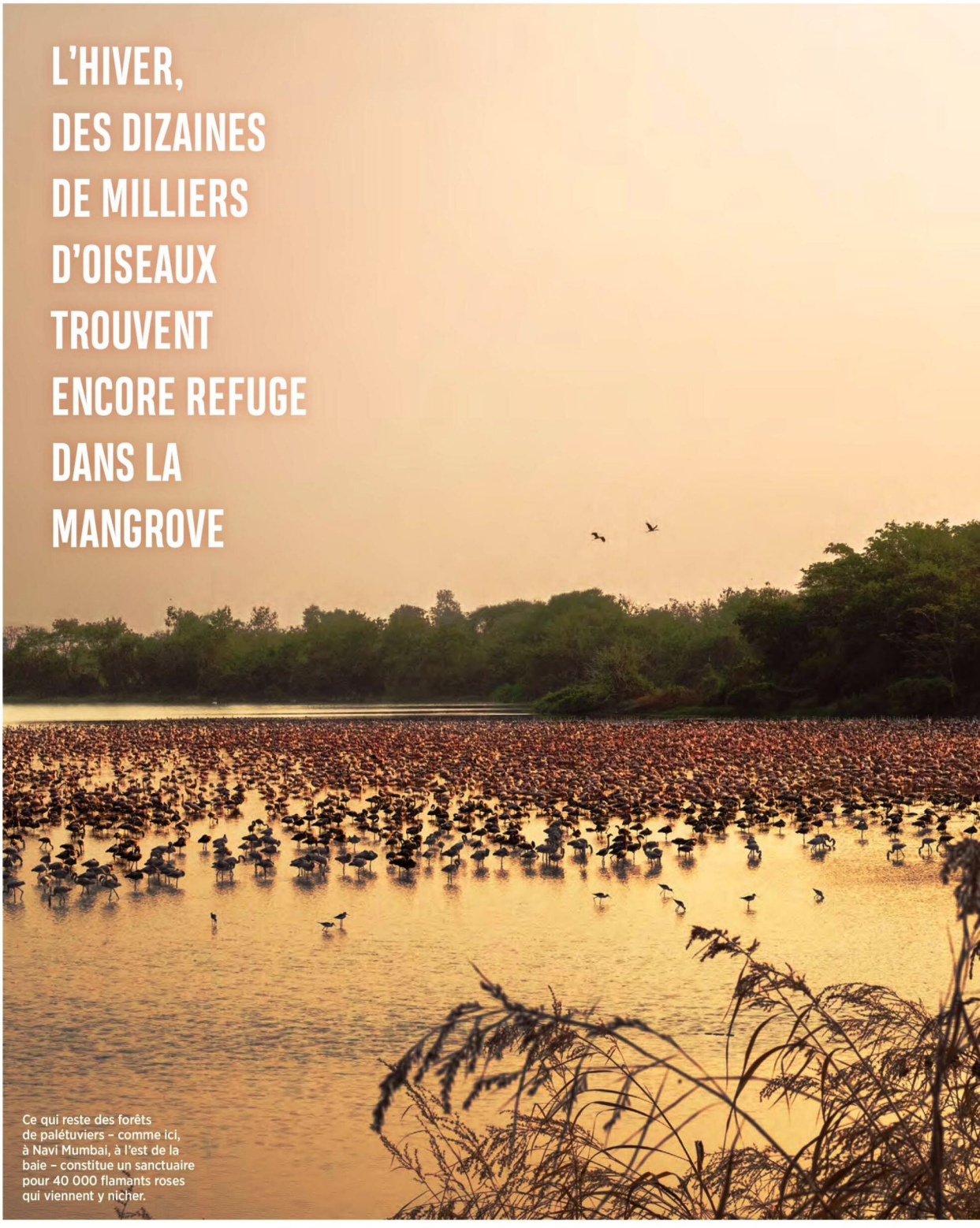


Mumbai

La capitale économique de l'Inde, où vivent plus de vingt millions de personnes, abrite aussi des îlots de verdure – dont une forêt trente fois plus vaste que Central Park. Mais de grands chantiers menacent ces espaces sauvages.

QUELLE PLACE POUR LA NATURE DANS UN CHAOS DE BÉTON ?

L'HIVER, DES DIZAINES DE MILLIERS D'OISEAUX TROUVENT ENCORE REFUGE DANS LA MANGROVE



Ce qui reste des forêts de palétuviers – comme ici, à Navi Mumbai, à l'est de la baie – constitue un sanctuaire pour 40 000 flamants roses qui viennent y nicher.

DANS LE PARC NATIONAL SANJAY GANDHI, QUI ABRITE UNE CINQUANTAINE DE LÉOPARDS EN LIBERTÉ, LA DENSITÉ DE FÉLINS EST DIX FOIS SUPÉRIEURE À CELLE DE CERTAINES DES SAVANES AFRICAINES

Khambachapada est un hameau noyé dans la forêt tropicale. Une vingtaine de maisons en terre blotties les unes contre les autres, à l'ombre des palmiers royaux (*Roystonea regia*) et des palmiers de Palmyre (*Borassus flabellifer*), dont on utilise les feuilles pour confectionner les toitures. Vanita Thakarey habite une longue maison basse, bâtie récemment à partir de briques de terre séchée. «En ville, le coronavirus a fait des ravages. Mais, dans la forêt, aucun cas n'a été officiellement détecté depuis que cette histoire a commencé, en mars 2020», affirme-t-elle. Puis d'avancer une «explication», sûre de son fait : «Normal, on est saturés d'oxygène au milieu de tous ces arbres. On mange les légumes bio de notre jardin, on fait beaucoup d'exercice physique... On mène une vie saine qui nous protège.» La petite femme passe ses journées sous un manguier géant à surveiller son petit-fils, 3 ans environ. Elle porte aux chevilles un *ghunghuru*, un bracelet orné de grelots, aux orteils deux bagues, aux avant-bras une série d'anneaux en verre qui tintent à chacun de ses mouvements. «J'ai trois grands fils mais je ne connais pas mon âge, dit-elle. Je dois avoir dans les 40. Nous, les Warli, on ne compte pas ce genre de choses, ça n'a aucune importance.» La communauté dont elle parle est une tribu indigène animiste. Ses anciens affirment vivre dans ce sanctuaire «depuis des générations et des générations». Le grand-père de Vanita disait lui-même, de son vivant, que son peuple était établi dans cette forêt «depuis plus de trois cents ans». On pourrait penser que leur havre de verdure se trouve dans une province reculée du sous-continent indien. Au contraire : tout autour de leur thébaïde s'étend Mumbai, l'une des mégalopoles les plus tentaculaires au monde.

La bouillonnante ville du Maharashtra, cœur économique de l'Inde peuplé de 20 à 25 millions d'habitants (personne ne sait plus vraiment combien) et où se trouvent les sièges de la Bourse et des grandes banques du sous-continent, est elle-même bâtie sur un archipel autrefois couvert de jungle où pullulaient les singes et qui fut colonisé par les Portugais au XVI^e siècle. Il reste de cette époque une gigantesque forêt protégée de 103 kilomètres carrés (trente fois la superficie de Central Park, à New York). Le «Sanjay Gandhi National Park», comme on l'appelle aujourd'hui, est une bulle verte et sauvage dans les quartiers nord. Horizon bétonné, vie grouillante, bidonvilles miséreux, tours de milliardaires, pollution incommensurable... Difficile d'imaginer que la «Maximum City» de l'Inde possède à ses portes l'un des plus grands poumons urbains de la planète. Le Sanjay Gandhi National Park abrite pourtant des lacs et des rivières, une cinquantaine de léopards en liberté – une densité de félins dix fois supérieure à celle de certaines savanes africaines. Des temples troglodytiques, aussi, où stupas et bouddhas furent sculptés à même le basalte, voilà deux mille ans. Et plusieurs communautés indigènes [lire notre encadré p. 118], dont une population de 8 000 Warli, la plus grande tribu de la forêt. Ces derniers sont établis dans vingt-sept villages d'Aarey Colony, un ➳

La frénésie des grands travaux

Depuis quelques années, les chantiers pharaoniques se multiplient à Mumbai. Parmi eux, la Coastal Road, ruban de bitume longeant la côte ouest, la première ligne de métro souterraine de la ville et le Trans Harbour Link, qui desservira le futur aéroport international de Navi Mumbai. Ces ouvrages, indispensables selon les autorités, grignotent les derniers espaces naturels de la mégalopole.

Parc national
Sanjay Gandhi
Ulhas
Campus high-tech
(en construction)
AAREY
COLONY
Film
City
Lac
Vihar
Khambachapada
ANDHERI
Lac
Powai
KANJURMARG
Tunnel ferroviaire
(en construction)
Future ligne 6
du métro
OCÉAN INDIEN
Mer d'Arabie
Aéroport
international
Chhatrapati Shivaji
Thane Creek
MUMBAI
(BOMBAY)
NAVI
MUMBAI
Coastal Road
(en construction)
Future gare TGV
Mumbai-Ahmedabad
Rajiv Gandhi
Sea Link
Première ligne de métro
souterraine (en construction)
Mangrove
Aéroport international
de Navi Mumbai
(en construction)
Viaduc Trans Harbour Link
(en construction)
Ile d'Eléphanta
Gare Chhatrapati Shivaji
(anciennement gare Victoria)
Tunnel routier sous-marin
(en construction)
Porte de l'Inde
5 km

IL NE RESTE PLUS GRAND-CHOSE DU RIVAGE SAUVAGE OÙ LES PÊCHEURS PORTUGAIS S'INSTALLÈRENT AU XVIe SIÈCLE

Depuis les rochers de l'îlot sur lequel se dresse la mosquée Haji Ali Dargah, on aperçoit au loin les grues du chantier colossal de la Coastal Road.

Quelques lieux hors du temps subsistent, comme les grottes Jogeshwari. Elles ont été creusées par des moines bouddhistes il y a 1 500 ans et réinvesties par les hindous.

A Bhandup, au nord-est, la mangrove est un vestige des temps anciens où Mumbai était un archipel de sept îles couvertes par la forêt tropicale et bordées de palétuviers.

LES DÉFENSEURS DE LA NATURE ONT OBTENU LE DÉPLACEMENT DU TERMINUS DU MÉTRO, QUI DEVAIT BALAFRER LA FORÊT

bois de douze kilomètres carrés dont un quart a été classé «réserve naturelle» en lisière sud du parc pour faire barrage à l'immense ville-ogre qui semble devoir pousser sans limites à ses pieds.

«Les humains ont pris conscience du paradis le jour où il a disparu, s'émeut le documentariste Sanjiv Valsan, l'un des plus ardents défenseurs de ce lieu. La forêt d'Aarey Colony, c'est pareil : les habitants de Mumbai ont découvert sa richesse lorsque le chantier du terminus du métro est venu la balafrer.» En 2016, les tunneliers ont commencé à creuser la première ligne de métro souterraine de la ville, attendue depuis des décennies pour désengorger la circulation automobile en surface. Le grand pari des élus pour faire enfin reculer la pollution de l'air, souvent intense ici.

Deux millions de personnes à terme pourraient emprunter chaque jour ce tunnel nord-sud long de trente kilomètres, dont le terminus n'avait d'autre choix que d'être bâti à Aarey Colony, la densité urbaine rendant impossible une autre implantation. En octobre 2020, alors que les travaux étaient déjà bien avancés, les amoureux de la forêt ont toutefois gagné une bataille en obtenant du gouvernement régional le principe d'un déplacement du terminus du métro plus à l'est, en direction des marais salants de Kanjurmarg. Mais les terrains nécessaires ne sont pas à vendre et les autorités pourraient devoir se résoudre bientôt à poursuivre la construction du terminus à Aarey Colony. «Seul véritable signe d'espoir, les mouvements écologistes commencent à se structurer en Inde, grâce aux réseaux

Un littoral jonché de chantiers... Sur Marine Drive, promenade du sud-ouest de la péninsule, les travaux de la Coastal Road barrent l'accès à la plage de Chowpatty.

«DÈS QU'UN PROJET URBAIN EST LIVRÉ, TROIS AUTRES DÉMARRENT. UNE LUTTE PERPÉTUELLE NOUS ATTEND»

➳ sociaux, constate Harini Nagendra, elle-même écologiste en vue et professeure de développement durable à l'université de Bangalore. Facebook, Twitter et Instagram commencent à faire bouger les esprits. La résistance à l'urbanisation dévastatrice est un phénomène nouveau ici. Le problème, c'est que dès qu'un projet est livré, il y en a trois autres qui démarrent aussitôt. Une lutte perpétuelle nous attend.»

Quand on chemine le long des palissades poussiéreuses du chantier à l'arrêt du fameux terminus, on aperçoit les hangars en construction au milieu de tapis de nénuphars. Soudain, un faisan s'envole à tire-d'aile. «Ce serait une aberration de garer les rames de métro ici, c'est le seul endroit où la rivière Mithi, le principal cours d'eau de Mumbai, peut déborder pendant la mousson, évitant d'aller noyer l'aéroport situé juste en contrebas», pointe Sanjiv Valsan. Par-delà le chantier en suspens du terminus du métro, d'autres projets ambitieux menacent Aarey Colony. Quarante ans après l'implantation des plus grands studios de cinéma de Bollywood, Film City, à la fin des années 1970, il est question d'ouvrir un jour un grand zoo à proximité. Non loin de là, un campus high-tech est en passe de sortir de terre sous la férule de l'investisseur immobilier Raheja Developers. Comme le montrent les images satellitaires de Google Earth, une grande colline est en train d'être arasée à cet effet, en pleine forêt. «L'idée des élus, c'est de créer de la ville l'air de rien, en rendant la forêt discontinue et en faisant disparaître progressivement l'habitat des Warli», s'insurge Sanjiv. Vanita Thakarey, l'habitante de Khambachapada qui ne connaît pas son âge exact, confirme : «Il y a encore quelques années, on faisait du troc avec les coolies, les pêcheurs de Mumbai. On allait à pied jusqu'à Andheri, à quelques kilomètres d'ici, pour leur porter du bois. En échange, ils nous donnaient des poissons. Aujourd'hui, on le fait moins parce que de nouveaux immeubles ont été construits et nous bloquent le passage.»

Partout à Mumbai on constate cette technique d'encerclement. Les 220 hameaux tribaux qui subsistent dans la ville se font lentement grignoter par les *slums*, ces bidonvilles qui ne cessent de croître, jusqu'à ce qu'un promoteur arrive pour, selon l'expression consacrée, «réhabiliter le *slum*». On dresse alors des immeubles de vingt étages pour reloger les pauvres, et l'on vend à prix d'or les terrains libérés par le bidonville. Et au bout du compte, les hameaux se retrouvent cernés de tours.

Loger une population grandissant dans des proportions extravagantes. C'est depuis longtemps le défi que doit relever Mumbai. La ville s'est construite sous l'Empire britannique, en gagnant des terrains sur la mer et en réunissant des îles à l'aide de remblais. Mais cette stratégie a trouvé ses limites, et des habitants toujours plus nombreux ont dû s'entasser. Dans les ➳

années 1970, les urbanistes ont avancé une solution à l'engorgement annoncé de la péninsule : ils ont tracé les plans d'une Navi Mumbai («Nouvelle Mumbai»), sur la terre ferme, de l'autre côté de la baie qui a donné son nom à la ville. Des millions de gens ont pu y trouver un toit, mais les administrations et les entreprises ont fait de la résistance et refusé de bouger, si bien que le projet n'a jamais tenu ses promesses. Le développement de Navi Mumbai a stagné et les infrastructures qui devaient relier la vieille péninsule et la cité du futur sont restées dans les cartons.

«C'est comme si Manhattan avait refusé des ponts pour être reliée à Brooklyn et au New Jersey, analyse Shirish Patel, l'ingénieur des travaux publics et urbaniste qui fut à l'origine de Navi Mumbai. On ne peut pas empêcher une ville de grandir ! A Mumbai, les élus ont longtemps freiné les chantiers, parce qu'ils avaient des intérêts personnels dans l'immobilier. Empêcher la décongestion de l'agglomération était pour eux le moyen de maintenir une pression démentielle sur le foncier, de spéculer et de gagner beaucoup d'argent.»

Mais depuis 2014 et une alternance politique, les autorités du Maharashtra ont fini par débloquer divers projets en déshérence et mené une politique de grands travaux inédite. C'est ainsi que Mumbai, qui a longtemps été la plus grande ville au monde à ne pas avoir de métro, devrait voir sa première ligne souterraine entrer en service en 2023. Dans la baie, à l'est de la péninsule, le pont attendu depuis un demi-siècle pour desservir Navi Mumbai émerge des flots. Long de vingt-deux kilomètres, ce «Trans Harbour Link» va venir frôler l'île d'Elephanta, connue des touristes pour ses grottes des Ve et VIe siècles dédiées à Shiva. A l'ouest, il enjambe déjà des hectares de mangroves où viennent nicher l'hiver quantité d'oiseaux – l'ibis à tête noire, le bécasseau des marais, le petit gravelot, le flamant rose... – fuyant en nuées les frimas du désert du Gujarat. A l'est, il donnera accès au nouvel aéroport international, où le premier avion est censé se poser dans deux ans.

Ces quinze dernières années, estiment les écologistes, Mumbai aurait cédé aux grands projets d'infrastructures la moitié de sa mangrove. Problème : ces forêts de palétuviers protégeaient le rivage des assauts de la mer de plus en plus fréquents avec le réchauffement climatique. Selon une étude publiée en octobre 2019 par l'organisation d'information scientifique américaine Climate Central, les trois quarts de la mégalopole risquent d'être engloutis dans les trente ans qui viennent, lors des grandes marées. «La conservation de ce qui reste des mangroves est le seul point d'accord entre les politiques et les écologistes, ironise l'urbaniste Shirish Patel. Non pas que les élus veuillent protéger la côte ou l'écosystème, mais en sanctuarisant ces derniers palétuviers, ils font monter les prix du mètre carré en ville.»

DERRIÈRE DES PANNEAUX MÉTALLIQUES BARRANT LA VUE SUR LA MER, DES ENROCHEMENTS SONT JETÉS DANS L'EAU, DES DIGUES LANCÉES AU MILIEU DES VAGUES, DES PILES DE PONT HÉRISSÉES SUR L'HORIZON...

D'autres grandes infrastructures menacent les dernières poches de verdure de Mumbai. Tout au long du littoral océanique, foreuses et pelleteuses s'adonnent depuis un peu plus de deux ans à d'incessants ballets. Elles bâtissent la Coastal Road, une voie rapide qu'emprunteront les familles aisées du sud de la péninsule – les seules à posséder une voiture – pour gagner les quartiers en vogue de Juhu, Andheri et Versova, dans le nord. Sur Marine Drive, fameuse promenade Art déco bordant des quartiers historiques bâtis sous le règne de la reine Victoria, un tunnelier a commencé à s'enfoncer en direction de la colline de Malabar. Il débouchera un jour prochain sur un viaduc de trente kilomètres qui défigurera à jamais le paysage. Derrière de hauts panneaux métalliques barrant aux promeneurs la vue sur la mer, des enrochements ont été jetés dans l'eau, des digues lancées au milieu des vagues, des piles de pont hérissées sur l'horizon. La mosquée sur l'eau Haji Ali Dargah (XVe siècle), à l'intéressante architecture indo-islamique, est d'ores et déjà encerclée. Bientôt,

Des enfants grimpent aux arbres, aux portes de leur hameau, dans le parc Sanjay Gandhi. Cette forêt de 103 km² abrite quelque 1 800 familles tribales.

Un quart du bois d'Aarey Colony a été classé «réserve naturelle» afin de faire barrage à la mégalopole qui ne cesse d'empiéter sur les derniers espaces sauvages.

LA VILLE DE NAVI MUMBAI DEVAIT DÉSENGORGER LA MÉTROPOLE. LES RÉSULTATS SE FONT ATTENDRE...

Construite de l'autre côté de la baie, la «Nouvelle Mumbai» accueille des millions d'habitants, mais entreprises et administrations refusent de s'y installer.

➳ les promenades de bord de mer de Breach Candy, Worli et Bandra ne seront plus qu'un lointain souvenir.

«Il y a bien longtemps que la nature recule pour laisser place à des ouvrages en béton, dont le coût faramineux est justifié par la circulation automobile, s'émeut Debi Goenka, aux commandes de l'ONG indienne Conservation Action Trust. On continue de vomir des millions de tonnes de remblais dans la mer pour élargir la péninsule. La Coastal Road détruit la mangrove et les plages de sable, et une fois que cet immense viaduc sera construit, on ne reconstituera pas le littoral tel qu'il était avant, car ici personne ne planifie rien.» L'ingénieur Shirish Patel acquiesce : «Sur les plans, la zone entre la ligne côtière actuelle et le futur viaduc est dédiée à de nouveaux espaces verts et à des pistes cyclables. Sauf qu'on sait très bien comment ça va finir : en tours de vingt étages avec vue sur le pont !» Le gouvernement du Maharashtra et la municipalité de Mumbai refusent d'être interrogés sur cette question épineuse. Ils prétendent que cette route sur l'eau délestera les rues étroites du centre-ville d'un grand nombre de voitures.

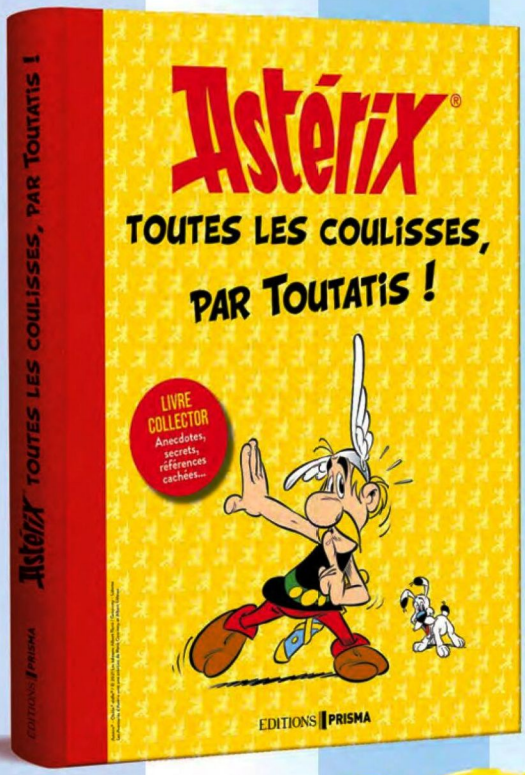
Pendant ce temps, dans le Sanjay Gandhi National Park, l'inquiétude est nourrie par un autre projet : le train à grande vitesse qui reliera un jour Mumbai à Ahmedabad, la grande ville du Gujarat. Une voie ferrée spéciale, qui pénétrera dans l'agglomération en passant sous les pieds des habitants, afin de déboucher directement dans le quartier d'affaires en plein boom de BKC (Bandra Kurla Complex). «Les tunnels sont censés épargner la nature en surface, mais ils déstabilisent tout le sous-sol et traversent les nappes phréatiques qui courent jusque sous la forêt sans que cela pose question à personne, pointe Bivash Pandav, directeur de la Société d'histoire naturelle de Bombay (l'ancien nom de Mumbai). Or le Sanjay Gandhi National Park constitue le principal réservoir d'eau de l'agglomération et son écosystème est déjà largement en danger.» ➳

LES AVENTURES DU CÉLÈBRE GAULOIS ENFIN DÉCRYPTÉES !

LE LIVRE COLLECTOR
Anecdotes, secrets, références cachées...

"Un éclairage insolite de l'œuvre de Goscinny et d'Uderzo et de leur humour truculent."

La rédaction du magazine "Ça m'intéresse"



ASTERIX®-OBELIX®-IDEFIX® / ©2021 LES ÉDITIONS ALBERT RENÉ/GOSCINNY - UDERZO

DISPONIBLE EN LIBRAIRIE ET SUR **WWW.PRISMASHOP.FR**
CLIQUEZ SUR CLÉ PRISMASHOP ET SAISISSEZ LE CODE **ASTERIX**

Les Warli, les premiers habitants de Mumbai

Leur nom vient du mot *varal* signifiant «qui vient des hautes terres». Originaires du nord du Maharashtra, l'Etat de l'Union indienne dont Mumbai est la capitale, mais aussi de la région montagneuse de Dang, à la frange sud du Gujarat, les Warli sont la principale minorité tribale du parc national Sanjay Gandhi, l'une des plus grandes forêts urbaines de la planète. Ils affirment vivre là depuis au moins trois cents ans. Mêlant croyances hindoues et animistes, les Warli sont organisés en clans endogames et vivent au sein de hameaux en terre battue. A l'origine agriculteurs, ils occupent pour certains des emplois en ville, comme les autres *adivasi* (terme employé en Inde pour désigner les populations tribales répertoriées par les autorités) de la forêt de Mumbai : les Koli, les Mahadev Koli, les Kokna, les Dubla et les Kathodi. Selon le dernier recensement national de 2011, qui ne les inclut pas dans le système des castes, les *adivasi* représentent plus de 104 millions de personnes à l'échelle du pays, soit 8,6 % de la population indienne.

➳ Par endroits, le contraste entre le béton et la nature est saisissant. Il suffit de cheminer sur la route Jogeshwari-Vikhroli Link, l'un des axes routiers les plus encombrés, pour découvrir soudain, entre deux immeubles de bureaux clinquants, un étroit sentier qui s'enfonce sous des frondaisons. La forêt est là, tout près. Encore un quart d'heure de marche et l'on tombe sur un herbage en train d'être fauché à la serpe par des paysans, sous l'œil intéressé de dizaines de grandes aigrettes blanches. On parvient finalement au village warli de Keltipada, dont l'entrée est signalée par les lianes dégoulinantes d'un gigantesque banian. Les murs bruns des maisons sont ornés de dessins engagés, réalisés à la poudre de riz. Autrefois, l'art pictural warli déclinait les thèmes traditionnels de l'agriculture, des saisons et du cycle de la vie. Aujourd'hui, ce peuple traditionnellement très lié à la nature verse dans le militantisme écologiste, pour dénoncer la destruction de la forêt, à grand renfort de représentations de Waghoba, le dieu léopard, et d'Hirva, le dieu des arbres. «Les humains sont la seule espèce animale capable de créer autant de problèmes sur terre», affirme Prakash Bhoir, assis sous un sapotillier multicentenaire qui offre son ombrage à un jardin entouré de cactus. Cet homme de 49 ans dirige l'Adivasi Hakk Sanvardhan Samiti, une organisation de défense des droits des populations tribales, et se bat contre «la vanité du développement» qui caractérise Mumbai. «On coupe des arbres par milliers pour les routes, les chemins de fer, les ponts, les métros, sans jamais penser aux animaux, tout ça pour quoi ?» s'interroge-t-il.

A 1 400 kilomètres de là, Sunita Narain connaît une partie de la réponse. Directrice du Centre pour la science et l'environnement de New Delhi, cette influente militante écologiste insiste : la population de l'Inde «a le droit à la mobilité», comme celle des pays développés. «Le défi de notre pays, c'est de parvenir, malgré la très grande pauvreté, à trouver une voie pour améliorer la condition des gens, tout en préservant l'environnement», explique-t-elle. Et pour ce faire, l'Inde ne peut pas suivre les mêmes étapes que l'Europe ou les Etats-Unis : «La mobilité durable ne peut pas venir après la croissance économique, elle doit la nourrir», remarque-t-elle.

Quand il regarde les tours qui, au loin, dépassent derrière les arbres, le Warli Prakash Bhoir ne peut s'empêcher de penser aux gens qui vivent dans ces bâtiments. «Ils nous regardent avec pitié, nous, les villageois d'Aarey Colony, dit-il. Ils pensent que nous vivons dans la misère et que nous sommes en mauvaise santé, alors que nous sommes riches de plein de choses et que nous allons très bien ! Ce sont eux qui vont mal, ils se font du souci pour les emprunts qu'ils doivent rembourser, ils se rendent sans arrêt chez le médecin et ils veulent gagner toujours plus d'argent.» Prakash avoue occuper malgré tout un emploi d'agent municipal au service des eaux de la ville de Mumbai, pour payer les études de ses enfants. Il part donc travailler en ville tous les jours. «Quand je sors de la forêt le matin, la première chose qui me saute au visage, c'est la chaleur torride des rues, poursuit-il. Tout ce que je veux, c'est que ma descendance soit respectueuse de l'environnement et protège les traditions de notre peuple quand je ne serai plus là.»

Sa maison domine une bananeraie touffue, où poussent toutes sortes de plantes médicinales, dont l'adulsa (*Justicia adhatoda*), une herbe de la famille des acanthes bien connue dans la pharmacopée et utilisée pour traiter les troubles respiratoires. Les Warli la croient capable de soigner les symptômes de la Covid-19 et se montrent rétifs à la vaccination. Mais le traitement qu'ils préconisent pour le monde entier, même hors pandémie, c'est un confinement d'un mois par an... afin de ne pas perdre de vue le sens de la vie. ■

GUILLAUME DELACROIX

Pour aller plus loin (photos, vidéos...), rendez-vous sur GEO.fr section GEO +

prismaSHOP

Le Kiosque officiel de vos magazines préférés

Choisissez votre abonnement magazine parmi plus de 100 titres disponibles en version papier ou numérique.

OFFRE à durée limitée

Pour nos lecteurs, **10% de réduction supplémentaire sur tous les abonnements*** avec le code **PRISMA10** à rentrer sur **prismashop.fr** au moment du paiement

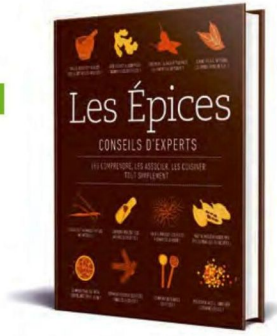
*Photos non contractuelles. *Titres ne faisant pas partie de l'offre : GEO Ado, Picoti, Julie, Histoires pour les petits + 11 CD, J'apprends à lire + 11 CD, Toboggan, Wapiti, Mordelire, Notre Temps, La Croix, Notre Temps Jeux, La Croix Hebdo, Tempo Santé, Rustica, Système D, Terre Sauvage. (1) Par rapport au prix en kiosque.*

GEO
ÉDITIONS

LES ÉPICES, CONSEILS D'EXPERTS

Les comprendre, les associer, les cuisiner tout simplement

Prix
24,95€



Apprenez à maîtriser la science des épices, à les associer entre elles et à créer vos propres mélanges pour sublimer vos plats.
Distinguez les arômes de plus de 60 épices différentes grâce à une approche scientifique et visuelle.

Éditions DK - Format : 20 x 24 cm - 224 pages

HEROBOOK - Michel Vaillant

Une saga familiale - Profession pilote

Prix
12,99€

HeroBook, vos héros comme vous ne les avez jamais lu ! Plongez-vous dans l'univers passionnant de Michel Vaillant, ce chevalier des temps modernes ! Un ouvrage idéal pour tous les passionnés de ce pilote de génie.

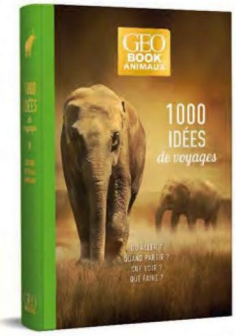
Éditions GEO - Format : 21 x 26 cm - 120 pages

GEOBOOK - 1000 idées de voyages à la rencontre des animaux

Édition Collector

Prix

abonnés	non-abonnés
18,95€	19,95€



Lions, oiseaux, dauphins, éléphants,... partez à la rencontre des animaux du monde entier et trouvez le séjour qui vous ressemble parmi une multitude d'idées. À la fois beau livre collector et guide pratique détaillé, cet ouvrage cartonné et illustré de superbes photographies est l'outil indispensable pour choisir et préparer son voyage.

Éditions GEO - Format : 16,2 x 21,6 cm - 192 pages

AU TEMPS DES ROIS DE FRANCE

Portraits - Héritage - Patrimoine

Prix
19,99€

Cet ouvrage, richement illustré de gravures, de peintures, de cartes et de documents historiques, vous emmène au fil des pages à la rencontre de la France au temps de ses monarques..

GEO Histoire - Format : 22,5 x 28,5 cm - 192 pages

NE PASSEZ PAS À CÔTÉ DE NOTRE SÉLECTION DU MOIS !

TARIFS PRIVILÉGIÉS POUR NOS ABONNÉS !

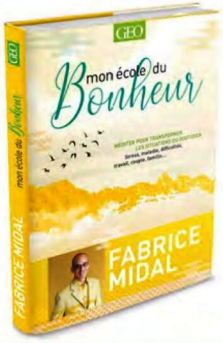
Fabrice Midal

DÉCOUVREZ MÉDITATION ET BIEN-ÊTRE

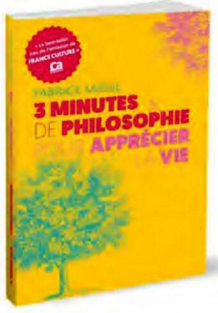
Faites de la méditation votre meilleure alliée et apprenez à faire face aux soucis du quotidien. Au fil des pages, imprégnez-vous des photographies de GEO et Ça m'intéresse pour puiser votre inspiration et trouver vos ressources intérieures. Laissez- vous guider par ces ouvrages pratiques et enchanteurs pour vous initier aux bienfaits de la méditation

Prix

abonnés	non-abonnés
28,45€	29,95€



Prix
13,99€



Prix
13,99€

* La loi ne nous autorise pas à accorder une remise supérieure à 5% sur ces produits.

POUR COMMANDER, C'EST FACILE !

À découper et à retourner dans une enveloppe à affranchir à :
Les Éditions GEO - 62066 Arras Cedex 9

Mes coordonnées : ☐ Mme ☐ M. GEO512V

Nom* _____

Prénom* _____

Adresse* _____

_____

Code postal* ☐☐☐☐☐ Ville* _____

E-mail* _____

☐ Par chèque à l'ordre de GEO.

Ou directement en ligne si vous souhaitez régler par carte bancaire ou Paypal.

1. **Je me rends sur le site boutique.prismashop.fr**
2. **Je clique sur** Clé Prismashop — Située en haut à droite de la page sur ordinateur / Située en bas du menu sur mobile
3. **Je saisis la clé Prismashop** GEO512 Voir l'offre

COMMENT PROFITER DES TARIFS PRIVILÉGIÉS ?

❑ **Je suis déjà abonné(e) au magazine GEO** et je profite automatiquement des tarifs privilégiés.

❑ **Je m'abonne** et je profite immédiatement des réductions réservées aux abonnés. J'ajoute au montant de ma commande **69€** au lieu de ~~78€~~ (1 an -12 numéros version papier + numérique + accès aux archives numériques).

❑ Je ne suis pas abonné(e) et je règle donc mes achats au prix non abonnés.

Nom de l'ouvrage	Réf.	Qté.	Prix unitaire en €	Total en €
Les épices, conseils d'experts	13982	.....	.....	.....
Herobook - Michel Vaillant	13990	.....	.....	.....
GEOBOOK Animaux	13998	.....	.....	.....
Au temps des rois de France	13992	.....	.....	.....
Mon école du bonheur	13867	.....	.....	.....
3 minutes de philosophie	13993	.....	.....	.....
Aimer c'est essentiel	13965	.....	.....	.....

Participation aux frais d'envoi	+ 4,50 €
❑ **Je m'abonne à GEO aujourd'hui** (1 an - 12 numéros)	+ 69 €

Total général en € : .....

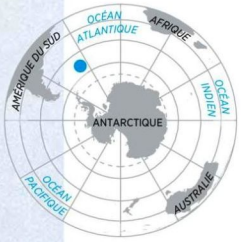
*Obligatoire, à défaut votre commande ne pourra être traitée. Offre valable dans la limite des stocks disponibles en France Métropolitaine jusqu'au 30/06/2022. Photos non contractuelles. Nous nous engageons à vous livrer dans un délai de 3 semaines. Vous disposez d'un droit de rétractation dans un délai de 14 jours à compter de sa réception pour nous le retourner à vos frais, dans son emballage d'origine, et selon votre souhait, nous nous engageons à vous le remplacer ou à vous le rembourser - pour en savoir plus voir les Conditions Générales de Ventes sur www.prismashop.fr. Conformément à la loi informatique et libertés du 6 janvier 1978 modifiée, vous disposez à tout moment d'un droit d'accès, de rectification, d'effacement, de limitation du traitement, de portabilité des données qui vous concernent, et d'opposition au traitement pour des motifs légitimes, en écrivant au DPO de Prisma Média au 13, rue Henri Barbusse 92230 Gennevilliers Ou dpo@prismamedia.com. Dans le cadre de votre abonnement ou si vous avez accepté la transmission de vos données à des partenaires du Groupe Prisma Media, vos données sont susceptibles d'être transférées hors UE. Ces transferts sont encadrés conformément à la réglementation, par le mécanisme de certification Privacy Shield ou par les Clauses Contractuelles types.

TEXTE : SÉBASTIEN DESURMONT - PHOTOS : LORRAINE TURCI

Photos : Lorraine Turci / Hans Lucas

GÉORGIE DU SUD

UN NOUVEAU SOUFFLE POUR LES BALEINES



C'est une île déserte, dans l'Atlantique Sud, balayée par les cinquantièmes hurlants. Jusque dans les années 1960, les hommes y massacrèrent les baleines à la chaîne pour en faire de l'huile et du savon. Aujourd'hui, les cétacés reviennent...

En 1950, elles n'étaient plus que 450. Aujourd'hui, les baleines à bosse, telle celle-ci dans la baie de Wilhelmina (péninsule Antarctique), sont environ 30 000 à fréquenter la zone antarctique, soit l'ensemble des mers qui jouxtent le continent blanc.

Les vestiges de l'industrie baleinière sont encore bien visibles

Depuis la dernière campagne de chasse en 1966, la baie de Grytviken, principale station baleinière de l'Atlantique Sud, est à l'arrêt. Ces énormes citernes, à gauche, contenaient l'huile obtenue en faisant fondre le lard des animaux.

La baie de Wilhelmina est un lieu privilégié pour observer les baleines à bosse (ci-contre un spécimen en train de se nourrir). Propres à chaque individu, les dentelures et les motifs de la nageoire caudale (ci-dessous) permettent une identification fine des membres d'un groupe.

Sous les frimas polaires, les géants des mers redeviennent les maîtres du jeu

Créée en 1911, la station de Port Foster, sur l'île de la Déception (en haut) fut abandonnée vingt ans plus tard suite à l'effondrement du cours de l'huile de baleine. Le *Guvernøren* (en bas) en transportait 16 614 barils lorsqu'il prit feu le 27 janvier 1915 et s'échoua à Foyn Harbor (baie de Wilhelmina).

Au fond d'une petite baie qui se referme comme une pince de crabe, l'étrange port fantôme de Grytviken, blotti au pied de montagnes noires comme le charbon, est redevenu le domaine des animaux. Des manchots en rang d'oignon montent la garde sur la grève tandis que des éléphants de mer obèses roupillent près des épaves échouées. Les eaux frigorifiées de l'Atlantique qui baignent cette ancienne station baleinière nichée dans un repli de l'île de Géorgie du Sud ont retrouvé leur palette émeraude sombre et laiteuse. Longtemps, pourtant, elles furent couleur de sang... Celui des baleines équarries ici, à même les quais. De quoi faire virer au rose vif les plaques de mer qui y flottaient l'hiver, soit sept bons mois de l'année, entre avril et octobre. Le massacre dura plus d'un demi-siècle, jusqu'au dernier départ de bateau, en 1966. Aujourd'hui, le sang des cétacés semble s'être comme envolé avec les embruns pour se coller sur les cuves posées sur la plage, qui conservaient l'huile de baleine, sur les chaudières hors d'usage, les baraquements abandonnés et les pontons défoncés. Tout a rouillé. Une couche rugueuse couleur d'hémoglobine séchée. Comme une plaie qui cicatrise.

Car les baleines sont de retour. Enfin ! Après l'arrêt de la chasse sur cette île maudite, elles boudèrent les lieux plus de trente ans. Aujourd'hui, les géants des mers transitent à nouveau par cette zone, l'une des plus riches en krill de tout l'hémisphère Sud, nourriture dont ils font le plein avant de remonter vers les mers plus chaudes pour se reproduire. Et, au milieu des déferlantes des cinquantièmes hurlants, leur tranquillité est assurée.

Difficile en effet de faire plus isolée que la Géorgie du Sud. Possession de la Couronne britannique (mais encore disputé par l'Argentine), ce caillou volcanique découvert par le navigateur James Cook en 1775 flotte à l'extrême sud de l'Atlantique Sud. La pointe australe du continent américain est à plus de 2 000 kilomètres à l'ouest. Des îles Malouines (ou Falkland pour les Britanniques), terres habitées les plus proches, il y a encore 1 200 kilomètres à parcourir pour arriver jusqu'ici, avec la promesse de températures fraîches et de dépressions en

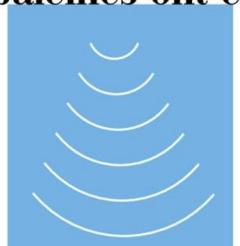
Frank Hurley / Getty Images

série causées par l'entrée dans une zone que les météorologues nomment «convergence antarctique», une ligne de front où s'entrechoquent eaux polaires froides et eaux un peu plus chaudes descendant de l'Atlantique.

Une fois sur place, les conditions sont âpres. L'île se hérisse de onze sommets de plus 2 000 mètres. Sur cent soixante-dix kilomètres de long et quarante de large, cet antipode est occupé sur plus de la moitié de sa superficie par les glaciers et les neiges éternelles. L'autre partie n'est que falaises sombres, vallons rocailleux aux herbes roussies par le gel, bourbiers détrempés, criques cachées dans la brume, plages de galets noirs où s'agglutinent des milliers de manchots, de phoques et d'oiseaux.

Le massacre commença ici en 1904. Cette année-là, le Norvégien Carl Anton Larsen, capitaine de pêche hauturière et homme d'affaires avisé, décida d'établir un port dans la petite anse en forme de pince de crabe pour en faire ce qui allait être alors la station baleinière la plus australe du globe. Un pari fou qu'il finança en rameutant des investisseurs argentins, scandinaves, anglais et allemands. La station trouva vite son nom : Grytviken, la «baie des Pots» en suédois, en référence aux récipients qui servaient à transporter la graisse de phoque, animal qu'on décima comme complément de revenus à la chasse à la baleine. Dès lors, le site fonctionna en continu. On y traita 53 761 baleines, produisant 455 000 tonnes d'huile et 192 000 de viande. Les prises étaient harponnées au large, puis achevées sur la grève avant d'être dépecées, purgées de leur huile (utilisée pour éclairer les villes, lubrifier les machines, fabriquer du savon ou du maquillage), mutilées de leurs fanons (qui devinrent parapluies, ombrelles ou corsets). Quant aux carcasses, elles étaient transformées en engrais, aliments pour animaux ou charbon. Tout ou presque servait. Les cétacés étaient alors au centre d'une industrie ravageuse qui faisait tourner le monde civilisé. Donnant l'impulsion à l'implantation d'une dizaine d'autres stations ailleurs sur l'île, ainsi que, plus au sud, jusqu'au seuil de la péninsule Antarctique, Grytviken s'imposa comme le grand terminal de réception et de transformation de prises de chasse à travers des eaux polaires jusqu'alors inexploitées. Au fur et à mesure des progrès dans l'armement des navires, plusieurs espèces y passèrent : entre 1904 et 1920, une majorité de baleines à bosse *(Megaptera novaeangliae)* voguant au plus près des côtes ; entre 1920 et 1945, les baleines bleues *(Balaenoptera musculus)* évoluant plus au large et plus au sud, entre les icebergs de l'Antarctique ; entre 1945 et 1965, les discrètes baleines franches australes *(Eubalaena australis)*. A son apogée, dans les années 1930, la baie accueillit jusqu'à 500 habitants, ouvriers et marins avec leur famille. Outre l'église et son cimetière, elle abrita même un cinéma et un tremplin de saut à ski ! Pourtant, à la fin des années 1960, l'activité s'arrêta net devant la raréfaction des prises et faute de débouchés suffisants, car, en raison des évolutions technologiques, des substituts aux produits baleiniers existaient désormais. Même les désormais mal nommées baleines de parapluie étaient devenues métalliques. Puis la chasse aux cétacés fut interdite dans le monde, en 1982, avec un arrêt effectif en 1986. Mais le mal était fait. Toutes stations confondues, 176 000 spécimens furent tués en soixante ans dans les eaux australes.

Plus de 50 000 baleines ont été «traitées» ici



Arrimées au flanc des bateaux de pêche, les baleines arrivaient souvent vivantes à Grytviken. Elles étaient achevées, puis dépecées sur un immense plan de bois, comme le montre cette photo prise lors d'une expédition polaire entre 1914 et 1917.

A la base scientifique de King Edward Point, dans une baie attenante à celle de Grytviken, les chercheurs du British Antarctic Survey (BAS) ont aujourd'hui l'impression qu'une nouvelle ère s'ouvre. «Les comptages visuels et les relevés acoustiques montrent, depuis peu, une fréquentation comme il n'y en a jamais eu», indique Martin Collins, le directeur scientifique de la base. Le résultat d'un long travail de réparation. En 2012, l'île s'entoura d'une aire marine protégée, étendue en 2018 pour atteindre 284 000 kilomètres carrés (plus que la superficie du Royaume-Uni). La circulation des bateaux y est réglementée, la pêche interdite, et les premiers effets sont là. «Cette aire représente un habitat exceptionnel par ses ressources de nourrissage, et les baleines commencent à comprendre qu'elles peuvent y faire leur retour en toute sécurité», ajoute Martin Collins. Sa plus grande satisfaction ? La réapparition très récente des baleines bleues de l'Antarctique, ➤➤

Ce qui attire les cétacés ? La promesse d'un festin

Ces rorquals viennent de se remplir le ventre de krill. Une de leur technique de chasse ? Plonger dans les profondeurs, souffler de l'air pour emprisonner les crustacés dans un «tube» de bulles, puis remonter vers la surface en ouvrant grand la gueule.

L'anse de Grytviken a accueilli jusqu'à 500 personnes

A son apogée, dans les années 1930, la station disposait d'une gare, d'un cinéma, d'une église (transportée, en kit, depuis la Norvège) et d'un cimetière que l'on visite encore pour se recueillir sur la tombe de l'explorateur Ernest Shackleton.

➳ l'un des grands mammifères marins les plus menacés, classé en danger d'extinction. Et pour cause ! Entre 1926 et 2018, sa population dans les eaux australes a chuté de 125 0000 à 3 000. Sa présence n'y a longtemps été détectée qu'acoustiquement, puis, en 2018, les scientifiques du BAS aperçurent un spécimen, à une seule reprise. C'est dire si les derniers chiffres sont inédits : cinquante-cinq baleines bleues identifiées au large de l'île au cours de l'été austral, entre décembre 2019 et mars 2020.

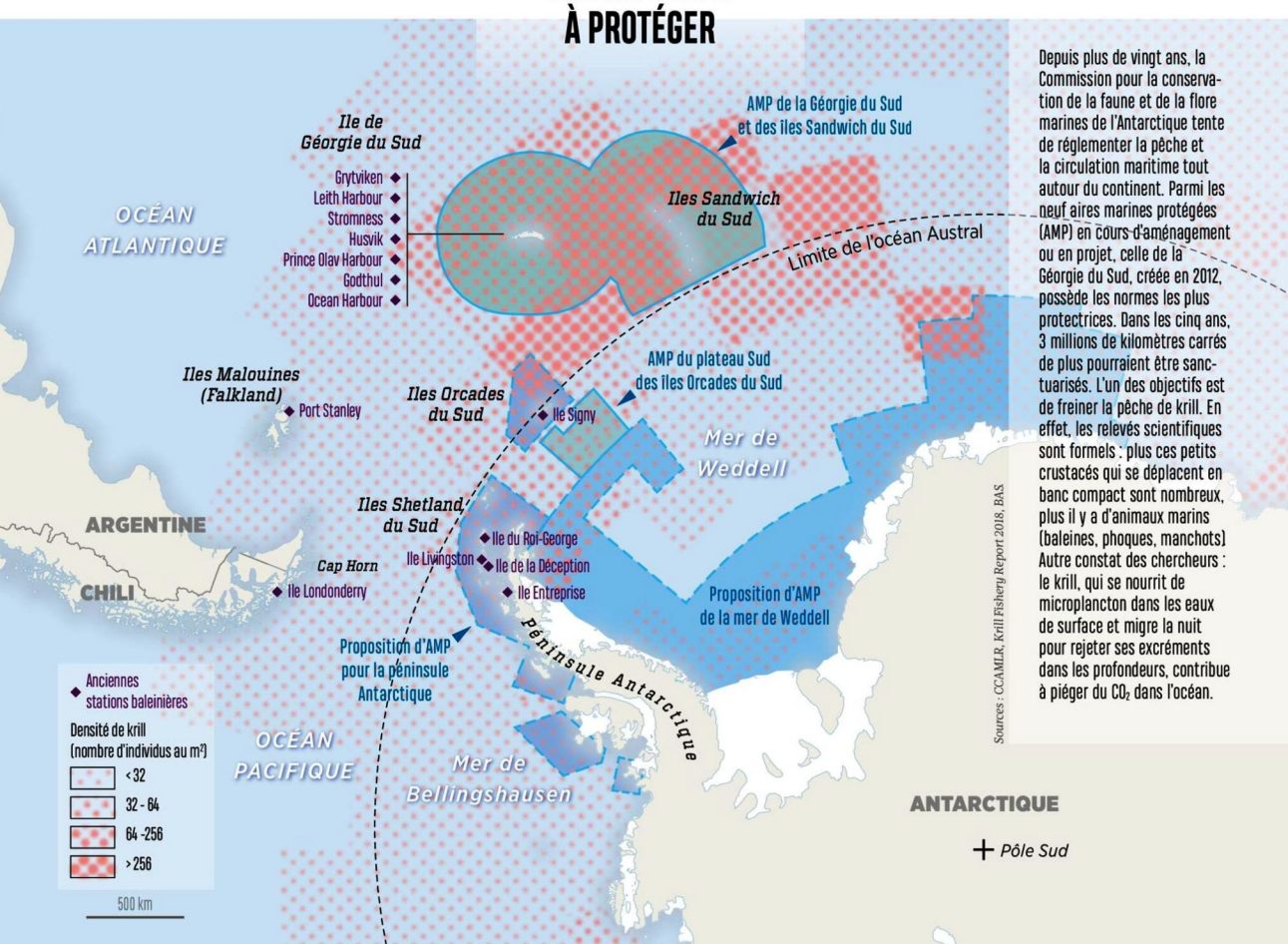
Plus significatif encore, l'impressionnant retour des baleines à bosse. Avec 790 spécimens observés début 2020 en vingt-trois jours d'enquête, ce cétacé est désormais comme chez lui dans les eaux côtières de l'ancien eldorado des chasseurs. Ce qui permet aux chercheurs britanniques d'estimer à 20 000 le nombre de baleines à bosse qui se nourrissent dans l'aire protégée. Un chiffre à rapprocher des observations au large du Brésil, à 4 000 kilomètres au nord-ouest, principale zone de reproduction. Ces abondances de part et d'autre de l'Atlantique Sud montreraient qu'un chemin migratoire entre les deux aires s'est rétabli. «Après trois ans de relevés dans ce vaste secteur de l'Atlantique Sud où les baleines à bosse furent décimées, on peut affirmer que les densités sont presque similaires à celles du tout début du XX^{e} siècle, avant que la chasse commence en Géorgie du Sud», conclut Jennifer Jackson, biologiste et écologue au BAS.

Pour Sarah Lurcock, infatigable directrice du South Georgia Heritage Trust (SGHT), le retour, même tardif, des cétacés est le symbole éclatant de la revanche de la nature. Créée en 2005, son organisation se charge de la préservation du patrimoine historique et naturel de l'île. La dame passe presque six mois de l'année à Grytviken depuis plus de vingt ans. Une saison après l'autre, elle observe les progrès. «Un travail colossal a été accompli par les scientifiques pour restaurer des maillons de biodiversité», explique-t-elle. Il a d'abord consisté à éliminer les intrus qui risquaient de détruire les équilibres. Les rennes, par exemple. Introduite par les Norvégiens, il y a un siècle, pour fournir de la viande aux habitants des stations baleinières, la bestiole figure encore sur le blason de l'île. Elle a pourtant failli causer un naufrage écologique. Après le départ des derniers baleiniers en 1966, les cervidés prospérèrent sur l'île inhabitée, ratiboisant tout sur leur passage. Au début des années 2000, on décida, sans trop connaître

leur nombre précis, de les déplacer. Une trentaine de bêtes furent capturées puis expédiées aux Malouines par bateau, avec l'idée d'en développer l'élevage là-bas. Mais l'opération s'avéra vite compliquée et dérisoire, vu le nombre considérable de hardes restantes. Il fallut donc se résoudre à les éliminer : 7 000 bêtes furent abattues lors de différentes campagnes jusqu'en 2017. Autre éradication spectaculaire organisée par le South Georgia Heritage Trust : celle des rats. Comme il n'y a pas d'arbre, les oiseaux nichent ici à même le sol ou dans des terriers, livrant les œufs à l'appétit des rongeurs. Une opération de grande envergure à la rigueur quasi militaire fut menée en quatre phases entre 2011 et 2018. Des hélicoptères, des chiens renifleurs, des tonnes d'appâts empoisonnés et de pièges catapultés depuis le ciel... Le plus gros programme de lutte jamais entrepris sur la planète en termes de surface et de moyens permit de faire de l'île un refuge rare, officiellement *rodent free* («libéré des rongeurs»). «Dès l'été suivant, note Sarah Lurcock, le pipit de Géorgie du Sud, oiseau endémique qui était aux portes de l'extinction, a fait résonner son chant là où on ne l'entendait plus depuis des décennies.» Une réussite qui inspire d'autres îles subantarctiques (Kerguelen, Macquarie, Heard...) et assure la protection à long terme de l'exceptionnelle faune aviaire du caillou volcanique austral. Les ornithologues y observent le très rare albatros à tête grise (46 % de la population mondiale vit ici) ou l'albatros hurleur (15 % de la population mondiale), mais aussi le pétrel géant ou celui à menton blanc, le canard endémique de Géorgie du Sud, le cormoran impérial, le damier du Cap, le labbe antarctique ou la sterne couronnée !

Ce joli bilan pourrait toutefois se ternir, craignent les chercheurs, à cause du recul des glaciers, lié au réchauffement climatique. La fonte modifie les habitats ainsi que les réserves de poissons, principale nourriture de la faune sauvage. Un phénomène est déjà visible à l'œil nu : des terres apparaissent alors que ➤➤

DES EAUX NOURRICIÈRES À PROTÉGER



Depuis plus de vingt ans, la Commission pour la conservation de la faune et de la flore marines de l'Antarctique tente de réglementer la pêche et la circulation maritime tout autour du continent. Parmi les neuf aires marines protégées (AMP) en cours d'aménagement ou en projet, celle de la Géorgie du Sud, créée en 2012, possède les normes les plus protectrices. Dans les cinq ans, 3 millions de kilomètres carrés de plus pourraient être sanctuarisés. L'un des objectifs est de freiner la pêche de krill. En effet, les relevés scientifiques sont formels : plus ces petits crustacés qui se déplacent en banc compact sont nombreux, plus il y a d'animaux marins (baleines, phoques, manchots) Autre constat des chercheurs : le krill, qui se nourrit de microplancton dans les eaux de surface et migre la nuit pour rejeter ses excréments dans les profondeurs, contribue à piéger du CO_2 dans l'océan.

Sources : CCAMLR, Krill Fishery Report 2018, BAS

COMMENT VONT LES CÉTACÉS DANS LA ZONE ANTARCTIQUE ?

Depuis l'arrêt de la chasse, leurs populations se reconstituent peu à peu, mais certaines espèces sont encore menacées. Leur avenir reste fragile dans une région frappée par le réchauffement climatique.

1

1 Baleine bleue

(Balaenoptera musculus)

Depuis l'interdiction de la chasse en 1986, les effectifs dans l'océan Austral remontent lentement (+ 7 % par an en moyenne) ; 1 700 spécimens ont été repérés durant l'été austral 2019-2020.

CARACTÉRISTIQUES : le plus grand des cétacés. Jusqu'à 30 mètres de long et 170 tonnes. Sa langue pèse 4 tonnes (le poids d'un éléphant !).

LOCALISATION : pendant l'été austral, elle fréquente surtout la zone antarctique où elle se nourrit. En hiver, elle remonte vers l'Atlantique Sud et le Pacifique Sud pour se reproduire.

Préoccupation mineure. | Vulnérable | **En danger d'extinction**

2

2 Grand cachalot

(Physeter macrocephalus)

Les effectifs fréquentant les eaux glaciales australes ne sont pas connus précisément (environ 360 000 spécimens dans le monde).

CARACTÉRISTIQUES : 20 mètres de long pour 50 tonnes. Il nage en eaux très profondes (jusqu'à - 2 000 m).

LOCALISATION : le mâle migre par les eaux froides de l'Antarctique, mais la femelle, elle, demeure à des latitudes tropicales. L'espèce est encore rare autour de la Géorgie du Sud, car elle évite les côtes. Elle est plus présente au large du cap Horn et autour du détroit de Magellan.

Préoccupation mineure. | **Vulnérable** | En danger d'extinction

3

3 Baleine à bosse

(Megaptera novaeangliae)

Evoluant près des côtes et aimant le contact, elle fut la première victime des chasses autour de la Géorgie du Sud. Depuis l'arrêt de la chasse en 1986, les effectifs se reconstituent : 30 000 individus identifiés dans la zone antarctique aujourd'hui.

CARACTÉRISTIQUES : de 15 à 20 mètres de long pour 30 à 50 tonnes. Sauts impressionnants. Facile à observer.

LOCALISATION : elle est présente dans toutes les mers. Elle fréquente les eaux de Géorgie du Sud pour s'y nourrir, avant de rejoindre les côtes brésiliennes pour s'y reproduire.

Préoccupation mineure | Vulnérable | En danger d'extinction

4

4 Baleine franche australe

(Eubalaena australis)

Au début du XXe siècle, environ 190 000 individus sillonnaient l'hémisphère Sud. Au bord de l'extinction en 1990, l'espèce se développe à nouveau. Elle comptait 7 500 individus en 1997, 25 000 aujourd'hui.

CARACTÉRISTIQUES : de couleur noire, de 15 à 17 mètres de long pour 50 tonnes. Elle se déplace lentement.

LOCALISATION : on la trouve dans l'océan Austral surtout, mais aussi dans le Pacifique Sud et l'océan Indien.

Préoccupation mineure | Vulnérable | En danger d'extinction

5

5 Baleine de Minke

(Balaenoptera bonaerensis)

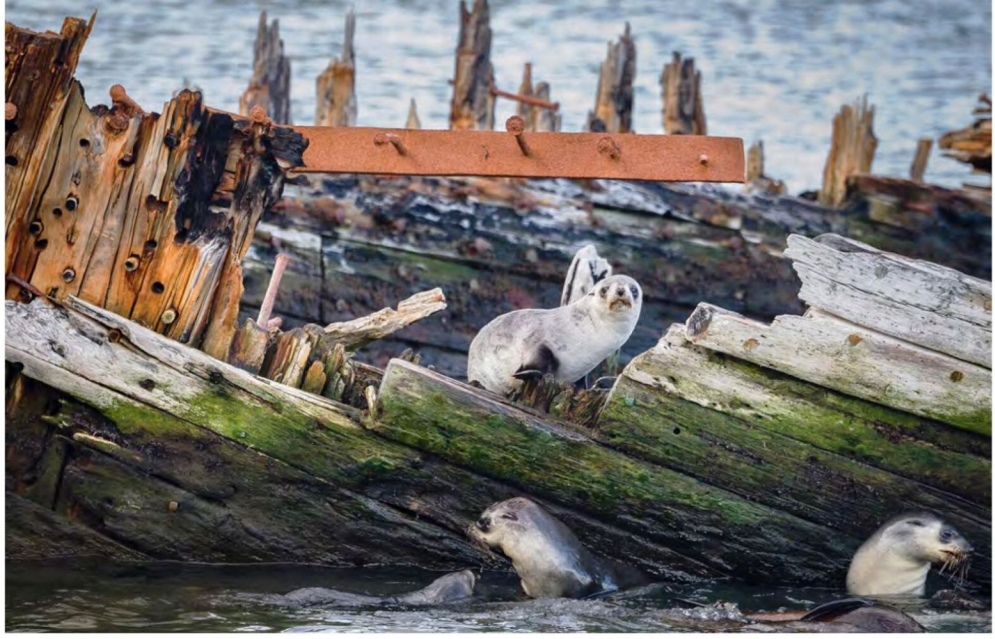
C'est l'un des cétacés les moins bien connus. L'espèce est probablement en déclin, car elle a été chassée par les Japonais, sous des prétextes «scientifiques», jusqu'en 2018. Elle dépend de la banquise pour sa survie ; elle est donc menacée par le réchauffement climatique.

CARACTÉRISTIQUES : de petite taille (de 7 à 9 mètres), elle est assez furtive. Elle vit et se nourrit aux abords des icebergs.

LOCALISATION : postée dans la zone Antarctique, d'où son autre nom : petit rorqual de l'Antarctique.

Préoccupation mineure | Vulnérable | En danger d'extinction

Illustrations : International Whaling Commission / Whale Watching Handbook



Phoques, manchots, oiseaux, la faune a repris ses droits

Des otaries à fourrure antarctiques *(Arctocephalus gazella)* jouent sur l'épave du *Louise*, un baleinier à vapeur échoué en face du cimetière de Grytviken. La Géorgie du Sud est la principale zone de reproduction de cette espèce.

➳ les glaces fondent. Au point que les cartographes du BAS ont édité, fin 2017, une nouvelle carte officielle de la Géorgie du Sud. Sur la côte nord, par exemple, se dévoile la toute récente baie de Twitcher, formée en raison du recul de quatre kilomètres vers l'intérieur des terres du glacier du même nom, depuis 2004. A quelques encablures de Grytviken, l'anse tarabiscotée de Cumberland West Bay, où étaient implantées jadis plusieurs petites stations baleinières, s'est creusée de plus de six kilomètres en treize ans ! Là où se craquelait le glacier Neumayer, les manchots viennent maintenant barboter. L'anse pourrait devenir un mouillage idéal pour les bateaux de croisière, toujours plus nombreux à venir jusqu'ici... Partant d'Ushuaia pour rejoindre la Géorgie du Sud puis la péninsule Antarctique, ces voyages polaires au long cours ont le vent en poupe. Pendant l'été austral 1998-1999, 4 000 visiteurs (soit 29 bateaux) ont débarqué sur l'île. Dix ans plus tard, ils étaient 9 000 (46 bateaux). Juste avant la pandémie, sur la saison 2018-2019, ils furent 18 000 (78 bateaux). Et le retour récent des cétacés ne risque pas de tarir les curiosités. Les droits de passage des navires, les dons des touristes, les souvenirs vendus sur place permettent de financer la protection de l'île. Il est cependant difficile de mesurer la pollution ou le dérangement pour la faune marine que ces visites provoquent. «Tout est fait pour limiter les impacts», insiste Sarah Lurcock. Deux à trois jours par semaine, le rituel est le même. Les navires apparaissent sur la ligne tremblée de l'horizon les uns après les autres (l'île n'en accepte pas plus de trois par jour). Chaque compagnie attend soigneusement son tour pour s'approcher et donner l'impression à ses passagers qu'ils sont les premiers à découvrir ce monde si reculé. Débarqués par Zodiac, les visiteurs sont rigoureusement contrôlés pour éviter qu'ils apportent la moindre espèce invasive (plante, rongeur, larve...) collée à leurs semelles ou cachée dans leur sac. Temps de visite ? En moyenne trois heures. De quoi explorer le musée historique de Grytviken, se recueillir sur la tombe de l'explorateur Ernest Shackleton, mort ici d'une crise cardiaque en 1922, s'arrêter dans l'église attenante. Après avoir acheté les timbres rares au bureau de poste et des souvenirs à la boutique, les humains repartent vers d'autres horizons. Dans la petite baie en forme de pince de crabe, la vie sauvage peut alors reprendre ses droits. ■

SÉBASTIEN DESURMONT

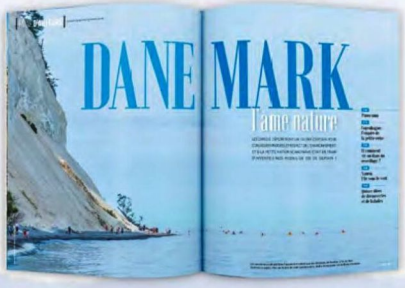
Pour aller plus loin (photos, vidéos...), rendez-vous sur GEO.fr section GEO +

NOUVELLE formule

GEO À la rencontre du monde

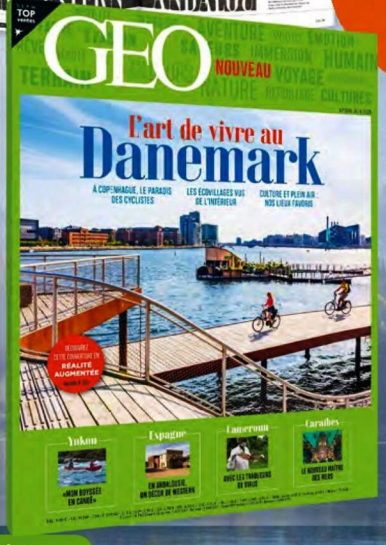
Découvrez sans plus attendre de nouvelles rubriques

[ENVIE **D'AILLEURS**]



[L'ŒIL **DU PHOTOGRAPHE**]

[**CE MONDE** QUI CHANGE]



12 NUMÉROS/AN

24% de réduction en vous abonnant en ligne

AVANTAGES

QUELS SONT LES AVANTAGES DE L'ABONNEMENT EN LIGNE ?

En vous abonnant sur Prismashop.fr, vous bénéficiez de :

- **5%** de réduction supplémentaire
- Version numérique + Archives numériques offertes
- Paiement immédiat et sécurisé
- Votre magazine plus rapidement chez vous
- Arrêt à tout moment avec l'offre sans engagement !

Chaque mois, GEO **vous invite à vous évader** à la découverte de lieux inattendus, inédits, originaux ; à partir à la rencontre de celles et ceux qui façonnent ces lieux et notre monde. Une découverte à travers des reportages de terrain et **des photographies exceptionnelles, riches en émotions**.

GEO EN RÉALITE AUGMENTÉE
Découvrez une nouvelle experience de lecture et encore plus de photos dans GEO grâce à la réalité augmentée.

Emportez votre magazine **partout !**
La version numérique est **offerte** en vous abonnant en ligne.

BON D'ABONNEMENT
RÉSERVÉ AUX LECTEURS DE GEO

❶ Je choisis mon offre :

☐ OFFRE SANS ENGAGEMENT
12 numéros par an
5,20€ par mois (1)
au lieu de ~~6,50€~~/mois *
20% de réduction

☐ OFFRE ANNUELLE
1 an - 12 numéros
69€ (2)
au lieu de ~~78€~~*
11% de réduction

❷ Je choisis mon mode de souscription :

▶ @ EN LIGNE SUR PRISMASHOP — -5% supplémentaires !

❶ Je me rends sur **www.prismashop.fr**

❷ Je clique sur Clé Prismashop
* en haut à droite de la page sur ordinateur
* en bas du menu sur mobile

❸ Je saisis ma clé Prismashop ci-dessous :

GEODN512 **Voir l'offre**

▶ PAR COURRIER

❶ Je coche l'offre choisie

❷ Je renseigne mes coordonnées** ☐Mme ☐M.

Nom** :.....

Prénom** :.....

Adresse** :.....

CP** : ☐☐☐☐☐

Ville** :.....

❸ À renvoyer sous enveloppe affranchie à :
GEO - Service Abonnement - 62066 ARRAS CEDEX 9
Pour l'offre sans engagement : une facture vous sera envoyée pour payer votre abonnement.
Pour l'offre annuelle : je joins mon chèque à l'ordre de GEO

▶ PAR TÉLÉPHONE **0 826 963 964** Service 0,20 € / min + prix appel

*Par rapport au prix de vente au numéro. **Informations obligatoires, à défaut votre abonnement ne pourra être mis en place. (1) Offre sans engagement : Je peux résilier cet abonnement à durée indéterminée à tout moment par appel ou par courrier au service clients (voir CGV du site prismashop.fr), les prélèvements seront aussitôt arrêtés. (2) Offre à Durée Déterminée : engagement pour une durée ferme après enregistrement de mon règlement. Offre réservée aux nouveaux abonnés de France métropolitaine. Photos non contractuelles. Le prix de l'abonnement est susceptible d'augmenter à date anniversaire. Vous en serez bien sûr informé préalablement par écrit et aurez la possibilité de résilier cet abonnement à tout moment. Délai de livraison du 1er numéro, 8 semaines environ après enregistrement du règlement dans la limite des stocks disponibles. Les informations recueillies font l'objet d'un traitement informatique par le Groupe Prisma Media à des fins d'abonnement à nos services de presse, de fidélisation et de prospection commerciale. Conformément à la loi informatique et libertés du 6 janvier 1978 modifiée, vous disposez à tout moment d'un droit d'accès, de rectification, d'effacement, de limitation du traitement de portabilité des données qui vous concernent, ainsi qu'un droit d'opposition au traitement pour des motifs légitimes, en écrivant au Data Protection Officer du Groupe Prisma Média au 13 rue Henri Barbusse 92230 Gennevilliers ou par email à dpo@prismamedia.com. Dans le cadre de la gestion de votre abonnement au si vous avez accepté la transmission de vos données à des partenaires du Groupe Prisma Media, vos données sont susceptibles d'être transférées hors de l'Union Européenne. Ces transferts sont encadrés conformément à la réglementation en vigueur, par le mécanisme de certification Privacy Shield ou par la signature de Clauses Contractuelles types de la Commission Européenne.

GEODN512

En librairie et en kiosque

LA MÉDITATION, CLÉ DE L'AMOUR ET DE L'HARMONIE

L'amour est une énigme : pourquoi des faits aussi simples, aussi ordinaires qu'aimer et être aimé suffisent-ils à nous animer, à nous combler ? Dans son nouveau livre, Fabrice Midal, l'un des principaux experts français de la méditation, a recours à des exercices, des témoignages et des rencontres, pour élucider de mystérieuses questions : pourquoi avons-nous appris à aimer ? Que signifie aimer ? Respecter est-il aimer ? Mais aussi, sommes-nous aimables ? L'ouvrage montre comment apprendre à vivre en harmonie avec soi et les autres. Et souligne, par l'exemple, combien l'imperfection est nécessaire au bonheur. Une délicieuse invitation à développer l'amour et la bienveillance, pour apprécier pleinement le moment présent.

Vivre en harmonie, éd. GEO, 15,99 €.

400 SÉJOURS DE PUR PLAISIR

L'été s'achève, mais il est encore possible de s'évader et de prendre du bon temps. Pourquoi ne pas partir avec son âme sœur dans un hôtel, un château, un manoir ou un domaine pendant une nuit et savourer un bon dîner ainsi qu'un petit-déjeuner, sans oublier une séance de bien-être pour se détendre ? Quelque 400 séjours sont proposés par GEO et Dakotabox dans ce coffret *Séjour spa et délices*, qui présente un large choix pour satisfaire les goûts de chacun. A offrir à un couple d'amis... ou à soi-même.

Coffrets GEO-Dakotabox, de 49,90 € à 279,90 €. Egalement sur dakotabox.fr

A la télé

GEO *Reportage*, votre rendez-vous sur Arte. Le samedi à 17 h 40

2 octobre. Thaïlande : un terrain de football insolite (32'). *Inédit.* Koh Panyee, un village sur pilotis, possède un insolite terrain de football flottant. Bricolé avec de vieilles planches, des clous et des filets de pêche raccommodés, il a eu son heure de gloire avant de décliner. Alors le village s'active pour accueillir à nouveau un tournoi.

Martin Schacht / Medienkontor

9 octobre. Stromboli, terre de feu (32'). *Inédit.* Malgré un volcan capricieux qui gronde toutes les deux minutes, 300 personnes vivent toujours sur la petite île italienne de Stromboli. Ici, on pratique la pêche durable et on vit à l'écart de la société de consommation.

16 octobre. Italie, un refuge pour hérissons (32'). *Inédit.* Voitures, taille-haies ou tondeuses à gazon blessent souvent les hérissons, animaux nocturnes. Un vétérinaire du Piémont, ému par un petit hérisson recueilli un jour, leur a construit un refuge sur mesure, où il les soigne avant de les remettre en liberté.

23 octobre. La fenaison en montagne, une tradition suisse (32'). *Rediffusion.* Dans le canton suisse d'Uri, dans le centre de la Suisse, les agriculteurs perpétuent une tradition acrobatique : la fenaison du foin sauvage. Depuis des siècles, au mois d'août, ils fauchent, sur les versants particulièrement escarpés des Alpes, l'herbe qui nourrira leurs bêtes. Une entreprise des plus périlleuses, dans un décor spectaculaire.

30 octobre. Dolomites, la passion de l'alpinisme (32'). *Inédit.* En hommage à leur bravoure exceptionnelle et à leur respect de la montagne, les guides du plus ancien club d'alpinisme des Dolomites sont surnommés les Aigles de San Martino. Rocco, le plus expérimenté d'entre eux, part en expédition avec le jeune Livio, encore en formation, pour lui transmettre son art.

LES GAULOIS, AU-DELÀ DES CLICHÉS

On les imagine moustachus, bagarreurs et amateurs de sangliers, habitant dans des huttes entourées de forêts… En s'appuyant sur les découvertes archéologiques récentes, GEO Histoire retrace la formidable épopée de «nos ancêtres les Gaulois». Le site d'Alésia se trouve-t-il vraiment en Bourgogne ? Quelle était la stratégie de César ? Où peut-on voir les vestiges de cette civilisation millénaire sur le territoire français ? Réponses dans ce numéro exceptionnel qui démonte les idées reçues.

GEO Histoire *Les Gaulois,* en kiosque, 7,50 €.

Expo

LA NAISSANCE DE LA GRÈCE MODERNE

La fascination pour l'Antiquité fait souvent oublier le reste. La naissance au XIXe siècle de la nation grecque fut déterminée, entre autres, par l'essor de l'archéologie scientifique. Cette exposition au Louvre met en évidence les liens culturels, historiques et artistiques noués entre ce pays et la France, qui ont conduit à la définition de la Grèce moderne.

Paris-Athènes, exposition dans le hall Napoléon du Louvre, jusqu'au 7 février 2022.

Sur Internet

Rendez-vous dans la rubrique GEO + pour découvrir des contenus exclusifs

Le saviez-vous ? Les reportages que vous lisez dans votre magazine GEO se prolongent sur le web ! Diaporamas, vidéos tournées par nos journalistes sur le terrain, témoignages des reporters dans le podcast *Retour de terrain* viennent compléter votre lecture du mois à la rencontre du monde…
Ce mois-ci, retrouvez GEO+ ici : geo.fr/tag/geo-512

L'ACTUALITÉ DANS LE RÉTRO

GEO.fr s'est associé à Retronews, la plateforme des archives de presse de la Bibliothèque nationale de France, pour proposer des séries mettant en valeur personnalités ou événements qui ont fait l'Histoire. Avec la série ***L'archéo dans le rétro,*** revivez les grandes découvertes (le tombeau de Toutankhamon, la grotte de Lascaux…) grâce à la numérisation des journaux entre 1631 et 1966. ***L'aventure dans le rétro***, elle, met à l'honneur de grands explorateurs comme Robert Scott, Roald Amundsen ou Alexandra David-Néel.
Rendez-vous sur geo.fr/tag/retronews

LE JEU DES DIFFÉRENCES

Quelle est la différence entre un corbeau et une corneille ? Entre un manoir et un château ? Entre un hibou et une chouette ? Attention, ils ont chacun leurs particularités ! Notre série *Quelle est la différence ?* vous aide à ne plus vous emmêler les pinceaux et à toujours employer le terme le plus juste.
Découvrez la série sur geo.fr/tag/les-differences

Dans le numéro de novembre

EN VENTE LE 27 OCTOBRE 2021

Le JAPON loin des villes

A mille lieues de la frénésie de Tokyo, nos reporters ont découvert la culture ainoue à Hokkaido, l'île de Sado, belle villégiature où a fleuri la passion pour le théâtre nō, et le lointain archipel d'Ogasawara, les «Galápagos nipponnes».

Antoine Boureau/Plainpicture/Millennium

GEO

L'ABONNEMENT À GEO

Pour vous abonner ou pour tout renseignement sur votre abonnement

Service abonnement GEO,
62066 Arras Cedex 9.
Par téléphone depuis la France

0 808 809 063 Service gratuit + prix appel

Depuis l'étranger et DOM-TOM :
0033 1 70 99 29 52 (coût selon opérateur).
L'abonnement à GEO, c'est facile et rapide sur geomag.club
Anciens numéros : prismashop.fr/anciens-numeros-geo
Abonnement pour un an / 12 numéros : 70,80 €

Editions étrangères :
Allemagne : Tél. 00 49 40 5555 7809 -
e-mail : abo-service@guj.de

ARPP autorité de régulation professionnelle de la publicité

Notre publication adhère à et s'engage à suivre ses recommandations en faveur d'une publicité loyale et respectueuse du public. Contact : contact@bvp.org ou ARPP, 11, rue Saint-Florentin -75008 Paris

ACPM OJD DIFFUSION

PEFC PEFC/04-31-1033

RÉDACTION GEO

13, rue Henri-Barbusse, 92624 Gennevilliers Cedex
Standard : **01 73 05 45 45**
(Pour joindre directement votre correspondant, composez le **01 73 05** + les 4 chiffres suivant son nom)

Rédacteur en chef : Eric Meyer
Secrétariat : Dounia Hadri (**6061**)
Rédactrice en chef adjointe : Catherine Segal
Directrice artistique : Delphine Denis (**4873**)
Directrice photo : Magdalena Herrera (**6108**)
Chefs de service : Anne Cantin (**4617**), Cyril Guinet (**6055**), Aline Maume-Petrović (**6070**), Nadège Monschau (**4713**), Mathilde Saljougui (**6089**)
geo.fr et réseaux sociaux : Claire Frayssinet, responsable éditoriale (**5365**) ; Thibault Cealic (**5027**), responsable vidéo ; Emeline Férard (**5306**) Chloé Gurdjian (**4930**) et Léia Santacroce (**4738**), rédactrices ; Elodie Montréer, cadreuse-monteuse (**6536**) ; Marianne Cousseran, social media manager (**4594**) ; Claire Brossillon, community manager (**6079**)
Service photo : Nataly Bideau, chef de rubrique (**6062**), Fay Torres-Yap / Bluedot (E-U)
Maquette : Thibaut Deschamps (**4795**), Béatrice Gaulier (**6059**), Christelle Martin (**6059**), chefs de studio ; Patricia Lavaquerie, première maquettiste (**4740**)
Cartographe-géographe : Emmanuel Vire (**6110**)
Comptabilité : Carole Clément (**4531**)
Fabrication : Stéphane Roussies, chef de groupe (**6340**), Mélanie Moitié, chef de fabrication (**4759**), Jeanne Mercadante, photogravure (**4962**)
Ont collaboré à ce numéro : Frédérique Deschamps, Valérie Doux, Sandrine Lucas, Roxane Merlot, Camille Moreau, Hugues Piolet, Miriam Rousseau, Boris Thiolay, Anne Vrignaud.

Magazine mensuel édité par PRISMA MEDIA

13 Henri-Barbusse, 92624 Gennevilliers Cedex
Société par actions simplifiée au capital de 3 000 000 euros d'une durée de 99 ans ayant pour président monsieur Rolf Heinz. Son associé unique est : la société d'investissements et de gestion 123 - SIG 123 SAS.

Directeur de la publication : Rolf Heinz
Directrice exécutive Pôle Premium : Gwendoline Michaelis
Directrice Marketing et Business Développement : Dorothée Fluckiger
Global marketing manager : Hélène Coin **Brand manager :** Noémie Robyns
Directrice des Evénements et Licences : Julie Le Floch-Dordain

PUBLICITÉ
Directeur exécutif PMS : Philipp Schmidt (**5188**)
Directrice exécutive adjointe PMS : Virginie Lubot (**6448**)
Directeur délégué PMS Premium : Thierry Dauré (**6449**)
Brand solutions director : Arnaud Maillard (**4981**)
Automobile & Luxe brand solutions director : Dominique Bellanger (**4528**)
Equipe commerciale : Florence Pirault (**6463**) ; Evelyne Allain Tholy (**6424**), Sylvie Culerrier Breton (**6422**) ; Pauline Garrigues (**4944**) ; Charles Rateau (**4551**)
Trading managers : Gwenola Le Creff (**4890**), Virginie Viot (**4529**)
Planning managers : Laurence Biez (**6492**), Sandra Missue (**6479**)
Assistante commerciale : Catherine Pintus (**6461**)
Directrice déléguée creative room : Viviane Rouvier (**5110**)
Directeur délégué Data room : Jérôme de Lempdes (**4679**)
Directeur délégué Insight room : Charles Jouvin (**5328**)

MARKETING DIFFUSION
Directrice des études éditoriales : Isabelle Demailly Engelsen (**5338**)
Directeur marketing client : Laurent Grolée (**6025**)
Directrice de la fabrication et de la vente au numéro : Sylvaine Cortada
Direction des ventes : Bruno Recurt (**5676**). Secrétariat : (**5674**)

PHOTOGRAVURE ET IMPRESSION
MOHN Media Mohndruck GmbH, Carl-Bertelsmann-Straße 161 M, 33311 Gütersloh, Allemagne.
Provenance du papier : Finlande, Taux de fibres recyclées : 0%, Eutrophisation : Ptot 0,004 Kg/To de papier.

© Prisma Média 2021. Dépôt légal septembre 2021, ISSN 0220-8245
Création : mars 1979. Commission paritaire : n° 0923 K 83550

ACTUALITÉS COMMERCIALES

© Österreich Werbung / Julius Silver

Attersee au Salzkammergut

LIEUX D'INSPIRATION EN AUTRICHE

Concerts, expositions, festivals, architecture, châteaux… l'Autriche est une terre de culture par excellence. Depuis toujours, artistes et créatifs ont pris pour modèle les beautés de sa nature et de son patrimoine culturel. Nous vous emmenons vers les lieux qui ont nourri l'inspiration de ces grands maîtres. Suivez leurs traces dans les lieux qui ont vu naître leurs chefs-d'œuvre et ressentez le souffle qui les a inspirés.

Plus d'informations sur www.austria.info/fr/culture

LA SAISON 2 DE RADIO RESTOS, C'EST DU 8 AU 10 OCTOBRE 2021

Toujours emmenées par Laurent Petitguillaume, Manu Levy et Bruno Guillon, les grandes voix de la radio se mobilisent pour Les Restos du Cœur pendant 48h non-stop d'émissions radio inédites. Un défi empreint d'engagement, de bonne humeur et d'humour. Toutes les générations se retrouvent pour un week-end exceptionnel de libre-antenne.

Radio Restos, la webradio éphémère et solidaire des Restos du Cœur, à écouter sur le site radio.restosducoeur.org ou sur l'appli (disponible sur iOS et Android).

VOUS RÊVEZ DE RANDONNÉES ?

Beaux livres d'inspiration aux magnifiques photos pour préparer sa marche mais aussi guides pratiques aux itinéraires détaillés, la collection Trekking ne se glisse pas dans le sac à dos mais se lit et se relit pour voyager en images. Elle propose des échappées belles vers le mythique GR20 corse, célèbre la richesse patrimoniale et la beauté des paysages traversés pour se rendre à Compostelle, ou nous fait découvrir l'incroyable maillage des GR en France.

En librairie : 35,50 €. www.glenat.com

DISARONNO, LA PLUS CÉLÈBRE DES LIQUEURS ITALIENNES*

Liqueur d'Amaretto dont la recette reste inchangée depuis sa création en 1525. Un goût unique et distinctif qui fait de Disaronno la liqueur la plus consommée au monde. Elaborée à partir d'ingrédients soigneusement sélectionnés, dont la célèbre amande amère et la précieuse vanille de Madagascar pour une liqueur gourmande d'une grande intensité aromatique. A déguster pure, sur glace ou en cocktail.

Disponible en GMS et sur dugasclubexpert.fr au prix indicatif de 20 € la bouteille de 50 cl.

MILLET

Pour contribuer à enrayer la progression du réchauffement climatique, la marque Millet a depuis longtemps entamé cette démarche, dans le but de devenir une entreprise régénérative. L'objectif est d'utiliser 100 % de matériaux issus de ressources renouvelables ou à faible impact en 2030. La nouvelle doudoune Fusion Airwarm Hoodie possède ainsi une isolation en Primaloft® Silver Eco 100 gr, 100 % réalisée en polyester recyclé issu de bouteilles plastiques.

A partir de 229,99 €.
Points de vente sur www.millet.fr

MANQUE DE TONUS, FATIGUE CHRONIQUE ?

Optez pour Normalite® 1000, synergie naturelle associant des extraits concentrés de Ginseng, plante de référence aux vertus tonifiantes et revitalisantes, ainsi que des vitamines et minéraux essentiels pour vous aider à stimuler votre système immunitaire et retrouver votre énergie physique et mentale. Sans colorant.

Codifra, laboratoire expert en micronutrition médicale et naturelle. Disponible en pharmacie et sur www.codifra.fr

* L'abus d'alcool est dangereux pour la santé. A consommer avec modération

Usages du monde

CHAQUE MOIS, UNE PLONGÉE DANS CES PETITS RIENS QUI RENDENT L'AILLEURS SI FASCINANT.

AU JAPON, JAMAIS SANS SES CHAUSSONS

Sur le seuil, le *gaijin* (étranger) fraîchement débarqué s'apprête à commettre son premier faux pas... La démarche conquérante, il avance à l'intérieur sans se méfier. Et là, stupeur et tremblements ! Car, au pays du Soleil-Levant, s'il y a mille occasions de passer pour un rustre, la plus efficace est sans doute d'oublier de rester à côté de ses pompes quand on entre quelque part. Prière donc de faire escale dans le *genkan*, le sas situé juste avant la marche qui marque l'entrée, une sorte de zone franche qui sépare le *soto* du *uchi*, le dehors du dedans, autrement dit l'impur du pur. Ce demi-mètre carré sert à se déchausser puis à glisser ses petons dans des *surippa* (prononcer «suri-pâ», en roulant doucement le «r» et en marquant un petit temps d'arrêt devant le «pâ»). Parce que le soulier souille, ces chaussons de courtoisie prennent le relais dès que se présente le moindre tatami. L'usage dit l'importance accordée de longue date à la propreté dans la culture locale. Aussi, dans les hôtels et restaurants traditionnels, les temples, les demeures privées, un certain nombre de cliniques ou de cabinets médicaux, pantoufler est-il un devoir sacré.

En simili cuir, en plastique ou en tissu, marronnasses ou noires dans les lieux publics, souvent plus gaies à la maison, ces charentaises bon marché ne sont pas toujours confortables. Quand l'objet n'a pas d'ouverture pour les orteils, la pointure est trop serrée pour nombre d'extrémités occidentales, ce qui garantit au touriste une démarche de pingouin. Une humiliation volontaire ? Peut-être. Jadis, à l'intérieur, on déambulait pieds nus ou en chaussettes. Historiquement, le chausson correspond à une réaction, sinon un signe de défiance, face à ce qui vient du dehors. Son origine remonte au début de l'ère Meiji (1868), quand le Japon s'ouvrait au monde et voyait débarquer quantité d'étrangers, qui entraient dans les demeures sans se déchausser. Pour ces malotrus, on inventa vite des surchaussures, qui se transformèrent en mules au cours du XX^{e} siècle.

«*Surippa*, abréviation de *surippurusu*, dérive d'ailleurs de *slippers*, "chaussons" en anglais», signale Guilhem Walter, un Français blogueur (kotoba.fr) et traducteur installé dans l'archipel depuis bientôt dix ans. Quant au mot *dosoku* utilisé pour désigner des pieds indûment chaussés, il continue d'être connoté négativement et veut dire littéralement «pieds boueux». Mais enfiler les *surippa* ne signifie pas être au bout de ses peines. Dans toutes les bonnes maisons, il convient de les quitter à l'entrée des toilettes pour glisser ses pieds dans d'autres chausses (les *toire no surippa)* souvent plus flashy, jaunes, roses ou vertes, réservées aux lieux d'aisance. Etourderie classique du débutant : en sortant, oublier d'enlever les babouches colorées et continuer son petit bonhomme de chemin affublé de cette paire impure. Rouge au front et rires gênés des hôtes garantis ! ■

SÉBASTIEN DESURMONT

Crezalyn Nerona Uratsuji / Getty Images

Avant d'entrer dans une demeure japonaise, prière de penser à enfiler les *surippa*.

TOUS LES DEUX MOIS

DÉCOUVREZ LE MAG IMMO. DÉCO.
DE STÉPHANE PLAZA

“ Je vous donne mes conseils pour mieux acquérir ou vendre votre bien et mes actuces déco, mes derniers bons plans, bref, **TOUT pour être bien chez vous ! ”**

Stéphane Plaza

DISPONIBLE CHEZ VOTRE MARCHAND DE JOURNAUX

ET SUR MAGBIENVENUECHEZVOUS.COM

nouveau

CRÉATION ÉPHÉMÈRE N°1

Savourez un instant de plaisir unique

L'OR SANS DOUTE LE MEILLEUR CAFÉ DU MONDE

JACOBS DOUWE EGBERTS FR SAS | 30 BIS, RUE DE PARADIS, 75010 PARIS, FRANCE | 810 029 413 RCS PARIS | SAS AU CAPITAL DE 16 594 157,70 EUROS.